

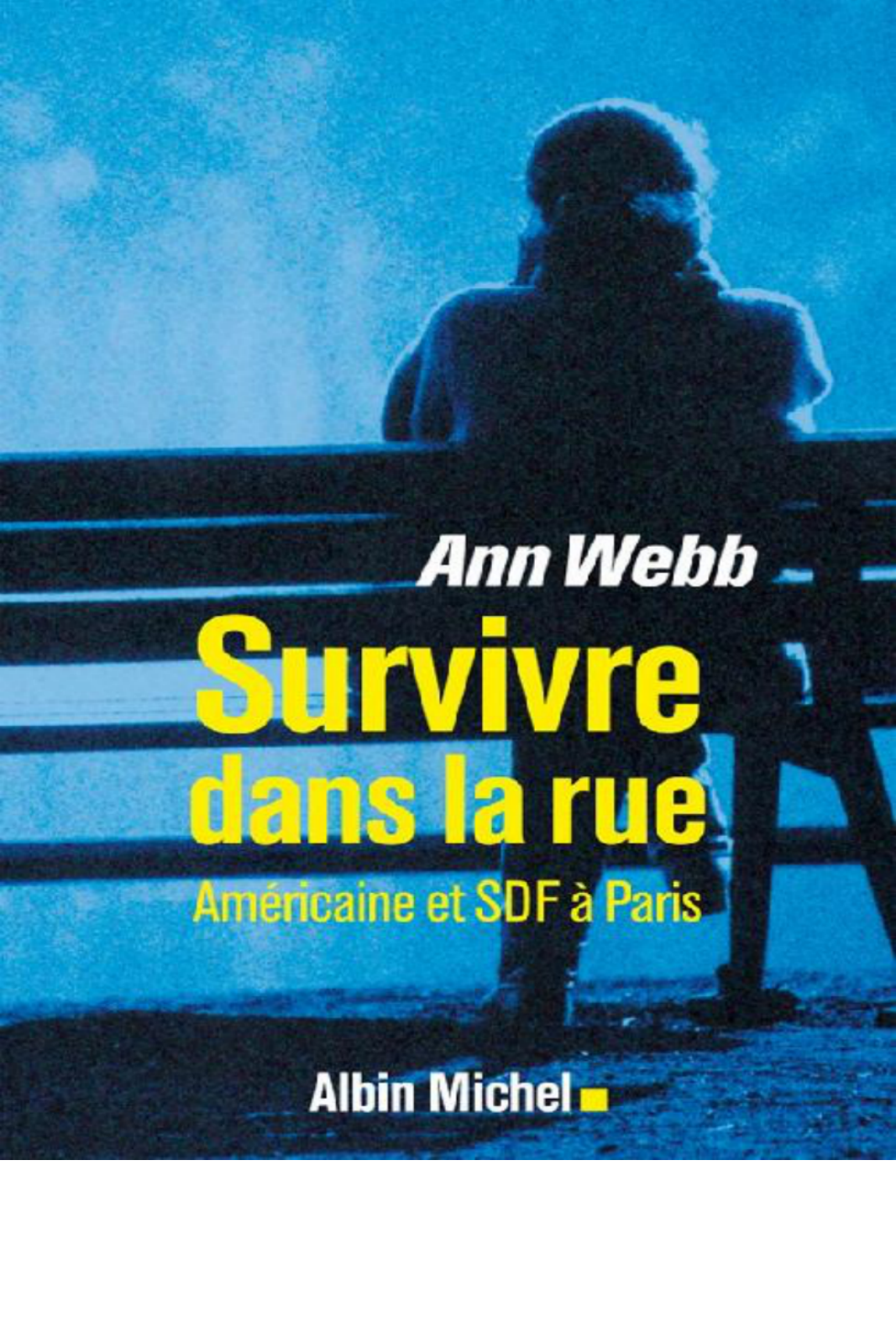
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Survivre dans la rue

Ann Webb

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Ann Webb

Survivre dans la rue

Américaine et SDF à Paris

Albin Michel ■

© Éditions Albin Michel, 2011

ISBN : 978-2-226-22448-4

*À la mémoire de ma mère,
avec amour*

*Ce livre est dédié à tous les sans-abri du monde.
Ce que j'ai vécu ne donne qu'un aperçu des épreuves qu'ils
doivent endurer chaque jour pour survivre.*

Avant-propos

Àprès de 2 heures du matin, m'éloignant de la tour Eiffel, je marchais le long du fleuve vers le Louvre. Le froid et le brouillard montaient de l'eau et j'avais mouillé mon pantalon en m'asseyant sur un banc. Depuis trois nuits, je parcourais les rues de Paris et je ne pensais plus pouvoir continuer. Je me suis effondrée sur un banc et je somnolais, je crois, quand j'ai sursauté : un type venait de s'asseoir près de moi. Il m'a dit quelque chose en français – que je n'ai pas compris –, mais j'ai su que je devrais me débarrasser de lui, parce que cela faisait assez longtemps que je pratiquais l'exercice pour voir tout de suite à qui j'avais affaire. Il faudrait donc que je continue à marcher jusqu'à 8 heures, à l'ouverture des douches gratuites près du Centre Pompidou.

Marcher mène à la paix intérieure. Vous avez mal, vos pieds et vos jambes vous font souffrir, vous avez peut-être faim. Pourtant, en marchant, il arrive que vous vous installiez dans un certain rythme. Vous ne pensez plus à rien en particulier – marcher aide à interrompre les pensées inutiles. Vous vous contentez de continuer votre route. Un pied devant l'autre, à une bonne cadence, lente, calme. Votre respiration ralentit pour s'accorder à vos pas et vous parvenez à un état de conscience qui vous permet de dépasser la douleur et la faim. Tout ira bien. Il suffit de continuer.

C'est très compliqué d'être sans abri, mais c'est aussi très simple. Il suffit de mettre un pied devant l'autre.

Je n'avais jamais réfléchi à ce que cela signifierait pour moi d'être sans abri. Cela ne pouvait tout bonnement pas m'arriver. Aujourd'hui, je sais que cela peut arriver à n'importe qui, n'importe où, quand vous vous y attendez le moins, à la suite d'un enchaînement de circonstances.

Voici mon histoire, voici comment je suis restée bloquée à l'étranger, à la rue.

1. Vacances de rêve

J'étais aide-soignante à Portland, dans l'Oregon. Je menais une existence assez ordinaire – je ne mets rien de péjoratif dans ce mot. Je suis née à Shreveport, en Louisiane, en 1965. À l'époque c'était une ville tout ce qu'il y a de plus normal, avec une base aérienne. Jusqu'à ce qu'ils installent des casinos dans des bateaux à aubes et célèbrent le Mardi gras pour les touristes, la vie y était plutôt fade. Il s'y déroulait beaucoup de concours de beauté et deux fois, pendant mon enfance, une fille de Shreveport s'est retrouvée en compétition pour le titre de Miss Amérique.

Mon père était géologue et ma mère s'occupait de sa maison. Ils s'étaient rencontrés à la patinoire : elle avait seize ans et ressemblait à Elizabeth Taylor ; lui, vingt-quatre ans, était en garnison à la base aérienne. Ils se sont mariés peu de temps après.

Mes parents ne m'ont pas poussée à faire des études supérieures. Quand j'ai décidé d'aller à l'université, j'ai dû financer les cours toute seule. Mon père avait été très clair sur ce point : il tenait à ce que je travaille. Aussi loin que remontent mes souvenirs, si je voulais de l'argent de poche, je devais le gagner en m'acquittant de corvées, et il n'était pas question non plus que ce travail soit bâclé.

Je n'ai pu entrer à l'université qu'à vingt-trois ans, et j'ai obtenu l'équivalent d'un DEUG en microbiologie à Louisiana Tech, à Ruston. J'adorais la microbiologie ; regarder dans un microscope donne l'impression de découvrir un nouveau monde – un monde qui a toujours existé sans que vous vous en soyez jamais rendu compte. Mais assez vite, j'ai dû cesser de fréquenter l'université à plein temps. J'ai trouvé un emploi de serveuse pour payer mes études, et bientôt j'ai été suffisamment qualifiée pour devenir aide-soignante – un travail que j'aimais. Je me suis mariée et on m'a proposé un poste à plein temps dans une maison de retraite, à Monroe. Je suppose que c'était un peu trop à la fois : un mariage, un emploi et des études.

En 1998 ma mère est morte – une période très pénible. Durant les trois années suivantes, j'ai régulièrement appelé mes deux sœurs et

mon frère. Je leur ai envoyé des cartes de vœux pour Noël, n'oubliant jamais de leur donner mon adresse. Mais eux ne m'ont jamais donné signe de vie. Ils avaient fait leur choix. Le mien m'entraînait ailleurs. Je crois qu'ils ne m'avaient jamais pardonné d'avoir signé les papiers qui nous déshéritaient en quelque sorte du legs de notre mère, au profit de notre père et de sa nouvelle épouse. Eux aussi avaient signé. « Mais nous ne l'avons fait, m'expliquèrent-ils ensuite, que parce que nous étions sûrs que toi, tu ne signerais jamais. »

Une histoire idiote et triste. Pour ma part, perdre des biens ou de l'argent m'était égal. J'avais décidé que la mémoire de ma mère valait infiniment plus que cela. J'étais donc partie libre, sans un centime d'héritage. C'est sans doute alors que mon mari et moi avons commencé à nous écarter l'un de l'autre.

Moi, j'avais toujours rêvé de vivre plus au nord. Je ne cessais de penser à une des maximes préférées de ma mère : « Si tu veux faire quelque chose, tu ne sauras pas si tu peux y arriver tant que tu n'auras pas essayé. » Comme quand j'avais sept ou huit ans : l'école organisait une journée du sport, et j'avais peur d'entrer dans la compétition du maniement de bâton des majorettes, parce qu'il y avait une très jolie petite fille, très populaire, qui gagnait tout, et je savais qu'elle allait remporter la victoire. Maman m'a dit : « Tu te souviens du lion peureux du *Magicien d'Oz* ? Tu te souviens comme il a été heureux quand il a compris qu'il avait du courage ? » J'ai participé au concours et... j'ai gagné.

Ma mère m'avait toujours encouragée. J'ai réfléchi au courage, aux rêves. Oui, j'avais toujours voulu déménager au nord, et il semblait bien que le temps était venu de concrétiser ce rêve.

À l'université, j'avais rencontré une fille de Portland. Elle parlait beaucoup des beautés de l'Oregon – en une heure de route, on était à la plage, en une heure et demie dans l'autre sens, on était dans les montagnes, où il neigeait. En 1999, j'ai donc traversé le pays en voiture avec mon chat, jusque dans cet État entre la Californie et le Canada, sur la côte ouest. J'ai loué un appartement à Portland, avec une vue imprenable. Et j'ai tout de suite obtenu un poste d'aide-soignante. Tout allait bien. C'est peut-être grâce au culte de l'effort que mes parents m'avaient inculqué dès l'enfance : jamais je n'avais eu de mal à trouver un travail. Mon mari m'a rejointe. Mais la mort de ma mère m'avait changée. Je désirais reprendre ma vie à zéro et nous avons finalement décidé de nous séparer pour de bon.

Dès que j'ai mieux connu Portland, j'ai loué une chambre à une autre aide-soignante, Chloé, qui habitait un grand appartement avec son ami mexicain, Carlos, et le frère de ce dernier. Elle ne me demandait que 400 dollars par mois – plus l'électricité, l'abonnement

télé, etc. : une bonne affaire. J'aimais bien vivre chez Chloé. C'était agréable de nous retrouver tous, quand nos jours de congé coïncidaient. On s'occupait de notre potager à l'arrière de la maison, parfois on faisait un barbecue. Carlos était soudeur, au Mexique ; à Portland il se contentait de mettre en rayon les fruits au supermarché. C'était un formidable cuisinier. On s'amusait beaucoup.

Il y avait un sans-abri, Dean, que le concierge laissait occuper un appartement en échange du ménage et de l'entretien de la cour. On lui gardait les bouteilles à recycler – il récoltait 5 cents pour chaque bouteille rapportée – et, si on voulait se débarrasser de quelque chose, on le lui donnait pour qu'il le revende ; lui nous apportait toutes sortes de choses qu'il trouvait dans la rue.

Jamais je n'avais quitté les États-Unis avant toute cette histoire. Je ne prenais presque pas de vacances, juste une journée à la plage de temps en temps. Je n'ai jamais eu assez d'argent pour un hôtel ou ce genre de luxe. Je vivais d'une paye à l'autre. Je travaillais le jour de Noël et la veille du Nouvel An, pour payer les factures. Tous ceux que je connaissais vivaient à peu près de la même façon. Beaucoup de gens de par le monde croient que tous les Américains sont riches, mais c'est loin d'être le cas.

Pourtant, j'aimais mon travail. Être aide-soignante, c'est dur physiquement et souvent difficile sur le plan émotionnel, mais je me sentais utile : je savais *pourquoi* je travaillais. Je trouvais du boulot essentiellement grâce à une agence de placement. Cela me permettait de gagner 16 dollars de l'heure, ce qui n'était pas mal du tout, et j'appréciais la variété qu'offraient les changements de poste. Quand on travaille par l'intermédiaire d'une agence, on peut être appelé dans une maison spécialisée – pour les enfants autistes, par exemple – ou dans un centre d'assistance à la vie quotidienne, où résident des personnes âgées dont certaines souffrent d'un début de maladie d'Alzheimer. On peut aussi vous envoyer dans un hôpital, en cancérologie, aux urgences ou dans tout autre service, ou dans une institution pour handicapés.

Le travail dans une maison de retraite est très dur, moralement aussi bien que physiquement. D'abord parce que la plupart ne disposent pas des ressources nécessaires. Il arrive même qu'on se trouve à court d'alèzes pour les patients. Le manque de personnel fait aussi qu'on n'a pas le temps de s'occuper des patients comme on le voudrait et qu'on doit les bousculer un peu. C'est plutôt stressant et déprimant de devoir les traiter comme des objets sur une chaîne d'assemblage. Et ce stress se paie en mal de dos. Il faut soulever beaucoup de charges ; la plupart des patients tenant à peine debout, on doit les soutenir et les déplacer.

Quand vous êtes aide-soignante, vous réveillez tout le monde, vous baignez certains patients, vous les habillez, vous changez leurs protections ou vous les lavez – toute personne incontinente doit être lavée toutes les deux heures, c'est la loi –, vous apportez les plateaux du petit déjeuner, vous faites manger ceux qui ne peuvent se nourrir seuls et, à peine avez-vous fait les toilettes et installé certains pour qu'ils se reposent, qu'il est déjà temps de se préparer à servir le déjeuner. Et puis il arrive qu'on soit confronté à la violence. Dans un établissement, un enfant autiste de quatorze ans a fracturé la mâchoire d'une collègue pendant qu'elle lui laçait ses chaussures ; elle a eu la mâchoire immobilisée pendant six semaines. Ce gamin a aussi cassé le nez d'une autre aide-soignante.

Si vous êtes diplômé en assistance pharmaceutique (CMA : *certified medication aide*), vous distribuez en plus les médicaments – un vrai casse-tête si l'établissement n'organise pas bien l'inventaire. À raison de cinq à dix pilules à chacun de vos trente patients – quand ils ne sont pas soixante ou soixante-dix pour chacune des deux ou trois équipes quotidiennes –, faites le calcul. Et, bien sûr, pas question de confondre les pilules ou les patients.

Dans les hôpitaux, les maisons de retraite, les cliniques spécialisées en cardiologie, cholestérol, ostéodensitométrie, diabète, allergies, etc., tout le monde a besoin d'aides-soignantes. En travaillant par l'intermédiaire d'une agence, on a la possibilité de demander à faire une pause entre deux missions, de façon à reprendre des forces. Le revers de la médaille : pas de congés maladie, ni de congés payés. Et si vous voulez une assurance médicale, vous devez vous débrouiller. Un comble quand vous êtes employé par des services de santé !

Je me souviens d'une maison de retraite où je travaillais de nuit en tant que CMA. Un résident qui avait été envoyé à l'hôpital a été ramené pendant ma garde. L'infirmière a confié à une de mes collègues le soin de prendre les constantes, ce qui est normal dès que des ambulanciers font entrer un patient dans le bâtiment. La CMA est revenue en disant : « Je ne peux pas prendre les constantes de ce résident. » L'infirmière lui a demandé pourquoi. « Parce qu'il n'en a pas ! » a répondu la CMA. L'homme était mort, sans doute pendant son transfert. On a couru rattraper les ambulanciers. Ils ont rétorqué : « Eh ben, il est à vous, maintenant qu'il est dans vos locaux. » Tout cela pour éviter la paperasse ! Un bel exemple du système de santé américain.

Ma vie à Portland me convenait, mais j'avais envie d'autre chose. Je voulais faire l'expérience de cultures différentes. Je voulais voyager, commencer à vraiment vivre. J'ai rencontré des gens qui

m'ont parlé de leurs voyages autour du monde. Ils étaient partis avec tout ce qu'ils avaient pu économiser.

Un matin, Maureen, qui était infirmière dans un foyer où j'avais travaillé, m'a annoncé que sa fille ne se mariait plus. Du coup, elle devait revendre sur e-bay la réservation qu'elle lui avait offerte. Il s'agissait de deux semaines dans un appartement en Espagne, pour 600 dollars, ce qui me parut une bonne affaire. J'y ai réfléchi un moment et je lui ai dit d'oublier e-bay : j'allais lui racheter sa réservation. Si je ne le faisais pas maintenant, quand est-ce que je le ferais ?

Ce serait un peu l'aventure. Deux semaines en Espagne, pourquoi pas trois ? Je pourrais ensuite m'inscrire dans un groupe de *couch-surfing* et dormir gratuitement chez des gens qui pratiquent ce genre d'échange d'hébergement, comme l'avait fait la sœur d'une amie. Je pourrais aller ailleurs en Europe – voir Paris, et même pousser jusqu'à Londres. Ce serait le voyage de ma vie !

Maureen m'a montré le site sur lequel elle avait loué l'appartement. Les photos étaient superbes et elle m'a assuré que tous ceux qu'elle connaissait et qui s'étaient rendus en Espagne avaient trouvé ce pays magnifique, fascinant. Elle n'y allait pas elle-même parce qu'elle n'avait plus de congés et pas assez d'économies pour s'offrir le billet d'avion.

Sur Wikipedia, j'ai lu que Marbella, où se situait l'appartement, était « une station balnéaire pour les gens riches et célèbres » sur la Costa del Sol. J'ai vu une jolie plage et la mer bleue. Sur une carte de l'Europe, Paris n'avait pas l'air loin.

Je ne sais pas si vous connaissez cette chanson de Marianne Faithfull :

*À trente-sept ans, elle s'est rendu compte
Qu'elle ne traverserait jamais Paris
Dans une belle voiture de sport,
le vent soufflant dans ses cheveux.*

J'étais à peu près dans cet état d'esprit. J'avais plus de quarante ans et aucune intention de monter dans une décapotable, mais je me disais que le moment était venu de partir.

J'ai consulté les tarifs des avions. Il semblait que pour 1 500 dollars, on pouvait faire l'aller-retour jusqu'en Europe. C'est à peu près ce que je gagnais par mois, une fois les impôts déduits. Ajoutés aux 600 dollars de l'appartement, cela faisait une belle somme. Jamais je n'avais disposé d'autant sur mon compte après avoir payé les factures du mois. J'allais devoir faire de gros sacrifices pour m'offrir ce voyage. Mais comme le disait ma mère : « Si tu veux faire quelque chose, tu ne sauras jamais si tu en es capable à moins

d'essayer. Du cran ! Sois courageuse ! »

J'avais le temps. L'année 2008 commençait à peine et la réservation de l'appartement était valable jusqu'en décembre. Je me suis fixé un départ fin octobre car je souhaitais être de retour pour Thanksgiving. J'ai toujours aimé les fêtes de Noël et Carlos parlait déjà de la dinde épicée à la mexicaine qu'il préparerait et des décorations prévues pour l'appartement !

J'avais donc environ huit mois pour économiser assez d'argent en assurant deux postes par jour. Je pouvais aussi trouver un deuxième travail, ce que j'avais déjà fait. Je connaissais beaucoup de gens qui devaient occuper deux emplois pour payer leurs factures. Une collègue assurait son poste dans une maison de retraite de 14 heures à 22 h 30, puis à l'hôpital de 23 heures à 7 heures du matin. Et ce cinq jours par semaine. Bien sûr, elle était épuisée, mais il fallait bien vivre.

J'aurais aimé partir avec une de mes amies pour partager les frais et visiter l'Europe ensemble. Mais Chloé ne pouvait s'absenter si longtemps – elle dirigeait une équipe dans une maison de retraite et ne bénéficiait que de cinq à dix jours de vacances par an –, Sara travaillait à plein temps au service de cardiologie d'un hôpital de quartier et Tammy devait assurer soixante-quatre à soixante-douze heures par semaine dans deux maisons de retraite différentes. Je ferai donc le voyage seule, ce serait une vraie aventure. Même si cela me faisait un peu peur, je positivais le plus possible : je m'étais toujours adaptée facilement, j'aimais surmonter les difficultés et j'étais habituée à l'autonomie. C'était à ma portée.

J'ai pris un aller simple de 600 dollars. On n'est pas censé voyager sans billet de retour, c'est illégal, mais l'agence de voyages m'a dit que cela ne poserait pas de problème. Je leur ai exposé mon programme : deux semaines à Marbella, puis Paris grâce au *couch-surfing*, et peut-être Londres. De là, je trouverais bien un billet à prix réduit pour rentrer. Je ne savais pas encore exactement quel jour... On m'a expliqué que, si j'achetais un aller-retour et que je changeais la date du retour, je paierais une pénalité. Il valait donc mieux attendre, en effet, et prendre mon billet quand je serais sûre de la date et de de l'aéroport d'où je partirais. Je me suis renseignée ailleurs. Tout le monde m'a confirmé que c'était la meilleure solution. J'allais m'envoler pour Madrid, prendre le train jusqu'à Marbella, passer deux semaines dans l'appartement et continuer selon mon humeur.

J'ai aussi vérifié que ma carte de paiement serait valable en Europe. Le site web de l'organisme m'assurait que ce serait le cas. J'avais pour habitude de faire verser mes salaires directement sur cette sorte de porte-monnaie électronique, un nouveau système que mon agence d'intérim encourageait et qui marchait plutôt bien. Plus de

chèques à aller chercher en fin de semaine et, contrairement à ce qui se passe avec les cartes de crédit ordinaires, pas de risques de découvert. Ouvrir un compte en banque classique ne m'a jamais paru nécessaire. En Amérique, il y a tellement d'endroits où l'on peut encaisser un chèque qu'on n'a pas vraiment besoin d'un compte – d'autant que je vivais de salaire en salaire et que je n'avais pas d'économies.

Quant aux cartes de crédit, je les trouve perverses. Vous pouvez dépenser de l'argent que vous ne possédez pas, vous payez un taux d'intérêt faramineux et vous vous couvrez de dettes.

Avant de partir, j'ai aussi acheté un téléphone Google sur lequel on peut consulter internet. C'était un peu plus cher qu'un téléphone portable traditionnel, mais on m'a promis qu'il marcherait avec n'importe quelle connexion wifi. Il y a des bornes wifi partout à Portland et on m'a assuré que c'était pareil en Europe. Comme je m'étais inscrite sur un site de *couch-surfing*, il faudrait que je puisse me connecter sans devoir payer un cybercafé. Ne possédant pas d'ordinateur personnel, ce téléphone était donc un investissement. J'ai même pris en plus un mois de connexion européenne chez T-Mobile pour être sûre que le téléphone Google marcherait pendant tout mon voyage.

Enfin, j'ai informé mon agence que je serais absente environ trois semaines. Il n'y avait pas de problème, il suffirait que je les appelle quand je voudrais à nouveau qu'ils me trouvent un boulot. C'est ça qui est génial avec l'intérim : la liberté.

J'ai fait autant de vacances que j'ai pu jusqu'à la veille de mon départ, pour m'assurer d'avoir assez d'argent. Au cas où – parce que je savais que je rentrerais fauchée à Portland –, j'ai payé d'avance à Chloé le loyer pour novembre et décembre et fait le plein de ma Jeep : ainsi, à mon retour, j'aurais un toit et le moyen de me déplacer – de quoi tenir jusqu'à la prochaine paye. Mon dernier chèque serait versé directement sur ma carte et j'avais calculé que, trajet aller et séjour payés, il me resterait 1 200 dollars. Je pensais que ce serait assez pour acheter mon billet de retour, et peut-être faire aussi un saut à Paris.

Quand je suis montée dans l'avion, une bonne surprise m'attendait : on m'avait surclassée ! Installée près d'un hublot en première classe, je me suis dit que c'était un signe du destin. Un *beau voyage* qui commençait.

Je crois qu'il l'a été, en fin de compte, même si les choses ne se sont pas du tout déroulées comme je le prévoyais. J'aspirais à faire l'expérience de différentes cultures et on peut dire que j'ai atteint mon but. Au-delà de toutes mes espérances.

Le vol a été pénible jusqu'à Francfort. Il y a eu beaucoup de

turbulences au-dessus de l'océan et ma trousse de médicaments se trouvait dans ma valise en soute. J'avais cru tout prévoir. J'emportais même des boîtes de conserve ! Maureen, qui avait beaucoup voyagé, m'avait expliqué qu'on devait toujours avoir avec soi des denrées non périssables, au cas où on se retrouverait dans le pétrin. Elle m'a assuré que c'était aussi un bon moyen d'économiser de l'argent, car aller tout le temps au restaurant peut revenir très cher.

Pendant le vol, mon téléphone Google a cessé de fonctionner. Je me suis dit que c'était normal, vu que nous étions au milieu de nulle part. Comme il pouvait encore prendre des photos, j'ai réussi un cliché du ciel avant qu'il fasse nuit. Je me suis rappelé une conversation avec Chloé. Je lui avais demandé : « Dans une autre vie, si tu pouvais revenir sous n'importe quelle forme, laquelle choisirais-tu ? » Sans la moindre hésitation, elle m'avait répondu : « En aigle ! Comme ça je serais libre d'aller où je voudrais, je pourrais voler n'importe où. Et toi ? – En chenille », avais-je répondu. Pour moi, la chenille connaissait la plus grande transformation que je puisse imaginer. Une chenille commence sous forme de larve et devient un papillon qui s'envole. J'adorais regarder les papillons quand j'étais enfant et que je travaillais dans le jardin de mes parents.

La photo que j'ai prise était superbe : ciel bleu aussi loin que portait le regard et, en bas, les montagnes aux sommets enneigés. Je me suis promis de la donner à Chloé à mon retour.

J'avais deux heures à tuer, à l'aéroport de Francfort, avant mon vol pour Madrid. J'ai sorti mon téléphone Google : il ne marchait toujours pas. J'ai trouvé une boutique de gadgets électroniques, dont le vendeur parlait un peu anglais.

Il a éclaté de rire, quand je lui ai exposé mon problème.

« Les téléphones américains ne marchent pas, ici !

– Non, vous ne comprenez pas : j'ai pris un abonnement européen !

– Vous aussi, ils vous ont eue ! Ils font ça tout le temps. »

Il trouvait ça très drôle, et je ne savais pas si je devais le croire. Quand j'ai vu sur une affiche qu'il y avait une agence T-Mobile, en Allemagne, j'ai tout tenté pour les joindre. Un Allemand, assis à côté de moi, avait un téléphone du même opérateur ; j'ai fini par lui demander si je pouvais utiliser son appareil. Au centre T-Mobile Allemagne, on m'a expliqué, dans un anglais approximatif, que si j'avais acheté ce service en Amérique, je ne figurais pas dans leur base de données. « Là-bas, c'est un T-mobile différent, m'a-t-on assuré. Ce sont des compagnies totalement séparées. On ne peut rien faire pour vous, désolé ! »

Pas de téléphone, pas de courriels, donc pas de *couch-surfing*... Je

comptais vraiment sur ces sites d'hébergement gratuit pour ne pas dépasser mon budget. Mais j'ai pensé que mon téléphone remarquerait peut-être en Espagne. Dans le cas contraire, je pourrais appeler d'un cybercafé pour régler le problème. Sinon, m'aurait-on fait payer une connexion en Europe ?

Avant de quitter Portland, je m'étais renseignée auprès d'amis qui étaient déjà allés en Espagne. Ils m'avaient dit qu'il y avait des trains pour aller partout. Est-ce que je pouvais acheter mes billets depuis les États-Unis ? Là encore, ils avaient été unanimes : c'était moins cher de prendre les billets sur place.

Il était tard à mon arrivée à Madrid. Renseignement pris, aucun train ne rejoignait Marbella et, pour prendre le bus, je n'avais pas le temps d'acheter un billet. Il faudrait que je passe la nuit à Madrid.

Je me suis adressée au bureau de l'office du tourisme pour trouver un hébergement. Si l'employé a refusé de parler anglais – « On est en Espagne, vous savez, on parle espagnol » – , il m'a néanmoins donné une liste d'auberges de jeunesse et d'hôtels bon marché et indiqué comment prendre le métro.

Je suis descendue avec ma grosse valise et mon sac à dos. Je n'avais jamais vu de métro souterrain auparavant. Dans le Max, le métro aérien de Portland, on peut lire le nom des stations avant de s'y arrêter ; en Espagne, elles ne sont annoncées qu'au haut-parleur et, même si je connais quelques mots d'espagnol, je n'y comprenais rien.

Assez dépassée par les événements, je me suis perdue quand j'ai voulu prendre une correspondance. Aucun des ascenseurs ni des escaliers roulants ne fonctionnait, et je ne voyais de signalisation nulle part. Angoissée d'être coincée sous terre, j'ai pensé aux bombes qui avaient explosé à Madrid et à Londres. J'ai rencontré un couple d'Australiens qui paraissaient aussi perdus que moi.

Quand on a fini par ressortir, ils m'ont demandé où j'allais et m'ont suggéré leur hôtel. La chambre coûtait 49 euros et l'immeuble était superbe.

Le lendemain matin, à la station de bus, je me suis rendu compte que le trajet était bien plus long que je l'aurais cru – huit ou neuf heures – et moins cher quand on voyageait de nuit. Après avoir acheté mon billet, je suis allée dans un cybercafé pour informer les responsables de l'appartement de mon retard et demander à T-mobile de résoudre mon problème de téléphone. J'avais confiance, tout se passerait bien.

À mon arrivée à Marbella le lendemain matin, j'ai pris un taxi jusqu'à l'appartement, comme Maureen me l'avait conseillé. Même si le chauffeur m'a demandé plus que ce qu'aurait dû coûter la course –

ce que j'ai su un peu plus tard –, il s'est montré très serviable. Tout allait bien.

L'appartement m'a plu, dans cet ensemble moderne : des immeubles sur deux niveaux dans le style espagnol et une piscine – mais on était en automne, la piscine était donc vide, comme presque tous les logements. L'avantage c'était que, de l'appartement, on pouvait aller à la plage à pied. Je m'y suis rendue chaque jour et, par temps assez clair, je pouvais distinguer le rocher de Gibraltar. C'était extraordinaire.

J'ai pourtant vécu quelques mauvaises expériences à Marbella. Dans cette ville plutôt huppée, avec palmiers et grands immeubles neufs, tout était horriblement cher. Surtout les restaurants. Et je ne sortais pas le soir : avec toutes ces serrures que je voyais aux portes et ces volets roulants aux fenêtres, je me disais qu'il devait y avoir beaucoup d'insécurité la nuit.

Je suppose qu'il y a des foules de touristes à Marbella pendant l'été, mais hors saison, on aurait dit que les habitants n'aimaient pas vraiment les Américains, surtout s'ils ne parlaient pas espagnol et ne dépensaient pas beaucoup d'argent. Je savais bien que l'économie n'était pas au beau fixe, mais quand les gens évoquaient leurs problèmes, on aurait dit que c'était de *ma* faute, parce que j'étais américaine. Si je me renseignais dans une boutique ou auprès d'un passant, on me demandait d'où je venais. Quand je répondais : « Des États-Unis », ils levaient les mains comme pour se protéger de moi et reculaient. Il y en a même qui m'ont lancé : « Merci pour la crise économique ! » Un homme a précisé : « Je n'ai pas de retraite à cause de vous ! » et il a craché par terre, près de mes chaussures.

Je sentais donc une énergie très négative, en Espagne. Je ne m'attendais pas à ce qu'on porte ainsi des jugements sur le pays dans lequel j'étais née – comme si j'étais le symbole de tout le système politique américain ! Mes amis m'avaient dit : « Oh, ils vont t'adorer en Espagne. Ils adorent les blondes. Tu vas bien t'amuser. C'est en France que tu devras te méfier : personne ne prend le temps de te montrer le chemin et, si tu ne parles pas français, tu auras vraiment du mal à t'y retrouver. » Comme je n'avais pas l'intention de rester longtemps à Paris, cela ne m'inquiétait pas vraiment. Mais en voyant comment on me traitait en Espagne, je commençais à craindre le pire de la France.

Du coup, j'ai passé beaucoup de temps à marcher sur la plage et à lire. J'avais dépensé une grosse somme pour ce voyage en Europe, le seul de ma vie peut-être, mais je ne me sentais pas à l'aise dans les rues de Marbella.

J'avais emporté quelques livres, la plupart d'Eckhart Tolle, dont

on considère aux États-Unis qu'il est un disciple du philosophe et maître spirituel Krishnamurti. C'étaient des ouvrages que je souhaitais relire et auxquels je voulais réfléchir. J'avais lu une première fois *Le Pouvoir du moment présent*, que j'avais découvert grâce à Alex, un infirmier chilien. J'avais rencontré ce garçon très gentil dans un foyer difficile où résidaient des adolescents très perturbés et où la plupart des employés titulaires étaient particulièrement durs avec le personnel intérimaire. Le plus souvent, si vous êtes envoyé par une agence d'intérim, les titulaires se déchargent sur vous du travail et en profitent pour se reposer. Impossible de vous plaindre, bien sûr. Alex, que je n'avais jamais vu, sortait juste d'une garde de nuit, mais pendant que je faisais la vaisselle dans la cuisine, il s'est chargé de m'avancer le nettoyage des chambres. Il était toujours aimable avec moi et j'étais donc toujours contente de le voir.

On s'est retrouvés tous les deux à travailler dans un centre de retraite médicalisé, Irvington Village, qui accueille une centaine de résidents dont certains atteints de la maladie d'Alzheimer ou de handicaps physiques lourds.

Alex répétait :

« On est tous pareils.

– On est tous énergie, et l'énergie réduite à la matière est toujours la même : c'est ça que tu veux dire ?

– Oui, mais c'est plus que ça, m'a répondu Alex en souriant. Nous sommes tous reliés. Il te suffit d'apprendre à le voir et à le sentir. »

Un autre soir, comme nous parlions de la perception, Alex m'a demandé : « Est-ce qu'il t'arrive d'aller à la pêche ? Tu aimes pêcher ?

– Oui, j'attrapais beaucoup d'écrevisses et de crustacés en Louisiane.

– Bon, eh bien, tu attrapes un poisson, tu rentres chez toi, tu le fais cuire et tu le manges. Est-ce que tu te sens triste ?

– Non... je me sens rassasiée.

– D'accord. Mais imagine maintenant que quelqu'un t'offre un poisson vivant. Tu le mets dans un aquarium, tu l'appelles John et tu lui rédiges un certificat de naissance. Mais voilà qu'il meurt le lendemain. Tu te sens triste, non ?

– Oui, probablement... »

Quelques jours plus tard, je suis allée dans une librairie où j'ai sélectionné quatre livres : un new age, un de développement personnel et deux ouvrages scientifiques. J'avais l'intention de n'en acheter qu'un, il fallait que je décide lequel. J'ai ouvert le livre new age, un peu au hasard, au milieu. Là, sur cette page, on racontait l'histoire du poisson appelé John et de son « certificat de naissance » !

Ce livre s'intitulait *Le Pouvoir du moment présent*, d'Eckhart Tolle.

Des passages ont tout de suite résonné en moi et j'ai facilement

adhéré, en particulier, à l'idée que nous sommes tous piégés dans le temps. On a l'habitude de ne penser qu'à des choses qui se sont déjà passées ou qui pourraient se produire à l'avenir. Ce ne sont que des ruminations, une façon de faire tourner des petits scénarios dans sa tête indéfiniment. Eh bien, Eckhart Tolle explique qu'ainsi on n'est jamais présent dans l'instant.

J'avais pourtant du mal à comprendre de nombreux passages. Un jour, une infirmière avec qui je travaillais a vu le livre dans mon sac et m'a dit qu'un autre ouvrage d'Eckhart Tolle était bien plus facile d'accès. J'ai donc acheté *Nouvelle Terre*, un livre plein de sagesse et beaucoup plus simple en effet. Il m'a fait prendre conscience de mon attachement aux choses et combien de gêne et de soucis je me créais simplement parce que j'en voulais toujours plus. J'ai aussi constaté à quel point je m'identifiais à ce que je possédais – mes vêtements, ma collection de DVD, ma petite Jeep Daihatsu.

Je me suis remise au yoga et à la méditation que je pratiquais quand j'étais plus jeune. Accéder au calme, me concentrer sur ma respiration et, peu à peu, tenter d'aller au-delà de la pensée, me faisait du bien. On prend alors conscience des moments où on pense et on comble les espaces entre les pensées. Mes nouvelles lectures m'apprenaient qu'il me fallait accepter la situation dans laquelle je me trouvais. J'ai tenté de sentir la vie dans mon corps, l'énergie vitale qui y circulait, au lieu de le considérer comme un fardeau que je devais traîner. Je me suis efforcée de cesser d'accuser et de me plaindre.

Je me suis aussi débarrassée de tout un tas de choses. J'ai senti que je m'étais attachée à des *trucs*, au lieu de simplement m'ouvrir à mon *être*. Je me suis rendu compte de la quantité de bagages émotionnels que je charriais, et j'ai essayé de lâcher prise sur certaines douleurs et sur la tristesse qui me venaient à cause de ce qui m'était arrivé dans le passé, j'ai tenté d'apprendre à m'abandonner au moment présent : ma vie, ici, maintenant.

Je crois que lire Eckhart Tolle m'a rendue plus patiente avec les autres. Je ressentais moins d'irritation et d'amertume qu'auparavant. Si quelqu'un proférait des paroles qui m'irritaient, j'étais au moins en mesure de reconnaître ce que je ressentais. Je me disais que ce n'était pas si grave, qu'il n'y avait pas de quoi monter sur ses grands chevaux. Je me calmais, je voyais les choses sous un autre angle en me mettant à la place de l'autre.

Pendant mon séjour en Espagne, j'ai continué à méditer cette sagesse. Les gens de Marbella ne ressemblaient pas à ce que j'aurais souhaité ? Ils me jugeaient à cause du pays dans lequel j'étais née, au lieu de comprendre que nous sommes tous identiques et égaux ? Ce n'étaient pas les vacances que j'avais imaginées ? Eh bien, c'était ainsi, il fallait que je l'admette. Tout cela pouvait me faire évoluer.

Les deux semaines de location se terminaient et je n'avais toujours pas la moindre réponse de T-mobile, malgré mes nombreux e-mails. Comme mon téléphone Google était toujours inutilisable, je n'allais sans doute pas trouver de *couch-surfing*. On m'a dit qu'on pouvait se connecter partout en wifi à Paris et que là-bas on devrait pouvoir débloquer mon téléphone.

Je n'avais pas touché à la somme stockée sur mon porte-monnaie électronique : je gardais cet argent pour mon vol de retour. Je manquais un peu de liquide, même si j'avais fait très attention, à Marbella, parce que je désirais vraiment me rendre en France. La France me paraissait tellement exotique ! J'étais si près de Paris ; je me disais que si je n'y allais pas maintenant, ne serait-ce que pour deux jours, je n'irais sans doute jamais.

J'ai pris un bus pour Valence et un autre pour Barcelone. De là, j'avais l'intention de voyager par le train de nuit pour Paris. Comme j'avais quelques heures avant le départ, je me suis promenée. Barcelone est une très belle ville. Un lieu extraordinaire. En fin de compte, il y avait des choses qui me plaisaient, en Espagne. Barcelone m'est apparue comme une ville très libre d'esprit. Juste devant la gare, j'ai vu un homme qui roulait à bicyclette complètement nu ! Cela m'a rappelé une femme, à Portland, dans l'Oregon, qui était connue pour ce genre d'excentricité. Ce n'est pas un comportement qu'on accepte partout aux États-Unis, et c'est une des raisons qui me faisaient aimer Portland : les gens pouvaient y sembler réservés – on ne s'y embrassait pas comme en Louisiane, quand on rencontrait quelqu'un –, et ils étaient très chatouilleux sur leur « propre espace vital », mais ils étaient très tolérants et décontractés.

Quand j'ai pris mon billet de train au guichet, la dame a fait une erreur en me donnant une place dans le train du lendemain, alors que je voulais voyager de nuit pour économiser une nuit d'hôtel. Je l'ai signalé et la guichetière a été si confuse qu'elle m'a surclassée et attribué une couchette ! J'ai passé la nuit avec trois autres femmes, qui parlaient toutes un peu anglais.

J'ai bien aimé ce train. Il allait si vite qu'on se serait cru à la foire – toute la nuit, on a senti le wagon s'incliner dans les tournants, ce qui donnait un peu mal au cœur. Au début, j'ai eu peur de tomber de ma couchette, ou qu'il y ait un accident. Je me suis alors souvenue des paroles d'Eckhart Tolle : je résistais. C'était une nouvelle expérience et je luttais contre elle. Quand je me suis autorisée à me détendre, quand j'ai cessé de résister, j'y ai trouvé du plaisir. J'ai constaté qu'en fait, je n'avais pas peur, que c'était plutôt comme un tour de manège à Disney World.

Deux d'entre elles, Maria Paulina et Christabelle, venaient du Brésil et, à notre arrivée à Paris, le lendemain, elles ont proposé que je les accompagne à l'auberge de jeunesse et que j'y prenne une chambre. En effet, en Europe, ces auberges ne sont pas seulement réservés aux jeunes. Nous sommes ensuite toutes les trois péniblement descendues dans le métro – elles avaient beaucoup de bagages, elles aussi, et il y a des escaliers partout dans le métro parisien – quand un homme nous a demandé si nous avions besoin d'aide. Il n'essayait pas de nous draguer, il voulait juste être serviable. Dès le début, j'ai senti que les vibrations étaient différentes, en France, contrairement à ce que je pensais.

Nous sommes descendues près du pont Marie. L'auberge de jeunesse était un très beau bâtiment mais on demandait 60 euros la nuit, ce qui dépassait mon budget. À l'accueil, l'employé nous a proposé de partager une chambre à trois, pour réduire les frais. C'était tôt le matin. Après avoir pris possession de notre chambre et nous être un peu rafraîchies, nous sommes tout de suite ressorties.

Il nous fallait en priorité trouver un cybercafé, parce que Paulina s'était fait voler son sac en Espagne : elle devait vérifier où en était sa demande d'opposition de toutes ses cartes et papiers. Quant à moi, j'avais décidé de ne pas aller à Londres, cette fois, et de ne pas rester plus de deux ou trois nuits à Paris. L'auberge était chère, et sans grand espoir de refaire marcher mon téléphone Google, il semblait bien que j'allais très vite me retrouver sans un sou. Je devais absolument assurer mon vol de retour.

Dans un cybercafé du boulevard Sébastopol, pas loin du Louvre, j'ai consulté mon courrier : toujours aucune réponse de T-mobile. Et les billets d'avion étaient un peu plus chers que pour l'aller, ce qui m'a surprise. J'en ai réservé un pour le lundi 16 novembre pour un peu moins de 700 dollars.

On était vendredi. Il faudrait au moins un jour pour transférer le paiement depuis mon porte-monnaie électronique, ce qui me donnait le week-end pour me détendre et voir Paris.

Il faisait un temps superbe, frais et clair, le soleil brillait. Nous nous sommes engagées dans la rue de Rivoli jusqu'au Louvre. Je profitais de l'expérience des deux Brésiliennes, qui étaient déjà venues à Paris. « C'est une grande artère, m'a expliqué Paulina. Presque tout se trouve non loin de cette rue. Si tu sais où elle est, tu n'es jamais perdue. »

J'ai trouvé Paris magnifique. Les bâtiments et les gens aussi. Tout le monde portait des bottes et des chaussures d'une élégance incroyable ! Les femmes ne se maquillaient guère, ce qui m'a étonnée, mais avec leurs pommettes hautes, elles savaient se mettre en valeur.

Les Parisiens me paraissaient amicaux : quand nous demandions notre chemin, ils essayaient de nous aider.

J'ai tout de suite adoré le Louvre. Je l'aime encore. Le simple fait de déambuler à l'extérieur du musée est très apaisant. La première fois que j'y suis allée, je suis entrée par le portique à l'extrémité est et je suis passée à travers la longue galerie aux seize colonnes si gracieuses.

Au bout de cette arche, on a la surprise de se retrouver de nouveau dehors, dans une cour entourée de tous côtés de merveilleuses façades où des statues semblent jaillir des murs. C'est un éblouissement grandiose, paisible, joyeux.

Au début, j'ai cru que cette première cour, la Cour carrée, était tout le Louvre. Mais j'ai vite découvert le véritable cœur du palais : la pyramide de verre. L'enserrant, deux longs bras – deux bâtiments grandioses, dont je savais qu'ils regorgeaient d'art et de paix.

Le premier jour, nous y sommes restées longtemps et nous avons pris des photos. Puis nous sommes parties chacune de notre côté. Je marchais jusqu'à la rue de Rivoli, quand soudain j'ai aperçu la tour Eiffel, derrière un immeuble. Elle semblait si proche que j'ai décidé d'y aller à pied. En réalité, elle était à trois kilomètres mais je ne m'en suis rendu compte qu'en les parcourant. Alors que j'étais dans ces petites rues qui mènent au Champ-de-Mars, les hauts immeubles serrés les uns contre les autres me la cachaient. J'ai tourné au coin d'une rue et tout à coup la tour Eiffel était là, immense, juste au-dessus de moi. À cet instant, comme si quelqu'un avait actionné un interrupteur à mon intention, elle s'est éclairée de petites lumières scintillantes. Comme un réseau de minuscules étoiles.

Je suis restée là longtemps. Même si je n'ai pas pu m'offrir la montée dans la tour, la voir ainsi a été un moment fabuleux.

Les Brésiliennes prenaient le train pour le sud de la France tôt le lendemain matin. N'ayant nulle part où aller, j'ai dit à la réception que je passerais une autre nuit à l'auberge. Sauf que cette fois, étant seule, cela me coûterait davantage, ce qui m'inquiétait un peu.

Les Brésiliennes parties, je suis descendue dans la grande salle du petit déjeuner. Tout le monde parlait d'une grève à Air France. Comme je ne me souvenais plus sur quelle compagnie j'avais fait ma réservation, je suis retournée au cybercafé pour vérifier sur ma messagerie. Là, un courriel m'annonçait que la compagnie aérienne était en grève et que, si je n'avais pas pris d'assurance, je risquais d'avoir perdu le billet. J'ai aussitôt écrit à l'espace clients et on m'a répondu que, comme je n'avais pas pris d'assurance, la compagnie n'était pas obligée de garantir mon vol.

Quand j'avais interrogé plusieurs de mes connaissances qui s'étaient rendues en Europe, toutes m'avaient dit que ce type

d'assurance était inutile : « C'est juste un moyen qu'ont trouvé les compagnies aériennes pour nous prendre un peu plus d'argent. Ça ne sert à rien et, de toute façon, tout ira bien. »

Non, ça n'allait pas. Bien sûr, ce n'était pas vital, j'avais beau être contrariée, je me disais que, puisqu'ils avaient prélevé l'argent du billet, ils me rembourseraient forcément. Il me suffirait de réserver un autre vol. J'étais certaine d'avoir assez d'argent dans mon porte-monnaie électronique. J'ai tenté de vérifier l'état de mon compte, mais le site n'était pas disponible. J'ai donc cherché à réserver un autre billet de retour sur plusieurs sites de voyages.

Sur Orbis.com, le site sur lequel j'avais pris mon billet Air France, les billets valaient maintenant plus de 1 000 dollars. Mon cœur s'est serré. Je me suis rabattue sur les sites qui promettaient des vols bon marché, mais ils étaient partout à plus de 1 000 dollars. Et plus ça allait, plus les prix semblaient augmenter.

J'ai finalement trouvé, pour un peu plus de 900 dollars, un vol qui partait le vendredi 20 novembre. Le transfert de paiement prendrait au moins une journée, et je pensais que la grève ne durerait pas éternellement. Si j'arrivais à tenir quelques jours de plus, les prix allaient peut-être même baisser, dès la fin de la grève. Cette fois encore, je n'ai pas pris d'assurance : mon budget étant très serré, j'ai eu peur de ne pas avoir assez pour couvrir cette dépense.

Je suis alors repartie dans la rue de Rivoli pour retourner au Louvre et regarder les tableaux, mais j'ai renoncé à payer les 9 euros du billet d'entrée : ce n'était pas le moment de dépenser. J'ai donc fait du lèche-vitrine, puis j'ai marché le long du fleuve et je suis de nouveau retournée vers la tour Eiffel pour la revoir s'allumer, avant de donner aux pigeons une partie du sandwich que j'avais acheté pour déjeuner.

Le lendemain, dimanche, je n'avais presque plus de liquide. J'ai quitté l'auberge, après avoir expliqué mon problème de billet d'avion. Ils ont accepté très gentiment de garder mes affaires quelques jours et m'ont dit qu'avec cette grève d'Air France, je n'étais pas la seule à subir ce genre de contretemps.

Toute la journée, j'ai cherché un hébergement meilleur marché, mais ne connaissant pas Paris, je n'explorais pas les bons quartiers, et tout m'a paru hors de prix. Finalement, comme il se faisait tard, j'ai cédé pour une nuit dans un hôtel à 70 euros. L'auberge de jeunesse aurait été un peu moins chère, mais elle se situait à l'autre bout de la ville et j'étais épuisée. J'avais beau ne pas vouloir utiliser ma carte de paiement, il a bien fallu m'y résoudre.

Je n'ai guère dormi cette nuit-là. J'étais certaine d'avoir mon billet pour le vendredi matin, ce qui me laissait pas moins de quatre

nuits à passer à Paris. Je ne savais toujours pas combien il restait dans mon porte-monnaie électronique, sans doute pas grand-chose, et une autre nuit à l'hôtel ne me permettrait peut-être pas de payer mon billet de retour.

Je ne savais pas, à ce moment-là, qu'il me faudrait ajouter 100 dollars de taxes d'aéroport. Je ne savais pas non plus qu'il n'y avait jamais eu 1 200 dollars sur mon compte. Je n'ai toujours pas compris précisément ce qui s'est passé : me suis-je trompée dans le calcul des impôts prélevés à la source, ou l'agence n'a-t-elle pas versé la somme convenue pour ma dernière semaine de travail ? Mes employeurs utilisaient un nouveau système informatique, et il était déjà arrivé qu'ils fassent des erreurs. À moins que ce soit le transfert qui n'ait pas fonctionné comme prévu ? Ou que l'opérateur T-mobile ait prélevé plus qu'annoncé sur mon compte ? J'ai même pensé à ma cotisation au club de sport. Je leur avais pourtant dit que je me désabonnais pour un temps ; est-ce qu'ils ont continué les prélèvements ? Chacune de ces causes aurait pu suffire à tout dérégler.

Si je l'avais su cette nuit-là, j'aurais vraiment paniqué, parce qu'en réalité je n'avais déjà plus assez d'argent pour rentrer chez moi, en Amérique.

2.

Un obscur nouveau monde

Vers 22 heures, lundi soir, j'étais dans le métro, j'avais vraiment froid et je savais que les rames ne circulaient pas toute la nuit, mais je n'avais rien prévu pour la suite. Je commençais à comprendre dans quel pétrin je m'étais fourrée. Il me restait environ 35 euros en poche et je ne pouvais pas utiliser ma carte parce que j'attendais toujours qu'on y prélève le prix de mon billet de retour. Impossible dans ces conditions de prendre une chambre.

J'ai commencé à pleurer en silence. J'étais assise dans une rame de la ligne 6 – une de celles qui circulent beaucoup à l'air libre, ce que je préfère au métro souterrain. Je ne sanglotais pas, mes larmes coulaient toutes seules. À cet instant, le métro est ressorti dans l'air nocturne, et là, la tour Eiffel s'est dressée tout près de moi, immense et éclairée.

J'ai éprouvé la plus étrange des sensations : j'étais perdue et voilà qu'elle apparaissait, si grande et si proche que j'avais l'impression de pouvoir la toucher. C'était un message : je devais revenir au moment présent.

Plus tard dans la nuit, j'ai consulté le plan du métro dans la rue, à une station près du Louvre. J'utilisais toujours ce plan pour trouver mon chemin dans la ville, parce qu'on y voyait tous les lieux marquants. Un type s'est approché de moi et m'a offert d'aller prendre un café. J'ai refusé : « Non, désolée, je dois aller ici et là. » Il m'a demandé où je logeais.

Je lui ai répondu de manière évasive. Il a posé sur moi le regard de celui qui a tout compris – c'était peut-être un sans-abri, ou bien l'avait-il été à une autre époque – et il m'a dit une chose que je n'avais pas encore entendue, mais qu'on allait beaucoup me répéter par la suite : « Si vous n'avez nulle part où dormir, vous devez marcher. Il faut que vous restiez en mouvement. C'est dangereux pour une femme seule, Paris, la nuit. »

C'est lui qui m'a mis cette idée en tête. J'allais marcher. Je ne

croyais pas être capable de marcher toute la nuit, mais marcher permet d'avoir chaud et je me suis dit qu'en effet cela pourrait aussi m'éviter les ennuis.

J'ai bien essayé de m'arrêter quelquefois, mais si vous vous asseyez trop longtemps, où que vous soyez, quand vous êtes une femme, il y a toujours quelqu'un pour vous aborder, vous suivre ou vous embêter. Surtout si vous êtes blonde ! Une fois qu'ils ont compris que vous êtes anglophone, ils s'accrochent et vous avez l'impression que jamais ils ne vous laisseront tranquille.

Je suis allée du Louvre à la tour Eiffel et j'ai commencé à arpenter le quartier. Je me sentais plus en sécurité, un peu plus en tout cas, dans cet environnement, près des CRS en tenue de camouflage, qui patrouillaient, armes pointées. Si je ne les voyais pas tout le temps, je sentais qu'ils n'étaient pas loin.

La tour Eiffel brillait de tous ses feux. C'est curieux : parfois, les bâtiments ont une présence. La tour Eiffel ressemble à une immense fée. Gamine, j'adorais Disney World, et la tour Eiffel me rappelait ces jours heureux. Grande, forte, un peu farouche, à chaque nouvelle heure, elle se mettait à scintiller. Dans le brouillard, son sommet formait un nuage de lumière. On aurait cru un phare me disant où accoster.

Il faisait très froid, cette nuit-là, et je n'étais pas équipée pour rester dehors. Je ne portais qu'un manteau trois quarts et un seul pull. Je n'avais pris avec moi que mon sac à dos et un sac en plastique. Ma valise était restée à l'auberge. Mes deux paquets devenaient pourtant lourds...

Quand on longe les immeubles, on profite de la chaleur qui en émane, mais à 1 heure du matin, quand les lumières de la tour Eiffel se sont éteintes, la dame de fer n'a plus l'air aussi rassurant. La nuit, elle vous domine, énorme amas de métal, sombre, féroce, effrayant. Le vent se lève du fleuve, il vous transperce, et il n'y a plus grand monde dehors.

Je suis donc repartie vers le Louvre. Je connaissais le chemin, et je sentais que j'y serais plus en sécurité. La Cour carrée est fermée la nuit, mais on peut circuler autour de la pyramide, entre les longs bras qui s'étendent vers le jardin, et c'est toujours éclairé : la lumière tamisée de la grande pyramide de verre luit comme une immense veilleuse, solennelle, d'un calme profond. Tandis que les bâtiments autour sont sombres, les statues qui s'alignent sur les façades restent illuminées tard. Une des plus imposantes, sur le toit, ressemble un peu à un ange protecteur. Il y a un banc en pierre inséré dans le mur, où on peut s'installer et avoir l'impression que l'ange vous regarde. En plus, la police fait des rondes, ce qui me rassurait.

Ce lundi soir, il y avait encore du monde, des gens normaux en couple, des touristes. Il ne manque pas d'hôtels autour du Louvre, plutôt luxueux, qui laissent leurs lumières allumées la nuit – il y a toujours quelqu'un à la réception. Je me disais que si je criais, quelqu'un m'entendrait et on viendrait à mon secours.

Eckhart Tolle a écrit : « Au cœur de la souffrance consciente se trouve déjà la transmutation. » Mais je n'étais pas encore consciente.

Marcher toute la nuit, n'importe qui peut le faire. Vous êtes fatigué, mais vous ne pouvez pas vraiment vous arrêter pour vous reposer : ce n'est pas prudent de s'immobiliser trop longtemps. Des gens mal intentionnés errent autour du Louvre. En fait, je me rendrai compte que ce genre de personnes errent partout dans Paris, dès le soir tombé. Si je me posais sur un banc, même un banc en pleine lumière, des hommes sortaient de nulle part, comme s'ils avaient attendu dans l'ombre. Ils venaient s'asseoir, tentaient de me toucher ou de me passer le bras autour des épaules. Il arrivait qu'ils soient très insistants. Comme ce type qui m'a fait comprendre par gestes que je devais le masturber. J'ai eu beaucoup de mal à m'en débarrasser.

Quand tout va bien, il y a des policiers partout, mais jamais à ces moments-là, à l'heure où sortent les loups. La plupart tentent leur chance, mais dès qu'ils comprennent qu'il n'y a rien à espérer, ils laissent tomber.

Je me suis assise deux ou trois fois sur des bancs, une dizaine de minutes. De toute façon, il faisait trop froid pour rester immobile bien longtemps. J'ai fait les cent pas au bord de la Seine, où des statues de lions flanqués de chérubins me donnaient l'impression de me garder du danger. Puis j'ai marché rue de Rivoli. Tant que je savais où je me trouvais par rapport à cette rue, je ne risquais pas de me perdre. Vers 5 heures, j'ai trouvé une mandarine par terre. Mon premier petit déjeuner de la rue.

Il y a des toilettes magiques, dans les rues de Paris, où vous pouvez entrer gratuitement. Si la plupart sont fermées de 23 heures à 6 heures, d'autres restent ouvertes jour et nuit. Il suffit de presser le bouton pour entrer. Certaines de ces toilettes sont chauffées et restent fermées quinze minutes, tant que vous n'ouvrez pas la porte. Quand vous ressortez, une sorte de palpeur déclenche le nettoyage, dans l'attente du prochain utilisateur.

J'ai vu des toilettes magiques dans lesquelles on avait coincé un bâton ou un parapluie pour désactiver le palpeur, si bien que la porte ne s'ouvre plus automatiquement. Car des gens vivent dans ces toilettes magiques !

C'est très instructif de dépendre de ce genre de lieu. Ça rend

humble, parce que – ne rêvons pas – la plupart ne marchent pas, elles sont crasseuses, elles puent, il n'y reste souvent plus de papier ou l'eau ne coule pas dans le lavabo, et jamais il n'y a de siège. Je me rappelle avoir été choquée par ce dernier détail. Et puis j'ai tenté de voir les choses d'un point de vue différent : et si je n'étais qu'une Américaine privilégiée habituée au luxe ?

D'Amérique j'avais apporté un paquet de protections de siège de toilettes ! Je ne savais vraiment pas que ce serait parfaitement inutile. Je l'ai encore. Ça me fait rire de le voir.

Quoi qu'il en soit, si vous n'avez pas les moyens d'aller dans un café, ces toilettes parisiennes sont gratuites. Et on a de la chance qu'elles existent. Il n'y a rien de tel en Oregon.

Telle fut ma première nuit dans la rue. Au matin, je suis allée dans un McDonald's. En Amérique, ils proposent des saucisses ou des œufs au fromage pour 99 cents ; je me suis dit que ce serait le petit déjeuner le moins cher. Mais je me suis aperçue qu'il n'y avait rien d'aussi bon marché pour le petit déjeuner dans les McDonald's de Paris. Je suis revenue un peu plus tard pour prendre un hamburger à 95 cents.

Puis je suis retournée dans le cybercafé. Air France toujours en grève, j'ai tenté de consulter le compte de ma carte mais, à nouveau, le site n'était pas accessible. Je me souviens d'avoir vérifié le prix des billets. Je n'arrivais pas à croire qu'ils aient encore augmenté. Pas de panique, me suis-je dit. Il suffit que je tienne le coup trois nuits de plus.

Comme mon appareil Google ne marchait toujours pas, j'ai acheté une carte de téléphone pour appeler Chloé, lui expliquer que j'étais coincée, que j'allais revenir d'ici quelques jours. Entendre sa voix m'aurait réconfortée... Mais impossible de faire fonctionner cette carte non plus. Et quand j'ai essayé d'appeler en PCV d'une cabine, l'opératrice m'a annoncé que ce système pour joindre les États-Unis n'existait plus.

Je suis tombée de haut. Jamais je n'étais sortie de mon pays, et peut-être que j'étais très naïve, mais je n'avais pas imaginé que tout serait si différent dans d'autres régions du monde. Je supposais que les choses fonctionneraient comme j'en avais l'habitude et, soudain, je découvrais que ce n'était pas le cas. J'ai tenté de positiver : « Sois logique ! Ils ne vont pas rester en grève éternellement, le prix des billets baissera, tout ira bien. Tu as un billet pour vendredi. Tiens le coup quelques jours et ça s'arrangera. »

Le mardi, j'ai passé beaucoup de temps assise sur des bancs. Mais quand la nuit est venue, il m'a fallu me remettre en marche. Vers

minuit, je me revois debout près de l'eau, à côté de la tour Eiffel. J'étais non seulement épuisée physiquement mais je n'en pouvais plus de me demander ce que j'allais faire. Je me suis assise sur un banc et j'ai regardé les promeneurs.

Ils passaient comme en plein jour. À Paris, beaucoup de gens sortent très tard. Plusieurs hommes se sont arrêtés pour me parler – encore des lous. Cette nuit-là, ils n'ont pas été aussi agressifs qu'ils peuvent l'être parfois. Il suffisait que j'aille vers un autre banc pour les décourager.

Presque toujours, ils proposent de vous offrir un verre. Quand on refuse, ils proposent un café. Bien des fois, j'ai eu si froid qu'une bonne tasse de café m'aurait fait grand bien, mais après avoir commis l'erreur de me laisser offrir un café la première nuit dans la rue, je n'ai plus recommencé, parce que j'avais eu beaucoup de mal ensuite à me débarrasser du type.

J'avais l'impression de ne plus pouvoir marcher tant mes pieds étaient enflés, et plus encore mes chevilles. Une douleur constante, sourde, supportable, qui se transformait soudain en coups de couteau violents. Je souffre d'une sciatique des deux côtés, provoquant comme un courant électrique qui part de la hanche et descend le long des jambes, jusqu'aux genoux. Je suis aussi atteinte d'une fasciite plantaire, une inflammation des ligaments sous les pieds dont la douleur est encore pire. Quand j'ai commencé ma carrière d'aide-soignante, comme j'étais debout tout le temps, des excroissances fibroïdes se sont développées sur les ligaments. Un médecin de Portland m'avait dit que si ça s'aggravait, il faudrait sans doute m'opérer. Mais sans assurance maladie, je ne pouvais même pas me payer l'IRM nécessaire pour savoir si j'avais vraiment besoin d'une intervention. Je m'étais donc contentée d'acheter une paire de chaussures orthopédiques. Elles n'étaient pas belles, mais les ressorts dans les talons absorbaient un peu l'impact de chaque pas.

Cette nuit-là, même avec les chaussures orthopédiques, la douleur était intolérable. Je me suis assise sur un banc contre des buissons, sur la rive de la Seine, près de la tour Eiffel, en souhaitant devenir invisible. J'aspirais à un lieu où me cacher, un lieu où dormir. C'est alors que j'ai vu des rats qui filaient entre les feuilles, derrière moi.

À l'université où je travaillais comme assistante de laboratoire, je m'étais prise d'amitié pour une rate. La période d'expérimentation terminée, on m'avait demandé de la mettre dans le bidon de la salle d'euthanasie. Je n'avais pas pu. Mon superviseur m'avait dit : « Tu le fais ou tu l'empportes chez toi ! » C'est le meilleur animal que j'aie jamais eu. Elle était très propre et venait quand je l'appelais.

Les rats sont des experts en survie. Ils savent très intelligemment

résoudre leurs problèmes. Là, ils couraient entre les buissons, parfois en couple, parfois seuls. J'ai pensé qu'il devait y avoir un nid derrière ces fourrés assez denses.

Je me suis penchée pour regarder de plus près, en espérant qu'il y ait assez de place pour que je me glisse sous les branches. Je voulais un endroit où me cacher et me coucher, voire dormir, un lieu bien plus sûr que dehors, parmi les loups.

J'ai rampé sous les buissons à quatre pattes et j'ai vu ce qui ressemblait à un nid de brindilles et de feuilles. Il montait de la terre une odeur forte qui me rappelait le potager que nous avions planté chez Chloé. Mais le sol était très froid, dur et humide. Il faudrait m'en isoler avant de m'allonger. J'ai regardé autour de moi. En contrebas, sur le trottoir, des feuilles s'étaient amassées sous un réverbère.

À ce stade, je ne réfléchissais plus. C'était comme si les rouages de mon cerveau étaient passés en mode survie. Je me suis approchée, j'ai retiré mon manteau, je l'ai posé par terre et j'y ai empilé autant de feuilles que j'ai pu. Elles étaient humides. J'ai rassemblé les coins de mon manteau et j'ai remonté la pente jusqu'aux buissons, sous lesquels j'ai vidé mon fardeau. J'ai fait ce manège plusieurs fois, jusqu'à ce que j'aie assez de feuilles et que je ne sois plus capable de tenir debout. Puis j'ai rampé sous les buissons. J'ai attiré les feuilles sous moi, autour de moi, je m'en suis recouverte de la tête aux pieds, et je n'ai plus bougé.

Au bout d'un moment, les rats se sont approchés de moi. Je crois qu'ils ont compris que je ne leur voulais pas de mal et je savais qu'ils ne me feraient rien. Ils m'ont juste reniflée, puis ils ont trouvé mon sac en plastique, qui contenait un bout de pain. Ils sont entrés dedans et l'ont entraîné plus loin. Ça m'a fait sourire. Je me suis dit que ce n'était pas grand-chose à payer pour un lieu sûr où me cacher.

Mais soudain, j'ai senti une violente piqûre à la cuisse. Le lendemain, je me suis rendu compte qu'on m'avait mordue. Pas les rats. Sans doute une araignée. La zone de la morsure était gonflée et hypersensible. Mais pas autant que mes pieds et mes hanches.

Je crois que j'ai dû dormir deux heures. Il était environ 3 heures du matin quand je me suis réveillée. Il faisait un froid glacial et tout mon corps tremblait. Je n'ai pas réfléchi. J'ai empoigné mon sac à dos et je suis repartie.

J'ai marché le reste de la nuit, bien consciente du pétrin dans lequel je me trouvais : j'avais dormi sous un buisson, avec des rats, en novembre ! Ce n'était pourtant pas comme si j'étais pauvre ou sans abri. Ma situation n'avait rien de permanent, je m'accrochais à l'idée qu'il ne me restait que quelques jours à tenir. Le prix des billets allait baisser. Je vérifierais que mon retour était payé et, le soir précédant mon vol, je partirais pour l'aéroport où je me débrouillerais pour

dormir. Ce n'était qu'un problème à court terme.

Les choses arrivent toujours pour une bonne raison. Il s'agissait d'un signal. Se retrouver dans une situation inattendue peut être très éclairant. Cela peut vous forcer à puiser dans des ressources que vous n'utilisez jamais. Je me disais que c'était temporaire. Dans *Nouvelle Terre*, Eckhart Tolle cite un sage qui dit au roi Salomon : « Et cela aussi passera. » C'est ce que j'éprouvais. Juste un mauvais moment à passer.

Le lendemain matin, je suis allée dans un cybercafé vérifier où en était mon billet. J'avais besoin de manger et de me reposer ; j'espérais qu'une fois le paiement du billet effectué, je pourrais peut-être tirer un peu d'argent. Comme l'avion partait vendredi et que j'avais prévu de dormir à l'aéroport le jeudi, il ne me restait plus à m'inquiéter que de deux nuits.

La grève continuait à Air France. Dès que je me suis connectée, j'ai été bombardée de pop-ups de tous les sites de voyages proposant des billets à « prix réduit ». Avant même de consulter mon courrier, j'ai constaté qu'ils n'avaient pas du tout baissé.

Puis j'ai lu le courriel du site sur lequel j'avais acheté mon billet. Stupeur : je ne possédais pas assez de fonds sur ma carte pour couvrir le coût et ma réservation avait donc dû être annulée.

Je n'avais pas de vol pour rentrer chez moi.

J'ai eu l'impression que mon visage se vidait de son sang, avant de ressentir une vague de nausée, puis ce fut comme si mon cœur tentait de sortir de ma poitrine. J'ai voulu vérifier la somme disponible sur ma carte. Le site ne fonctionnait toujours pas. Je suis restée assise là, le regard fixe sur l'écran de l'ordinateur, en état de choc. Il m'a fallu plusieurs minutes pour revenir à la réalité.

Je suis sortie du cybercafé dans un état second, figée, gelée, avec l'impression que tout cela se passait loin, que cela ne me concernait pas. Je n'ai pas laissé exploser mes émotions. J'avais besoin de temps pour intégrer l'idée que l'heure de mon « sauvetage » était passée. Que je ne rentrerais pas chez moi. Que j'étais coincée. Malgré tout, j'ai tenté de rester positive. Je n'ai cessé de me dire : « Pas de panique, reste calme, tout va s'arranger. »

Vous me direz que dans ces conditions, je pouvais m'adresser à l'ambassade américaine pour demander de l'aide. Mais je dois confesser que, n'ayant jamais passé les frontières de mon pays, j'ignorais tout de ce recours. Qui se révélerait finalement être une impasse...

Plus tard ce matin-là, dans le métro, les pieds posés sur le siège d'en face, la tête contre la vitre, j'ai essayé de somnoler. J'étais épuisée et frigorifiée. J'avais déniché, dans une poubelle, de ces

feuilles dorées dont on enveloppe les fleurs, et je les avais glissées sous mon manteau pour m'isoler du froid. Quand je suis ressortie du métro, un type m'a suivie et m'a demandé où je dormais.

J'ai répondu : « Ça va », en français, et j'ai continué à marcher. Il ne m'a pas lâchée. En mauvais anglais, il m'a dit qu'il connaissait une association qui aidait ceux qui n'avaient nulle part où vivre et il a fait le geste international pour « dormir », les deux mains jointes contre une oreille. J'ai compris qu'il y travaillait et il m'a suggéré de le suivre. Puisqu'il n'y avait personne d'autre pour m'aider, j'ai décidé de lui faire confiance. Il m'a conduite à l'Agora, ce qui m'a probablement sauvé la vie.

Il venait du Panama, et pour éviter de donner son nom long et compliqué, il se faisait appeler Tico. Jeune, basané, gentil, un physique rappelant l'acteur Cuba Gooding Jr., il était cuisinier. Je croyais son français meilleur que son anglais, mais je n'ai pas tardé à découvrir qu'il était aussi très rudimentaire. Quand je me suis mise à apprendre le français, beaucoup plus tard, je me suis aussi interrogée sur la santé mentale de Tico – sans bonne communication, il est très difficile de décrypter les gens dès la première rencontre.

En tout cas, je crois que Tico me voulait du bien. L'Agora, où il m'a conduite, rue des Bourdonnais, près du Louvre, est une sorte de centre de jour pour les sans-abri, qui se rassemblaient aussi sur le trottoir. La plupart étaient des hommes, souvent à l'air peu engageant. Mais ce premier jour, personne ne m'a ennuyée. Ils se sont contentés de me dévisager avec insistance.

Dans une grande salle carrelée avec des tables en formica, on proposait du café gratuitement. Toutes les chaises étaient occupées, et ceux qui posaient la tête sur la table pour tenter de dormir n'étaient pas rares.

Au bureau vitré où travaillaient les assistantes sociales, Tico est allé se renseigner. Peu après il m'a annoncé :

« Aucune ne parle anglais.

– Est-ce que tu peux traduire en français pour moi ? »

Il fallait prendre rendez-vous, m'a-t-il dit, et revenir. En attendant, Tico est retourné se procurer une liste d'adresses de « domiciles », des lieux, m'a-t-il expliqué, où vivre provisoirement. Dans certains, on pouvait rester un mois, jusqu'à trois, parfois.

Cela m'a rappelé Alex, mon collègue de l'Oregon. Il avait voyagé en Europe, sac au dos, en train, ou en auto-stop et n'avait plus d'argent. Il avait été un temps sans abri, mais il m'avait affirmé : « N'oublie pas, si tu es dans le pétrin en Europe, ils ont de bons foyers pour les sans-abri. » Alors, quand Tico m'a parlé de ces domiciles, j'ai pensé que ça valait le coup d'essayer.

En allant vers le métro, il m'a montré un immeuble en face du Centre Pompidou et m'a fait comprendre que l'on pouvait s'y doucher. Je l'ai regardé, perplexe. C'étaient bien des douches publiques. On pouvait s'y laver gratuitement, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Il y avait des surveillants, ce que j'ai trouvé très rassurant. Cela ressemblait un peu aux douches d'une piscine, avec la même forte odeur de chlore. J'ai repensé à mon club de sport à Portland. Une odeur familière. J'ai senti que ce lieu correspondait à ce dont j'avais besoin et que j'y étais en sécurité.

Nous avons repris le métro. Je marchais depuis deux jours déjà et j'avais à peine dormi. Dans le métro parisien, comme à Madrid, on ne cesse de devoir emprunter des escaliers. Les Américains sont sans doute des paresseux : je n'avais jamais vu autant de marches de ma vie.

Tico m'a traînée dans toute la ville. Avec la liste d'adresses, il semblait savoir ce qu'il faisait. Quand il parlait à des gens, je ne me rendais pas compte qu'il n'obtenait que des informations rudimentaires. Je le sais maintenant, parce que je parle un peu français, du moins je le comprends un peu.

« Oh ! Celui-là, disait-il en montrant un nom sur la liste, il est bien. » Et il m'entraînait vers une lointaine station de métro. Il arrivait qu'il ne parvienne pas à trouver l'immeuble. Il arrêta des gens et demandait son chemin ; apparemment, ils n'étaient pas d'un grand secours. Parfois, il le trouvait, mais c'était plein...

Ce que j'ai découvert plus tard, c'est qu'en réalité, dans cet univers-là, un domicile n'est pas un endroit où dormir mais une adresse où recevoir son courrier ! Les sans-abri de Paris ont besoin d'avoir une domiciliation postale pour rester en contact avec les gens, trouver peut-être un travail et recevoir les courriers de l'aide sociale, s'ils y ont droit. Et les domiciles ne sont que cela : des boîtes à lettres. Mais, à l'époque, je n'avais aucun moyen de le savoir. Ces bureaux où nous entrions étaient situés dans de grands immeubles, et je pensais qu'il y avait des chambres et des lits à l'étage.

Au bout d'un moment, je ne pouvais plus avancer. Je n'arrêtais pas de dire à Tico : « Fatiguy, pi-és ! » En plus j'avais attrapé un mauvais rhume, dehors, par ce froid et cette humidité. Tico connaissait un médecin au métro Porte-Dauphine, où il a fini par m'emmener. Nous avons fait la queue dans la salle d'attente avec des gens dont j'ai soupçonné qu'ils devaient être aussi démunis que moi – hommes, femmes et enfants.

Notre tour venu, Tico a montré sa carte d'identité et a dit quelque chose en français. Le médecin a regardé mes pieds et a fait une grimace : mes chaussures n'étaient pas bonnes, disait-il, je devrais

porter des baskets. J'ai tenté de lui expliquer que j'avais besoin d'un soutien de la voûte plantaire, que c'étaient des chaussures orthopédiques hors de prix et que je ne pouvais pas m'en offrir une autre paire. Il a secoué la tête puis rédigé une ordonnance pour des anti-inflammatoires et pour mon rhume.

Et on est repartis.

Quand Tico m'a fait comprendre que nous devons chercher une pharmacie, j'ai répliqué : « Non ! Impossible ! Je n'ai pas d'euros pour l'ordonnance ! » Mais Tico a affirmé : « *No problem*. C'est OK. Je suis la banque. » Et il est allé se procurer les médicaments prescrits par le médecin : des antibiotiques, un antidouleur et un onguent pour mes pieds. J'ai répété : « Pas d'argent ! » Tico a sorti une carte verte de sa poche et me l'a montrée : « Gratuit ! »

Je n'en revenais pas. Il lui avait suffi d'entrer dans une pharmacie, de montrer sa carte et on lui avait tout donné gratuitement ! En Amérique, même avec une bonne assurance maladie, il faut payer un peu pour chaque médicament, entre 20 et 50 dollars, en général. Le sachet que Tico me tendait aurait coûté au moins 150 dollars aux États-Unis.

Vers 20 heures, les recherches de Tico n'avaient toujours rien donné. Il paraissait vraiment désolé et m'a dit qu'il allait m'offrir une chambre d'hôtel pour la nuit. J'ai demandé : « Pour moi seule, juste moi, c'est vrai ? » Il m'a paru sincère quand il a dit : « Toi seulement. »

Nous avons donc repris le métro jusqu'à la station République. Sur cette immense place où circulaient énormément de voitures, nous avons cherché un hôtel. En fait, Tico n'avait pas assez d'argent et j'ai dû compléter de 6 euros, presque tout ce qui me restait ; comme j'étais épuisée, ça m'a paru un bien petit sacrifice pour un lit et une douche.

J'ai montré mon passeport et Tico sa carte d'identité, ce qui m'a semblé un peu curieux. Cette chambre n'était destinée qu'à moi. Comme il payait, j'ai laissé faire. Ensuite, il a insisté pour y monter mon sac à dos, où j'avais du shampoing et des vêtements de rechange. J'ai répété :

« Non, moi seulement, je dors seule. »

– Oui, je porte ton sac et je m'en vais. »

Il avait été si serviable toute la journée que je n'ai pas voulu en faire une histoire. Quand on a ouvert la porte, il a dit qu'il avait besoin de se reposer et il s'est assis sur le lit. Malgré mon insistance, il a fini par s'imposer, en m'assurant qu'il ne me dérangerait pas : « Je reste de ce côté du lit, promis. »

Je lui ai fait confiance. Après tout, il m'avait rendu service et je n'avais qu'une hâte : me débarrasser de la douleur et dormir. J'ai sorti les médicaments et j'ai lu les notices. L'un semblait bien être un

antibiotique, le sirop pour la toux était essentiellement fait de plantes pour dégager les sinus et le troisième, d'après la composition chimique, rappelait le Flexeril que je prenais pour ma sciatique. Après avoir avalé mes comprimés, je me suis allongée. Mon corps était à bout de forces.

L'anti-douleur m'a abruti, et je somnais dans le sommeil quand Tico a mis son bras autour de moi. J'ai senti le danger – c'était la première fois, avec lui – et, sans réfléchir, j'ai bondi hors du lit. Surpris par ma réaction, Tico s'est excusé en jurant que ça ne se reproduirait plus. Mais un peu plus tard, il m'a touchée à nouveau et s'est fait plus insistant. Je lui ai dit de partir. Il n'a pas voulu. Puis il a essayé de m'empêcher de sortir de la chambre. Ce n'est que vers 1 heure du matin que j'ai réussi à m'échapper. J'étais de nouveau dehors.

J'ai marché de la place de la République à la tour Eiffel, le seul lieu à peu près sûr que je connaissais. De retour dans mon buisson avec les rats. Je me disais que Paris, c'était comme La Nouvelle-Orléans, comme Portland, comme n'importe quelle ville : il fallait éviter les ruelles sans éclairage où il n'y avait personne, et rester sur les grandes voies.

Avec ma carte du métro dans la poche, j'ai suivi une ligne droite jusqu'au Châtelet, puis j'ai emprunté la rue de Rivoli jusqu'au Louvre. J'ai traversé la Seine sur la passerelle qui mène au musée d'Orsay – j'ai tout de suite aimé cette passerelle, c'est mon pont préféré – et j'ai parcouru les trois kilomètres jusqu'à la tour Eiffel. J'avais déjà mes habitudes !

Je me suis allongée sous les buissons pendant quelques petites heures. Mes feuilles étaient toujours là. Il m'a semblé que les rats se souvenaient de moi. Quelques-uns se sont couchés contre moi comme pour me tenir chaud. Il gelait, mais je ne me suis plus sentie aussi seule.

Je me suis réveillée quand il a fait trop froid pour rester allongée sur le sol, et je me suis alors rappelé que j'avais laissé mon sac dans la chambre d'hôtel. J'étais partie si vite ! Et je n'avais sans doute pas les idées claires après tant d'heures sans sommeil. Il fallait que je récupère mes affaires avant que Tico ne quitte la chambre. Sans argent pour acheter un ticket de métro, je suis repartie à pied.

Le jour se levait à peine quand je suis arrivée place de la République. Le réceptionniste m'a dit que Tico était déjà parti et qu'il n'avait rien laissé pour moi. Plus de brosse à dents, plus de dentifrice, plus de shampoing – encore quelques petites choses dont j'allais devoir me passer.

3.

Montesquieu

En sortant de l'hôtel, je me suis sentie d'abord perdue, très isolée. Je n'avais presque plus un centime en poche. J'ai tenté de tirer de l'argent avec ma carte à plusieurs distributeurs, mais aucun n'acceptait de carte américaine.

Et cette carte téléphonique toute neuve qui refusait aussi de marcher ! J'ai même demandé à des gens de m'aider à trouver comment l'utiliser. Après plusieurs essais, ils me la rendaient : « Cette carte n'est pas bonne. »

Mais qui appeler de toute façon ? J'avais besoin de centaines de dollars pour rentrer chez moi. Je ne connaissais personne pour me prêter une telle somme. La plupart de mes proches occupaient deux emplois, juste assez pour payer leurs factures. Ils vivaient de paye en paye, comme moi. Bien sûr, j'avais des amis, mais il était impensable de leur demander un si gros prêt.

Quant à mon père, je ne lui avais pas parlé depuis dix ans, et je ne pensais pas qu'il m'aurait aidée. De toute façon, je n'avais même pas enregistré son numéro dans mon téléphone Google. Je crois que si, j'avais pu me souvenir de ses coordonnées, j'aurais appelé Alex à l'aide. Mais il m'aurait probablement répondu : « Tu n'es pas coincée. Si tu es en France, c'est là que tu es censée te trouver à ce moment de ta vie. Cesse de résister, accepte ce qui est. »

Alex a un point de vue particulier sur la vie. Il a voyagé dans le monde entier, a vécu dans vingt-deux pays, et il a toujours dit que c'étaient les meilleures années de sa vie, y compris quand il avait dû passer un certain temps dans des foyers pour sans-abri. Mais c'était il y a quinze ou vingt ans. Le monde était différent. Je ne crois pas qu'il aurait compris à quel point il est dangereux pour une femme seule de se retrouver à la rue, dans Paris.

D'une manière ou d'une autre, j'arriverais à me débrouiller, surtout depuis que Tico m'avait fait entrevoir quelques ressources inattendues. Il y avait les douches gratuites, et il y avait l'Agora, près

de la rue de Rivoli, où je pourrais boire un café.

En chemin, je me suis perdue et, quand j'y suis arrivée, il était trop tard pour le café – à l'Agora, on ne sert qu'à certaines heures. Mais j'ai quand même eu de la chance, pour cette première visite en solo, car il y avait une chaise libre pour m'asseoir et une table en formica où poser ma tête.

Des gens se sont approchés et ont voulu me parler. Quand j'y repense, je me rappelle avoir été étonnée que, dès le premier jour, deux ou trois personnes soient venues me demander quel jour on était. Mais plus tard j'ai compris : quand on reste longtemps sans dormir, on perd la notion du temps.

Comme l'Agora ferme à l'heure du déjeuner, je suis allée au Louvre, qui se trouve à deux pas. J'ai tenté de rassembler mes idées en marchant dans les jardins jusqu'à me sentir plus calme, un peu plus apte à faire face à la situation où je me trouvais.

Je me suis assise sur un banc près du café qui jouxte la pyramide. Le soleil l'éclairait un peu, mais il n'était pas protégé du vent. Malgré mon désarroi, j'appréciais la façon dont la statue du toit, protectrice, baissait les yeux vers moi.

Le Louvre m'a toujours réconfortée, comme si j'y étais chez moi. Je continuais à me dire que ce n'était pas la fin du monde. Je ne pouvais pas payer mon avion, ce qui me coinçait à Paris pour un temps, mais quand la grève serait terminée et que le prix des billets baisserait, je pourrais partir. Je ne savais toujours pas qu'il ne restait quasiment plus rien sur ma carte de paiement. Je m'imaginais encore que j'allais pouvoir m'offrir un billet d'un jour à l'autre. Que tout rentrerait bientôt dans l'ordre.

Quand l'Agora a rouvert, à 14 heures, j'ai tenté de m'adresser aux assistantes sociales mais, comme Tico me l'avait dit, aucune ne parlait anglais.

Tico est entré à ce moment-là. Je lui ai réclamé mon sac. Il prétendait l'avoir mis ailleurs, mais je ne comprenais pas bien ses explications. Puis il m'a proposé de chercher à nouveau des domiciles ; il n'en était pas question, je me sentais plus en sécurité seule. Je lui ai répondu : « Donne-moi la liste, je trouverai les adresses moi-même, avec mon plan du métro. »

L'après-midi était déjà avancé quand je suis partie en quête d'un foyer. J'en ai trouvé deux. L'un ne pouvait pas me prendre et je devrais attendre deux semaines pour l'autre. Comme je n'avais nulle part où aller, je suis retournée à l'Agora. J'ai mangé ma dernière boîte de conserve : une salade de thon accompagnée d'un petit paquet de crackers.

Quand l'Agora a fermé à 20 h 30, Tico était toujours là. Il a réussi

à me faire comprendre que, cette fois, il allait vraiment me conduire quelque part où je pourrais dormir ; ce n'était pas loin et je serais tranquille. À nouveau, je me suis dit que je n'avais pas le choix.

Il m'a fait descendre la rue de Rivoli jusqu'à un immeuble, rue Montesquieu, avec de hautes colonnes en façade suggérant qu'il y avait jadis eu là un magasin splendide. Il paraissait abandonné. Pourtant, beaucoup de gens attendaient dehors, dans la nuit, sur le trottoir.

Quand le gardien a ouvert, Tico lui a parlé. Ensuite, on est montés, et Tico est allé dans un bureau pour s'adresser à un autre homme à qui il a montré mon passeport. Puis il m'a dit que Montesquieu était un foyer pour sans-abri et que je pourrais y demeurer un mois, voire davantage.

Quel soulagement ! Je me moquais de l'aspect des lieux, puisque je pouvais m'allonger sur un lit, reposer mes pieds qui me faisaient si mal ! On m'a dit d'attendre : d'autres femmes allaient arriver qui avaient un lit réservé et je devrais peut-être dormir sur un lit de camp. Je ne cessais de répéter que c'était très bien, qu'un lit de camp me suffirait, qu'il fallait juste que je m'allonge. Ce n'est qu'à 23 h 30 qu'on m'a montré où j'allais dormir.

Au premier étage, il n'y avait que des rangées de lits de camp, qui se remplissaient d'hommes, mais au deuxième étage, il y avait des chambres dont les portes fermaient. Ces chambres sont réservées aux femmes. Quand il ne fait pas trop froid et que le foyer n'est pas pris d'assaut, les responsables de Montesquieu s'efforcent de séparer les femmes des hommes, pour qu'elles puissent dormir un peu.

De nouveau, j'ai eu de la chance : on m'avait attribué une place au deuxième étage, ce qui n'arrivait pas très souvent. Dans la chambre, il n'y avait que deux lits, quand la plupart en comptent trois ou quatre. Il y avait même un radiateur ! L'homme qui m'a installée m'a montré la douche au bout du couloir et m'a donné une petite brosse à dents, un petit tube de dentifrice et un bout de savon. De quoi me laver des pieds à la tête. Ce que je me suis empressée de faire, alors qu'il était près de minuit. La serrure de la porte était cassée. Je l'ai coincée avec mes chaussures. Mais ça n'a pas loupé, un type est arrivé et a tenté d'ouvrir la porte. C'était l'employé qui m'avait installée. Par chance, je venais de terminer de me laver, et j'étais derrière la porte. J'ai donc pu la repousser.

Ma voisine de chambre, une Africaine d'une trentaine d'années, avec un fort strabisme, ne parlait guère l'anglais, si bien que nous nous sommes contentées de signes de tête et de sourires. Elle paraissait gentille, mais elle n'était pas sitôt couchée qu'elle a commencé à se gratter frénétiquement. Elle se levait, se grattait

encore, secouait sa couverture. Étant aide-soignante, j'ai tout de suite pensé : « Soit elle est toxico, soit elle a la gale. » Je sais que la gale peut se répandre dans les collectivités. Si c'était ce dont elle souffrait, tout le monde en était probablement atteint dans le foyer. J'étais si épuisée que ce risque m'a paru un petit prix à payer pour être allongée dans un lit.

J'ai pourtant très mal dormi dans cette chambre surchauffée. Ma voisine dégageait aussi une odeur très forte, comme si elle ne s'était pas lavée depuis longtemps. Au matin, j'ai eu envie de prendre une autre douche, mais je n'ai pas voulu courir le risque, à cause de la porte qui ne fermait pas à clé. Au foyer Montesquieu, on vous réveille à 6 h 30, on allume les lumières et des haut-parleurs diffusent des instructions en français ; alors tout le monde se lève, s'habille, fait la queue pour les toilettes et chacun veut s'assurer de manger assez au petit déjeuner avant qu'il soit l'heure de partir : un grand bol de café ou de lait chaud, du pain, du beurre et de la confiture, quand il y en a. Puis on vous pousse dans la rue au bout de quelques minutes, dans la cohue.

À 7 heures, nous nous sommes tous retrouvés sur le trottoir avec nos affaires. Il faisait un froid mordant et le jour n'était pas encore levé. La plupart des gens, chargés de paquets, se sont alors traînés vers l'Agora, qui ouvrait à 8 heures et où on pouvait boire un autre café, à l'abri des intempéries.

Je les ai suivis. Je n'avais dormi que trois heures. Arrivée à l'Agora, j'ai trouvé une table où poser ma tête. Je me suis assoupie.

L'Agora ferme pendant deux heures à la mi-journée, pour le nettoyage et le repas du personnel. Arrivé presque à l'heure du déjeuner, Tico a rassemblé ses doigts contre sa bouche pour faire le signe « manger » et m'a dit de le suivre. Je n'avais aucune envie de me retrouver encore avec lui, mais j'avais faim, sans un centime en poche. Tant qu'on resterait dans des lieux publics et passants, ça irait. Il m'a entraînée dans le métro. J'avais gardé un mauvais souvenir de la fois où il m'avait promenée sous terre toute la journée. Mais il m'a fait comprendre par gestes que ce ne serait pas long.

Nous sommes allés jusqu'au bout de la ligne 7, où nous avons descendu une rue vers un vieil immeuble d'un seul étage. Tico a dit quelques mots à quelqu'un à la porte et nous sommes entrés dans une sorte de petite cafétéria. Il y avait beaucoup de choses à manger. De la nourriture pour sans-abri, fade et grasse, dans des récipients en plastique, mais bien chaude, et qui m'a rassasiée. J'ai gardé à peu près la moitié de la boîte, que j'ai glissée dans mon sac pour la terminer plus tard.

Quand Tico a proposé de m'emmener ailleurs, j'ai refusé, et il m'a

raccompagnée en métro à l'Agora. Vers 19 heures, les gens sont allés se mettre en file pour avoir du café. Du moins le croyais-je. Quand mon tour est arrivé, j'ai demandé : « Café ? » avec un sourire, mais on m'a répondu : « Non, pas de café » et je suis retournée m'asseoir en attendant l'ouverture du foyer de la rue Montesquieu à 21 heures. Je savais qu'il y aurait là un lit pour moi. Au moins je pouvais dormir ailleurs que dans la rue en attendant la fin de mes ennuis. Bientôt je pourrais prendre un billet pas trop cher. Tout irait bien.

Le vendredi soir, j'étais donc de retour rue Montesquieu, confiante, quand on m'a dit à l'entrée : « Non. Pas de ticket, pas de lit. » Le type au comptoir est allé chercher quelqu'un qui parlait un peu anglais. Il m'a expliqué qu'ils avaient prévenu Tico, la veille : ils m'avaient laissée passer une nuit parce que c'était un cas d'urgence, mais je ne pourrais pas revenir sans un papier d'une assistante sociale ou du numéro d'appel pour sans-abri. Il m'a redemandé mon passeport et, soudain, il a éclaté de rire : « Américaine ? ! Vous pouvez pas rester ici ! »

Je les ai tant implorés qu'ils ont fini par céder. Et j'ai eu une place pour une nuit de plus. Mais ce serait vraiment la dernière fois. Désormais, il me faudrait l'aval d'une assistante sociale ou un code délivré par le 115, le numéro d'urgence.

Ce soir-là, je n'ai pas obtenu de chambre, juste un lit de camp au premier étage. Il n'y avait que des hommes dans ce dortoir. Ils ont commencé à me harceler avant même que les lumières soient éteintes : ils posaient leurs mains sur mes jambes, sur mes épaules, sur ma poitrine, sur mon entrejambe et tentaient des gestes obscènes. J'avais beau les repousser, me lever pour leur échapper, rien n'y faisait. Et, dans le noir, c'est devenu pire. J'étais terrorisée.

Alors est arrivé un homme que j'avais vu à l'Agora, un certain Hakim. Il ne parlait guère plus français qu'anglais, mais il était très gentil. Il a signifié aux autres de me laisser tranquille et m'a assuré par gestes que je pouvais dormir sans crainte. Il a terminé la nuit assis sur une chaise, près de mon lit de camp, comme s'il était mon garde du corps. Il avait fait le geste international « dormir » pour m'assurer que tout irait bien, que je pouvais lâcher prise.

Dès qu'on nous a fait sortir de Montesquieu, après le petit déjeuner, j'ai téléphoné au 115, la ligne d'urgence gratuite pour les sans-abri, depuis une cabine. On m'a passé quelqu'un qui parlait anglais et je lui ai résumé mon histoire.

J'ai répété cet appel presque chaque matin pendant des semaines. Parfois, j'entendais qu'on tapait sur un clavier, à l'autre bout du fil. À la longue, ils avaient dû constituer un dossier sur moi. Pourtant, à chaque fois, ils me redemandaient tous les détails – nom, date de

naissance... – et, chaque fois, c'était la même stupeur : « Quoi ? Américaine ? Vous êtes une touriste américaine ! ? » Et après un silence réprobateur : « Nous n'avons déjà pas assez de places dans nos foyers pour les ressortissants français, alors pensez si on aidait les touristes américains ! Ils utiliseraient nos foyers pour y passer des vacances ! Nous sommes là pour aider les gens qui vivent en France, madame. Le 115, c'est pas pour les Américains. »

Je tentais d'expliquer que je n'étais plus une touriste, que j'étais coincée ici à Paris, sans argent, que j'avais besoin d'un endroit où passer la nuit parce que je n'étais pas en sécurité dans la rue, je les suppliais de m'aider, mais j'obtenais la même réponse : « Non, ne rappelez plus ce numéro. Vous êtes une touriste, et ce service est fait pour les gens qui vivent en France. »

Un jour, j'ai demandé à mon interlocuteur : « Puisque apparemment vous avez un dossier à mon nom qui apparaît sur votre écran d'ordinateur, pourquoi faut-il que je vous raconte à nouveau mon histoire tous les jours ? » Il m'a répondu que telle était la procédure. Les standardistes, a-t-il ajouté, savaient bien que les lits des foyers étaient tous occupés, et quand ils entendaient une voix étrangère au téléphone, il arrivait qu'ils ne sortent même pas le dossier, parce qu'il n'y avait déjà « pas assez de places pour les ressortissants français ».

Le samedi soir, je n'avais à nouveau nulle part où aller. J'ai marché, sans chercher de lieu particulier, puisqu'on ne me recevrait pas. Je ne faisais que poser un pied devant l'autre. Quand la nuit est tombée, j'ai continué à marcher, j'ai tourné, tourné encore autour du Louvre, j'ai monté et descendu la rue de Rivoli. Marcher me rassurait. Je marchais là où il y avait des voitures, où il y avait des gens.

Sur les grilles des bouches d'aération du métro, rue de Rivoli, on peut se réchauffer un peu les pieds, mais si on s'y arrête trop longtemps, les loups arrivent. Il faut rester sur ses gardes tout le temps. J'ai pris soin de me cantonner aux lieux bien éclairés et de ne jamais m'arrêter plus de quelques minutes. Pendant le week-end, c'est plus sûr, car beaucoup de gens sortent jusqu'à 3 ou 4 heures du matin.

Je crois que j'ai marché aussi la nuit suivante. Le temps se brouille un peu dans ma mémoire à partir de là. J'ai appris à doser mes efforts – c'est ainsi que je vois les choses. Je ne pouvais dormir ou reposer mon corps bien longtemps, mais il y avait des moments où je pouvais reposer mon esprit – le vider, continuer à marcher, me concentrer sur chaque pas que je faisais. Un pied devant l'autre. Sentir ses pieds se poser l'un après l'autre. Relever une jambe, la reposer avec précaution.

Au restaurant pour sans-abri où Tico m'avait conduite, là aussi on m'a refusé l'entrée : il me fallait un billet spécial. Je ne sais comment Tico avait fait la fois précédente, ni ce qu'il avait dit ; maintenant que j'étais seule, il n'en était pas question.

Les douleurs de mes pieds et de mes jambes répondaient à celles de mon estomac. La faim, ça fait vraiment mal. Comme si une bête essayait de vous grignoter de l'intérieur. Mais au bout de trois ou quatre jours environ, l'impression de faim s'arrête soudain, et on a un peu de répit entre les crampes d'estomac qui finissent par passer au second plan. Cette accalmie est pourtant longue à venir, d'autant que marcher rend les spasmes plus douloureux encore.

Parfois je marchais, affamée, toute la nuit. Puis, soudain, je trouvais à manger et j'y voyais comme un signe. Et j'ai ainsi ramassé beaucoup de mandarines dans la rue – c'est surprenant le nombre de mandarines qu'on peut repérer. C'est vrai que nous étions en décembre et qu'en France, c'est un fruit de Noël.

Un jour, j'ai trouvé deux boîtes de ratatouille sur un banc, à un arrêt de bus. La date de péremption était dépassée, mais quelqu'un avait pris la peine de les laisser là, bien fermées, toutes propres, pour qu'une personne qui a faim puisse s'en délecter. J'étais si ravie que j'en ai immédiatement avalé une et j'ai emporté l'autre à l'Agora pour la manger avec mon café. Une des femmes qui travaillaient à l'association – une bénévole sans doute – m'a regardée avec mépris : « On est en France, on ne mange pas ce genre de truc au petit déjeuner ! » Comme si, aux États-Unis, je mangeais de la ratatouille au petit déjeuner !

Jamais je n'ai fouillé les poubelles. Du moins pas vraiment fouillé. Parfois, je repérais de bons aliments au sommet d'une pile d'ordures, comme devant un supermarché, j'écartais ce qui était avarié et j'emportais ce que je pouvais manger. Une autre sacrée leçon d'humilité.

Jamais non plus je n'ai mendié d'argent. Je ne me sentais pas prête à ça. Je me disais que je pouvais supporter un certain degré de faim. Je n'allais pas en mourir. Contrairement à certains qui sont maigres, moi, j'avais encore des réserves. Et je me persuadais que je pouvais sauter quelques repas. Quand j'étais jeune, j'avais l'habitude de jeûner un ou deux jours. À présent, même si c'était douloureux, la faim ne me faisait pas peur. Je pensais à la mère de Gandhi qui jeûnait sans raison particulière et je me disais que la faim était éclairante. Peut-être y avait-il une bonne raison pour que tout cela m'arrive ?

4.

Un pied devant l'autre

Peu à peu, je suis tombée dans une sorte de routine. Tico m'avait montré quelques bons points de chute. Tous les matins, j'allais aux douches gratuites en face du Centre Pompidou à 8 heures, à l'ouverture. Si j'avais marché toute la nuit, j'avais l'impression que ça me sauvait la vie. On ne vous laisse y rester qu'un quart d'heure, mais quand on a vraiment froid, rien ne réchauffe mieux qu'une douche chaude. Ensuite, j'allais à l'Agora pour tenter de trouver une table où me reposer et obtenir du café et du pain, s'ils en avaient.

Il faisait un temps humide qui rendait le froid plus pénétrant. Mon manteau noir ne me protégeait qu'en partie mais il fallait que je continue à marcher, même quand il pleuvait. Parfois, j'étais trempée jusqu'aux os. Il me restait bien quelques affaires, dans la valise que j'avais laissée à l'auberge de jeunesse. Mais, hélas, rien que des robes d'été et des vêtements de plage, que j'avais cru bon d'apporter en Espagne et qui ne m'étaient à présent d'aucune utilité.

J'ai pris l'habitude de laver mes vêtements sous la douche puis de les rapporter à l'Agora où je les posais sur le dossier de ma chaise, près d'un radiateur, pour qu'ils sèchent. Beaucoup de sans-abri faisaient de même ; ils rechargeaient aussi leurs téléphones aux prises du centre sans que personne leur dise rien.

Puis je buvais un café – il était délicieux, à l'Agora, bien meilleur que le café qu'on sert en Amérique. D'ailleurs, c'est le cas dans tous les lieux pour sans-abri, à Paris. J'ai eu vite fait d'apprendre trois mots clés : café, sucre, merci.

À l'Agora, pour aller aux toilettes, il fallait demander la clé en français. J'ai donc aussi appris à dire : « S'il vous plaît toilettes clés » – c'est ce que je savais dire de plus approchant d'une phrase en français. Si on ne prononçait pas correctement, ou avec un accent trop marqué, ils feignaient de ne pas comprendre. Parfois, il fallait s'adresser à trois ou quatre personnes avant que quelqu'un daigne vous donner la clé.

C'était leur truc. Ils ne vous parlaient qu'en français, convaincus que, n'entendant que du français, vous alliez apprendre la langue.

Dans mon cas, ça n'a pas du tout marché. Tout se confondait dans ma tête. J'avais besoin de comprendre ce qu'une phrase signifiait. Comment apprendre autrement ? Leur logique me passait par-dessus la tête.

Pourtant, je refusais de me laisser abattre. Si on ne me donnait pas la fameuse clé, il restait les toilettes magiques, à deux rues de là, près de la station de métro des Halles.

À l'Agora, on nous permettait d'utiliser l'ordinateur entre une demi-heure et une heure, en fonction du responsable du jour. Quand je pouvais y accéder, je tentais de vérifier le solde de ma carte de paiement, dans l'espoir qu'il y ait assez pour payer, enfin, mon billet de retour, mais je n'obtenais jamais la connexion. Jusqu'au jour où j'ai pu miraculeusement me connecter au site bancaire.

Et là, stupeur : il ne restait qu'un peu plus de 200 dollars sur ma carte ! Je n'en croyais pas mes yeux. Ils avaient prélevé la totalité du prix du premier billet, plus des taxes et des frais – comme si j'étais partie ! Et il y avait eu, en plus, une pénalité pour « insuffisance de fonds », le jour où j'avais tenté de commander un second billet. Ce qu'on m'avait prélevé indûment aurait quasiment suffi pour payer mon retour...

Le choc a été terrible, j'ai eu l'impression qu'on me congelait. J'ai compris que, cette fois, j'étais bel et bien enlisée. Avec seulement 200 dollars, je n'avais aucune idée de la manière dont je pourrais rentrer à Portland, aucune idée de ce que je pourrais bien faire désormais.

Perdue pour perdue, dès que j'ai trouvé un distributeur, j'y ai inséré ma carte : j'allais au moins pouvoir tirer un peu d'argent pour manger. Mais... rien. Sur l'écran sont apparus des mots en français et la machine a refusé de me donner le moindre billet. J'ai essayé dans une autre banque, même refus : ma carte de paiement était inutilisable en Europe.

Chaque jour, malgré les avertissements, j'appelais le 115 et je faisais la même tournée des lieux associatifs que je connaissais, les suppliant de me donner un lit. Ils avaient deux réponses : « C'est plein » et « Vous êtes une touriste américaine ». Je tentais d'expliquer qu'en tant que femme je n'étais pas en sécurité, dehors, que les rues étaient dangereuses la nuit. Mais la plupart du temps, c'était en vain.

Chaque soir, je revenais notamment à Montesquieu à 21 heures, quand le foyer ouvrait. Je proposais même de dormir par terre. Parfois, ils m'arrêtaient avec un « Pas de ticket, pas de lit », comme une sorte de mantra. D'autres fois, c'était : « *No English* », ou encore : « Parlez en français ! »

De temps en temps, toutes les deux ou trois nuits, quelqu'un finissait par céder et j'obtenais une place où dormir, ou au moins m'asseoir, le plus souvent dans un des fauteuils en vinyle noir, parfois sur un lit de camp. C'était assez sale. Je pense qu'on ne lavait pas souvent les couvertures, à Montesquieu – les gens plaisaient de ce qu'ils appelaient les « démangeaisons Montesquieu » – j'en ai fait l'expérience ; heureusement, c'était sans gravité.

Les nuits les plus froides, on installait des lits de camp partout. Ils étaient si rapprochés qu'il suffisait de tendre le bras pour toucher son voisin. À peine endormie, j'étais réveillée en sursaut quand je sentais un homme poser la main sur moi. Affolée, je bondissais. Je n'étais pas en sécurité. Il fallait que je bouge. Je volais des instants de sommeil comme un animal aux aguets.

Je crois que j'ai passé jusqu'à trois jours sans dormir, sans cesser de marcher, et sans manger grand-chose – sur des durées un peu plus courtes, ce scénario s'est répété plusieurs fois. Par ces nuits froides et longues, je me réjouissais donc toujours de pouvoir rester à Montesquieu, même si je ne dormais guère. J'y étais au moins à l'abri du mauvais temps et je pouvais m'allonger et avoir chaud.

Quand on ne me laissait pas entrer à 21 heures, je tournais en rond un moment dans le quartier. J'espérais que quelqu'un regarderait par la fenêtre du grand immeuble et me verrait en train d'errer ; j'espérais qu'il ouvrirait alors une fenêtre ou la porte et me dirait : « C'est bon, tu as assez marché, tu peux entrer. »

Cela ne s'est jamais produit. Mais, une nuit où j'avais obtenu un lit, j'ai entendu une femme qu'on avait refusée pleurer sur le trottoir. Elle hurlait et frappait contre la porte en sanglotant. C'est terrible de devoir écouter quelqu'un dans cette situation, quand on est soi-même en sécurité. Je ressentais sa douleur. Je savais ce qu'elle devrait subir s'ils ne l'admettaient pas à l'intérieur. Survivre à la nuit. Survivre aux loups.

Ils ont fini par la faire entrer. Un homme m'a dit : « Quand tu es une femme, que tu t'assieds devant la porte de Montesquieu ou de tout autre foyer pour sans-abri, et que tu pleures, que tu cries, que tu supplies, ils attendront peut-être minuit ou 1 heure du matin avant d'ouvrir, mais ils finiront par te laisser entrer. » Il a affirmé que jamais ils ne laissaient une femme dehors toute la nuit, parce qu'ils ne tenaient pas à apprendre le lendemain qu'elle avait été agressée ou violée. Il m'arrivait pourtant de passer la quasi-totalité de la nuit devant le foyer sans qu'on me laisse entrer.

J'ai revu cette femme, une des rares qui fréquentaient régulièrement Montesquieu ; c'est parce qu'elle était française qu'ils l'admettaient plus souvent que moi. En général, elle était plutôt calme,

mais je comprenais ses peurs, je savais pourquoi elle avait fait tant de raffut devant la porte. J'ai éprouvé un véritable lien avec elle, après cette nuit-là.

Elle s'appelait Marie et portait toujours une sorte de turban autour de la tête. Elle devait avoir entre quarante et cinquante ans, mais les gens qui sont dans la rue depuis un certain temps peuvent paraître bien plus vieux qu'en réalité ; vivre dans la rue vous marque terriblement. Quand on est dans la même situation, on finit par se connaître, même si on ne parle pas la même langue. Nous ne nous sommes jamais parlé, nous échangeons des sourires et des signes de tête.

Il est possible que Marie ait eu un emploi. Il y avait une ou deux autres personnes à Montesquieu qui prenaient grand soin de leur apparence et qui portaient tôt, avant même le petit déjeuner, comme si elles avaient un rendez-vous important.

Pour moi, le petit déjeuner que je prenais à Montesquieu était souvent le seul repas de la journée – pas vraiment ce qu'on appelle un petit déjeuner en Amérique, mais je m'y habituais. Je mangeais beaucoup de pain, beaucoup de sucre. Je beurrerais mon pain et j'ajoutais des carrés de sucre avant de faire couler un peu de café dessus pour qu'ils fondent. Cette mixture me rassasiait et me permettait de démarrer.

J'ai fini par remarquer que certains emportaient du pain et du beurre dans leur sac. J'avais été élevée selon le principe qu'on ne doit pas prendre ce qu'on ne nous propose pas mais, ne sachant pas ce que j'aurais d'autre à manger ce jour-là, et comme personne ne semblait s'offusquer de cette pratique, j'ai fait comme eux.

Au début, je passais beaucoup de temps près de la tour Eiffel. Dans la journée, j'appréciais de voir la police faire ses rondes et, la nuit, je regardais les lumières s'allumer pendant les cinq premières minutes de chaque nouvelle heure. J'aimais particulièrement l'éclairage qui donnait à la tour une couleur bleu de cobalt. C'est une teinte très apaisante. Ça luisait et scintillait, et juste en dessous, on était comme coiffé par de la lumière. Un manège s'éclairait aussi, le soir. Il tournait à vide presque tout le temps en jouant une petite musique dans la nuit. Ce spectacle me ramenait à l'instant présent : « Ne pas s'angoisser. Ici, à cet instant précis, ça va, je tiens. »

Mais la tour Eiffel peut devenir effrayante quand on éteint toutes les lumières. Une nuit, en plein délire, sans doute à cause de la faim et du manque de sommeil, j'ai dû fuir quand elle s'est éteinte. Le bleu de cobalt était devenu un gris sombre et dur, et j'ai eu l'impression que la tour s'était transformée en énorme monstre de fer. Je me suis éloignée aussi vite que j'ai pu, non sans regarder sans arrêt par-dessus mon

épaule pour m'assurer qu'elle ne me suivait pas. Après cet épisode, je n'y suis plus retournée si souvent. D'autant qu'un type a commencé à m'embêter. Il me semblait qu'il était là presque chaque fois que je venais. Du coup, j'ai complètement cessé de revenir la nuit pendant un bon moment.

Je l'ai dit, j'avais mes trajets habituels. J'allais de la tour Eiffel au Louvre, je traversais la Seine sur la passerelle en bois face à la grosse horloge, puis je marchais le long de la rue de Rivoli jusqu'au pont Marie. C'est un joli pont aussi, délicat, simple. S'il était trop tard ou s'il faisait trop noir, je continuais jusqu'à l'ange doré de la Bastille. Je me reposais au bord du fleuve, je faisais demi-tour et je repartais en sens inverse.

Du côté du Louvre, en dehors de la Cour carrée et des jardins, il y a aussi les arcades de la rue de Rivoli, où on peut s'abriter de la pluie. Et tout au bout du jardin des Tuileries, il m'arrivait de regarder l'immense grande roue qui avait été installée pour les fêtes. Je me disais que je m'y trouverais libre et en sécurité, quand je m'élèverais au-dessus des toits.

Les fêtes... Y penser me faisait mal. Je me rappelais mes Noël d'enfant. J'ai toujours adoré les animaux, en particulier les chevaux, dont je collectionnais des répliques en miniature. Alors que la plupart des petites filles de mon âge jouaient avec leurs poupées Barbie, je jouais avec mes chevaux. Je me perdais dans ces souvenirs...

Mais même près du Louvre, je devais toujours rester sur mes gardes. Il y avait beaucoup de monde. Beaucoup de mendiants aussi, bien sûr. Les mendiants repèrent les étrangers en une fraction de seconde. Au début, les gitanes en longues jupes ont tenté sur moi le truc de l'anneau d'or : elles font semblant de ramasser une bague de prix – du plastique doré –, vous la tendent, comme si vous l'aviez laissée tomber, puis, quand vous la prenez, elles vous demandent de l'argent. Ça m'est arrivé plusieurs fois et, quand je leur disais : « Pas d'euros », elles se mettaient en colère et m'insultaient, parce que je connaissais leur petit jeu.

Au bout de quelques semaines, elles se sont calmées. Elles tentaient encore leur manège mais on finissait par se sourire : on se comprenait. Ce n'était la faute de personne, nous étions toutes pareilles.

La deuxième semaine à Paris, je crois que j'ai passé trois nuits à Montesquieu. Puis, pendant un bon moment, je n'ai plus pu y entrer du tout, sans doute parce que le foyer était plein à cause du froid. Ces nuits-là, j'ai arpenté la rue de Rivoli. C'est assez sûr la plupart du temps, grâce à l'éclairage, et abrité sous les arcades. Même en hiver,

tard le soir, il y a des touristes. Le week-end, des Parisiens qui passaient eux aussi rue de Rivoli, jusqu'à 4 ou 5 heures du matin, m'assuraient un peu de sécurité.

Je me suis habituée à voir les mêmes sans-abri dormir chaque nuit à la même place, comme s'ils possédaient un carré de macadam. C'étaient presque tous des hommes. Les femmes sans abri doivent trouver des cachettes pour se protéger des loups.

Je me souviens de la première fois où j'ai remarqué que, dans un des sacs de couchage collés à un immeuble, sous les arcades, près de l'hôtel Meurice, il y avait une femme. Elle paraissait un peu plus jeune que moi. J'ai eu un choc. Je suis repassée près d'elle plus tard, à deux reprises, juste pour vérifier qu'elle allait bien. Deux hommes dormaient à ses côtés, comme s'ils veillaient sur elle. Moi, je ne pouvais prendre le risque de dormir dehors car j'étais seule et, de toute façon, il faisait bien trop froid pour dormir sans duvet. J'étais condamnée à marcher.

Parfois, j'allais dans les ruelles donnant sur la place des Victoires, au nord du centre commercial des Halles, et je rêvais de me trouver derrière une de ces petites fenêtres à deux battants, ces fenêtres bien françaises doublées de voilages qui ne laissent distinguer que des ombres. Un appartement, un petit appartement français, une petite fenêtre à la française et un balcon, un lieu sûr bien à moi, où je pourrais éviter le mauvais temps et me reposer, à l'abri de tout.

5. Résister

Au début, je ne passais jamais de longs moments à l'Agora. Je ne m'y sentais pas en sécurité. Bien que ce soit une association à but non lucratif – Emmaüs – qui gère les lieux, bien qu'il y ait des travailleurs sociaux et des volontaires pour veiller sur le bon déroulement des choses, les gens qui traînaient là étaient plutôt rudes ; on me regardait et on me posait beaucoup de questions. Pas les travailleurs sociaux. Croyaient-ils me montrer du respect en ne se souciant pas de moi ? Comme les autres, j'étais fatiguée, j'en avais gros sur le cœur, mais aucun de ces professionnels du social ne m'a jamais demandé pourquoi j'en étais là. Quand je montais les voir pour tenter de leur parler, aucun ne savait l'anglais. À leur attitude, je comprenais que je les gênaï, et qu'en m'ignorant, ils espéraient me voir partir.

Les hommes constituaient l'écrasante majorité des sans-abri, à l'Agora. Même s'il y avait un peu plus de femmes qu'au foyer de la rue Montesquieu, elles étaient rares. Je dirais qu'une grosse moitié des habitués n'étaient ni français ni originaires d'Europe occidentale. La plupart venaient de pays arabes ou africains, mais il y avait quelques Chinois, et beaucoup de gens d'Europe de l'Est, qui parlaient toujours quelques mots d'anglais.

J'ai très vite appris à identifier ceux qui souffraient de troubles psychologiques. Les alcooliques, les violents ne manquaient pas, et je pense que certains avaient un passé criminel. Je me souviens d'un jeune punk qui s'est mis à crier, un après-midi. Il a fallu le faire sortir par la force. Certains vomissaient. Les toilettes pouvaient devenir vraiment immondes.

Des hommes se battaient tout le temps, buvaient, sauf certains musulmans pratiquants, et ils se mettaient à gueuler et à frapper les murs. Chez certains, ces crises de violence étaient quasiment quotidiennes et les responsables finissaient par les expulser. Le lendemain, ils revenaient presque toujours.

Il arrivait que la police intervienne. Une fois, un vieux aux cheveux gris coupés court, qui paraissait français, s'en est pris au

personnel de l'Agora. Il en a frappé deux avant de se mettre à tout casser. Avant que la police n'arrive, beaucoup de sans-abri, en particulier ceux qui avaient l'air étrangers, ont disparu. Je n'avais pas envie non plus de rester dans le coin. J'imaginai la même scène aux États-Unis : quand la police américaine tente d'arrêter un type et qu'il résiste, elle utilise un Taser pour l'immobiliser, ou pire. Il y a beaucoup d'abus de pouvoir et d'autorité dans les forces de l'ordre en Amérique. J'en ai été témoin. Plus tard, ce soir-là, j'ai donc été très surprise de revoir libre ce sans-abri dans le jardin des Halles. Décidément, en France, la police n'était pas aussi agressive que chez moi.

À l'Agora, il y avait un groupe d'Arabes qui restaient entre eux. Jamais ils ne me parlaient, et j'ai lu dans leur regard qu'ils ne voulaient aucun contact avec moi. Peut-être parce que j'étais américaine, ou que j'étais une femme américaine, ou juste parce que j'étais une femme occidentale, je ne saurais le dire.

Il ne manquait pas de sans-abri qui parlaient anglais. Beaucoup de gens, en France, connaissent au moins quelques mots, en particulier les immigrés de l'ancien bloc soviétique ou du Pakistan. Au début méfiante, j'ai compris au bout d'un moment que beaucoup des hommes sans abri de l'Agora ne représentaient aucune menace. Souvent, ils venaient me parler et, même si je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, je me rendais compte qu'en général ils ne me voulaient pas de mal.

Il faut dire que j'avais commencé à apprendre à les mettre à distance. Comme cet Asiatique, toujours amical et souriant, qui tentait de se coller à moi et de toucher mes seins ; chaque fois, je refusais très fermement et il riait en s'écartant. Il y avait bien des loups, à l'Agora, mais des loups domestiqués, respectueux, qui s'éloignaient devant mon « non » poli et assuré.

L'un d'eux était même assez drôle, Salim, un jeune Algérien d'environ vingt-cinq ans. Son ami François, qui parlait un peu anglais, est venu un jour me dire que Salim était amoureux de moi. Qu'il voulait m'épouser. C'était dit de manière très fleurie et assez amusante. Quand je lui ai répondu : « Dis-lui qu'il est trop jeune pour moi », François a alors rétorqué : « Et moi ? Je suis plus vieux. » J'ai souri et on a blagué un moment. Après, dès que Salim me voyait à l'Agora, il mettait sa main sur son cœur en s'exclamant : « Ma copine ! »

Une fois, pourtant, il m'a trouvé une chaise dans le bureau – je n'aurais pas osé aller la prendre –, puis il s'est assis près de moi avant de sortir un magazine porno. À bien y penser, cette seule grossièreté n'était pas si terrible. Il n'a pas insisté quand je suis partie.

Je m'évertuais à nouveau à retirer de l'argent d'un distributeur, quand une femme qui attendait derrière moi a compris que j'étais étrangère. Elle parlait bien l'anglais. Elle m'a dit que la même chose lui était arrivée et qu'il fallait trouver une autre banque pour utiliser une carte étrangère. Elle m'a montré une enseigne un peu plus loin sur l'avenue de l'Opéra. Incroyable ! Ce jour-là j'ai sorti autant de billets que j'ai pu. Après la conversion de mes dollars et le prélèvement de la commission bancaire, j'avais obtenu 180 euros. Pas pour longtemps.

J'avais deux priorités : dormir et manger. J'ai décidé de m'offrir deux nuits à l'auberge, mais pas consécutives : j'allais marcher deux nuits, prendre une chambre, marcher deux autres nuits, reprendre une chambre. J'ai aussi acheté un carnet de tickets de métro, pour pouvoir m'abriter et somnoler un peu pendant la journée. J'ai dû manger deux fois au McDonald's, pour moins de 2 euros chaque fois. Et j'ai acheté des boîtes de sardines. Je me suis souvenue d'une infirmière de l'hôpital Providence St. Vincent, à Portland, qui mangeait des sardines à tous ses déjeuners. Elle expliquait que c'était non seulement excellent sur le plan nutritif mais surtout bon marché. Elle avait bien raison. Moi qui avant de venir en France ne les aimais pas, aujourd'hui je mange même les arêtes. Juste en cas de besoin, ça me rassure de savoir que j'en ai une ou deux boîtes dans un placard.

Avec l'argent retiré, j'ai acheté une carte SIM européenne pour mon téléphone Google, comme on me l'avait recommandé à l'Agora. Mais j'ai dépensé 25 euros en pure perte : mon téléphone restait muet.

Quand je suis arrivée à Paris, l'odeur de tabac m'insupportait. On dit que plus d'un tiers des adultes fument en France. À l'Agora, on m'offrait tout le temps des cigarettes. Moi qui ne fumais plus depuis longtemps, j'en ai acheté un paquet. La cigarette est un vrai coupe-faim et j'y ai repris goût.

Du reste, on ne m'offrait pas que des cigarettes. Plusieurs fois, des hommes ont proposé de me payer un repas, mais j'ai toujours refusé de peur qu'ils attendent de moi des faveurs sexuelles en contrepartie. J'avais beau être affamée, jamais je ne me serais vendue. J'ai aussi appris à ne jamais laisser ma bouteille d'eau, que je remplissais au robinet, à l'Agora, sans surveillance. C'est un Croate qui m'a avertie, une fois où je l'avais laissée sur la table pour aller chercher un café, que très souvent on en profitait pour y mettre de la drogue. Je savais que je devais rester attentive et en alerte tout le temps.

Ainsi je refusais l'alcool qu'on m'offrait fréquemment. Il y avait toujours quelqu'un qui en buvait, devant le foyer – ce que je trouvais étonnant par rapport aux États-Unis où il est interdit de boire ouvertement dans la rue. Beaucoup de sans-abri, à force de me voir,

me proposaient de partager leur bouteille. Mais je n'ai jamais accepté : il fallait que je puisse marcher toute la nuit, et rester vigilante, pour me préserver des loups.

Le week-end précédant Thanksgiving, fin novembre, il a neigé, et l'un des hommes travaillant au foyer Montesquieu m'a attribué un lit de camp deux nuits de suite. Apparemment on laisse entrer tout le monde quand il neige, mais cet homme en particulier, Mohamed, se montrait toujours courtois et se comportait envers moi simplement comme envers un être humain dans le besoin. Il était bien le seul : avec les autres, l'admission se faisait au hasard. Le plus souvent, j'avais juste droit à : « Pas de touristes américains ! »

La première de ces deux nuits-là, j'ai vu s'installer près de moi un vieux monsieur très malade. J'ai vite compris qu'il souffrait d'un grave problème d'insuffisance cardiaque. J'avais connu ça dans les maisons de retraite où j'avais travaillé : arrivés à un certain stade, les malades du cœur ne peuvent plus s'allonger pour dormir et doivent rester à demi assis pour éviter de s'étouffer.

Il avait roulé son manteau derrière le dos pour se soutenir. Ses jambes étaient très enflées et couvertes de plaies purulentes qui dégageaient une forte odeur. Cet homme était *vraiment* mal en point.

J'ai compris qu'on essayait de le convaincre d'aller à l'hôpital, mais il a refusé. Il est resté mi-assis, mi-allongé sur son lit de camp, la respiration lourde, l'air résigné, et toute la nuit il a toussé et lutté pour respirer. J'éprouvais sa souffrance, mais que pouvais-je faire pour l'aider ?

Le lendemain soir, alors que j'allais m'allonger sur un lit, Mohamed m'a dit : « Non, pas celui-là, tu ne peux pas dormir là. » J'ai compris qu'il devait être plein de vermine. À son aspect, ça ne m'a pas étonnée.

J'avais encore un espoir : quelqu'un de l'Agora m'a dit que je pourrais sans doute faire débloquent mon téléphone Google par l'intermédiaire d'internet. Un site proposait ce service pour 12 euros, j'avais au moins cette somme sur mon compte. Enfin je pourrais appeler chez moi ! J'ai vite déchanté. Après avoir reçu la confirmation que mon compte Paypal avait été débité, on ne m'a pas transmis le code nécessaire au déblocage du téléphone. Et mes nombreux courriels au site sont restés sans réponse. Désormais, je n'avais plus un sou dans mon porte-monnaie électronique.

Le froid. La douleur. Les loups... Chaque nuit était une bataille pour survivre. J'ai eu des moments de désespoir, où j'imaginai me débrouiller pour monter à la tour Eiffel et me jeter dans le vide. En

finir avec toute cette absurdité.

Puis je me disais que si je tenais jusqu'au matin, je pourrais aller à l'Agora, que j'y retrouverais des gens dans la même situation que moi, des gens qui avaient aussi réussi à tenir bon. Sans doute la plupart des hommes arrivent-ils à s'en sortir parce qu'ils peuvent trouver des endroits où dormir dans les parkings souterrains ou les tunnels du métro, mais pour les femmes sans abri, surtout les étrangères, la vie est encore plus rude.

6.

Réagir en conscience

De temps à autre, je rencontrais quelqu'un qui parlait suffisamment anglais pour que nous puissions tenir un semblant de conversation. Une fois que j'attendais dans la queue pour entrer à Montesquieu, un homme qui disait venir de Jamaïque m'a adressé la parole. Français, il était revenu dans son pays pour un contrat de travail. Au début, le 115 l'avait baladé, lui aussi, en lui affirmant que tous les foyers étaient complets. Pourtant il avait une carte d'identité française.

Beaucoup d'hommes me montraient la preuve de leur nationalité française, comme pour m'impressionner. Certains m'ont dit qu'ils travaillaient, avant, et qu'ils touchaient chaque mois des allocations, ce qui leur permettait au moins de s'acheter à manger. Sans doute pensaient-ils que cela prouvait leur capacité à m'entretenir car ils demandaient souvent en même temps de devenir mon petit ami. Je tentais juste de survivre. Qu'avais-je à faire d'un petit ami ?

J'étais déjà bien malade, à cette époque. Après des jours et des nuits à marcher dehors, mon rhume avait empiré. Le Jamaïcain m'a dit : « Tu as attrapé la grippe, hein ? » Je me suis offusquée : je croyais qu'il parlait d'une maladie sexuellement transmissible ! Il a ri devant ma réaction. Quand j'ai compris qu'il s'agissait de ce qu'on appelle *flu* en anglais, j'ai accepté le paracétamol qu'il m'a donné.

Je n'ai pas pu obtenir une place à Montesquieu, cette nuit-là. Le Jamaïcain si. En me montrant ses papiers d'identité, il m'avait aussi montré le bon fourni par une assistante sociale, qui lui permettait de rester au foyer deux ou trois semaines. Avant d'entrer, il m'a dit qu'il avait besoin que quelqu'un qui parle bien anglais l'aide à traduire une sorte de site web pour son boulot. J'avais du mal à le comprendre, mais j'ai pensé que ça pouvait être un échange honnête. J'avais besoin de gagner de l'argent pour rentrer chez moi, ce serait un bon début.

Le lendemain, devant le Centre Pompidou où nous nous sommes retrouvés, il a commencé à m'expliquer son projet et je me suis rendu compte au bout d'un moment que, s'il semblait sincère et s'il avait toujours été respectueux envers moi, son affaire ressemblait bien à une

arnaque. Il avait une lettre sur un papier à en-tête portant le drapeau français, qui, selon lui, était signée par un homme politique français très en vue. Il a fini par admettre qu'il avait tapé cette lettre lui-même sur son ordinateur, dans l'espoir d'attirer des fonds pour son affaire. Cet homme était plein de ressources. Je ne l'ai jamais revu. Qui sait, il a peut-être réussi !

Le jour de Thanksgiving, je suis passée et repassée devant deux restaurants des Halles qui annonçaient des repas américains spéciaux, avec la fameuse dinde traditionnelle. C'était tout. J'étais surprise au début que ce jour-là ne soit pas chômé en France. Mais pourquoi les Français commémoreraient-ils le jour où, grâce aux Indiens, les passagers du *Mayflower* ont mangé leur premier vrai repas sur la terre d'Amérique ?

Je dois dire que moi-même, si j'avais été à Portland, j'aurais probablement travaillé ce jour-là – un jour férié on est payé 50 % de plus. Selon mes heures de service, j'aurais peut-être regardé à la télévision la parade de Macy's sur Broadway, à New York, ou le match de football américain le soir. Et Chloé se serait organisée pour que nous puissions tous manger de la dinde ensemble.

Je me suis imaginé Chloé, Carlos et son frère autour de la table. Les décorations et les bougies. Le repas traditionnel avec la dinde farcie, de la vraie purée de pommes de terre, de la confiture d'airelles, une tarte aux patates douces en dessert – tout ce que ma mère préparait pour l'occasion.

C'était si loin...

En désespoir de cause, j'ai envoyé un courriel à l'agence d'infirmières intérimaires pour laquelle je travaillais à Portland, demandant qu'on me verse mon dernier salaire – mon ultime espoir, en quelque sorte. On m'a répondu que je devais contacter la comptabilité car on n'avait pas le temps de le faire pour moi. Malgré mes appels au secours, il semble que, là-bas, personne n'ait été en mesure de comprendre la gravité de ma situation.

Je ne voyais pas de solution. Chloé n'avait pas d'adresse électronique et je ne pouvais pas lui téléphoner. J'ai resollicité l'agence pour qu'elle appelle Chloé et lui demande de m'envoyer un peu du loyer de décembre que je lui avais versé. J'en avais un cruel besoin.

Le lendemain, l'agence m'a répondu que mon amie m'envoyait de l'argent par la Western Union. Même si je savais qu'il faudrait peut-être compter plusieurs jours pour le toucher, j'ai tout de suite marché jusqu'au bureau de la banque, rue Saint-Denis. Là, on m'a dit que la somme était bien arrivée... mais que je ne pourrais la toucher que si je

leur donnais un code secret – que seule Chloé connaissait. On était un week-end. Pendant trois jours, j'ai attendu la réponse de l'agence qui elle-même devait contacter Chloé. Pour apprendre finalement qu'il n'y avait pas de code secret. Quand je suis retournée à la Western Union, l'employé au guichet a souri, comme si ç'avait été une bonne blague, et m'a donné 100 dollars.

Devant le McDonald's, rue de Rivoli, pas loin de l'Agora, il y avait toujours un vieil Africain assis sur une grille d'aération. Les cheveux gris et une petite barbe, il était en piteux état. Il posait un bout de papier par terre pour que les gens lui donnent de l'argent et j'ai remarqué que, même quand il s'endormait, personne ne le volait jamais. En Amérique, quelqu'un aurait à coup sûr pris ses pièces.

Nous en sommes venus à nous saluer d'un signe de tête et d'un sourire. Parfois je m'arrêtais pour lui dire bonjour. Comme il était nigérian, il parlait anglais. Un jour de pluie où il faisait froid, il m'a fait signe : « Viens, assieds-toi, c'est plus chaud ici ! » Je me suis installée à côté de lui pendant une bonne heure, et mes pieds se sont réchauffés. Il m'a montré des photos de sa mère au Nigeria et un cahier où il avait fait des dessins. Il a partagé son repas avec moi – la moitié d'un sandwich aux œufs durs mayonnaise. J'avais si faim que j'ai mordu dedans, mais j'ai eu peur de m'empoisonner : depuis combien de temps ce sandwich chauffait-il gentiment sur la grille du métro ? Comme je ne voulais pas offenser mon bienfaiteur, j'ai empoché le reste, que j'ai donné plus tard aux pigeons.

Les réactions des passants en nous voyant étaient remarquables. Quand vous êtes assise sur une grille de ventilation avec un vieil Africain en vêtements sales et sentant le rance, les gens vous jugent, c'est le moins qu'on puisse dire. Ils vous jettent des regards mauvais, ironisent et vous méprisent comme si votre seule présence était une insulte. À moins qu'ils vous ignorent, parce que vous regarder est trop difficile à intégrer.

Après ce premier échange, le vieux Nigérian me parlait toujours quand je passais et me demandait de m'asseoir. Malgré sa gentillesse, j'ai vite compris qu'il n'était pas très équilibré, et si je continuais à m'arrêter de temps en temps pour lui dire bonjour et bavarder un moment, je gardais mes distances.

Une fois, Tico m'a vue discuter avec lui et il m'a entraînée à l'écart. « Est-ce que tu te rends compte de quoi ça a l'air ? Tu ne devrais pas parler à ces gens-là ! » Tico était SDF lui-même, tout autant que le vieux Nigérian, mais par « ces gens-là », il entendait les sans-abri définitivement installés dans la rue, les clochards. Pour moi, ils n'étaient pas si différents. J'avais eu beaucoup d'émotion à l'écouter parler de sa mère, en Afrique, et à regarder ses cahiers.

Ce jour-là, Tico m'a reparlé d'un formulaire qu'on m'avait remis le jour où nous cherchions des domiciles. Je ne l'avais pas rempli parce que je ne comprenais pas bien de quoi il s'agissait. Il y avait trois pages d'explications en français et deux paragraphes en anglais disant que le statut de réfugié permettait d'obtenir du gouvernement français 300 euros par mois et un abri, mais que si vous refusiez le logement, vous n'aviez pas l'allocation.

Or les paragraphes en anglais ne précisaient pas qu'en signant, on affirmait ipso facto qu'on était un réfugié politique, en exil de son pays d'origine. Ce que j'ai su plus tard. Le formulaire devait être déposé, une fois rempli, à la préfecture, près de la Villette.

Tico voulait m'y accompagner. J'ai refusé. Je pouvais y aller seule. Le lendemain matin, je me suis perdue et, quand j'y suis arrivée, il était trop tard. On m'a dit de revenir. Le surlendemain, à 7 h 30, j'ai pris un numéro et j'ai attendu. On m'a appelée à un guichet où j'ai dû montrer mon passeport. L'employée a tamponné le formulaire et m'a dit quelque chose en français. Comme je ne comprenais pas, elle a fait le geste de prendre les empreintes digitales en me désignant un autre bureau. J'ai de nouveau attendu qu'on appelle mon nom. On a pris mes empreintes et on m'a donné un rendez-vous. Ne sachant toujours pas ce que signifiait le formulaire que je devais signer, je l'ai gardé sur moi quelques jours, dans l'espoir que quelqu'un, à l'Agora, puisse m'en faire une bonne traduction.

Je comptais sur un homme qui venait parfois au foyer, un attaché-case à la main, et qui aidait les autres pour leurs papiers, pour les rendez-vous chez le médecin et les services sociaux, etc. Parlant arabe, français, anglais et ourdou, il se disait originaire du Pakistan. C'est du reste le surnom que je donnais à cet homme scrupuleux, poli et qu'on sentait très instruit. Je l'ai entendu plusieurs fois sermonner des hommes qui tentaient de draguer une femme. Je crois qu'il aimait sincèrement aider les gens et ne demandait jamais rien en retour.

Ce jour-là, Pakistan n'était pas à l'Agora, mais Tico est arrivé en m'annonçant qu'il m'avait arrangé un rendez-vous pour me trouver du travail. La femme qui m'a reçue dans le bureau vitré présentait cette qualité essentielle pour moi de parler anglais. Je n'ai pas eu l'impression qu'elle aboyait en me parlant, comme presque toute l'équipe de l'Agora. Sa tâche consistait réellement à m'aider à trouver un emploi. Elle m'a suggéré de rédiger des petites annonces proposant des cours d'anglais et de les distribuer à la sortie des écoles. Sinon, elle me conseillait de chercher une place de nounou.

Son attitude m'a fait du bien. Jusque-là, aucun travailleur social auquel je m'étais adressée n'avait voulu vraiment me parler. À l'Agora,

le simple fait que je ne sache pas leur expliquer ma situation en français semblait les irriter. Aux États-Unis, j'avais toujours été respectée par mes collègues et mes amis, et ce mépris m'était très pénible à vivre. Quand je réussissais à obtenir qu'on me parle, la personne prétendait toujours ne pas me comprendre. La réalité était tout autre.

Des semaines plus tard, alors que je tentais toujours d'obtenir un droit de résidence à l'Agora et que je m'adressais à un des travailleurs sociaux, j'ai eu la surprise de découvrir qu'il parlait un peu l'anglais. Suffisamment en tout cas pour me dire dans ma langue : « Oh, pour ces questions-là, il faut voir mon collègue, là-bas. C'est lui qui s'occupe de ça. » J'ai demandé, stupéfaite : « Et lui, il parle anglais aussi ? » Il a appelé son collègue – toujours en anglais : « Dis-moi, tu parles anglais aujourd'hui pour cette dame ? » Et ils ont éclaté de rire tous les deux. Ces gens non seulement se moquaient ouvertement de moi mais n'avaient aucune intention de m'aider. J'étais gelée, je n'avais plus d'argent et j'avais vraiment besoin de secours... mais j'étais américaine. Quelle plaisanterie !

Pourtant, ce jour-là, la chance était avec moi. L'assistante sociale a pris le temps de m'expliquer certaines choses sur la législation française. J'en ai profité pour lui montrer le formulaire que je n'avais toujours pas rendu. Elle y a jeté un coup d'œil et m'a expliqué ce qu'était le statut de réfugié politique : je n'entrais en aucun cas dans cette catégorie, remettre ce papier aux autorités françaises revenait à me déclarer traître à l'Amérique ! Si je le signalais, avec le *Patriot Act* en vigueur, le gouvernement américain pouvait me mettre sur la liste des terroristes à surveiller ! Et moi qui croyais que cette démarche m'aiderait juste à trouver un lieu où vivre ! Or, d'une certaine façon, le processus était déjà engagé, puisqu'on avait relevé mon nom et mon identité à la Villette. Heureusement, l'assistante sociale a pu tout annuler.

Elle m'a aussi officiellement expliqué ce qu'était un « domicile » – ce que j'avais déjà plus ou moins compris toute seule. Elle a passé quelques coups de téléphone et m'a obtenu un rendez-vous pour l'un d'eux, en d'autres termes pour m'ouvrir une adresse postale. Pourtant, malgré sa bonne volonté, quand j'y suis allée le lendemain, il n'y avait aucune disponibilité.

Enfin, elle a été la première à me suggérer de me rendre à l'ambassade américaine. Le mois de décembre était déjà bien entamé. Cela faisait presque un mois que j'étais dans la rue, dans le froid. J'étais au bout du rouleau.

Je me suis rendue sur-le-champ à l'adresse qu'elle m'avait donnée. C'était tout au bout de la rue de Rivoli, près de la grande roue

qui domine la place de la Concorde. J'étais passée à deux pas de cette ambassade une centaine de fois, sans le savoir.

J'ai franchi la sécurité – ce qui n'est pas une mince affaire : des vigiles ont tout sorti de mon sac et de mes poches, et mis mes objets personnels dans des poches en plastique étiquetées à mon nom. J'ai monté l'escalier, j'ai pris un numéro et j'ai attendu.

Quand mon tour est venu, j'ai expliqué combien j'avais besoin d'aide. La femme derrière le guichet blindé parlait anglais avec un drôle d'accent et, apparemment, avait du mal à me comprendre. Très vite, elle s'est irritée. Je me rappelle lui avoir dit : « Je suis coincée ici, je dors dans la rue, il faut que je rentre chez moi ! » Ma mémoire me trahit peut-être, parce que cet épisode demeure quelque peu énigmatique tant il suscite en moi d'émotion. Il est possible que j'aie sollicité son aide pour trouver du travail afin de payer mon billet de retour...

Je sais que cela peut paraître étrange, mais dans mon souvenir, cela ne fait aucun doute : cette femme m'a dit trois ou quatre fois très explicitement d'aller... à l'ambassade de France ! J'ai sorti mon passeport pour lui prouver que j'étais une citoyenne américaine, mais elle a insisté : « Vous n'êtes pas au bon endroit. Vous devez aller à l'ambassade de France ! » Elle criait presque. Puis elle s'est levée et a pointé le doigt dans une direction. Qu'indiquait-elle ? Pour moi, c'était clairement la porte.

Je crois que c'est la première fois que j'ai vraiment sangloté, depuis mon arrivée en France. Pourquoi l'ambassade américaine ne m'aidait-elle pas ? Je n'y comprenais rien. Je suis allée aux toilettes et je me suis lavé la figure pour me calmer. Il ne fallait pas que je me décourage. Je devais continuer mes démarches, quitte à traverser la ville.

J'étais alors aussi naïve que désorientée. Chercher l'ambassade de France en France ne me paraissait pas absurde. D'autant que c'était une employée de l'ambassade des États-Unis qui me l'avait ordonné.

Et c'est très convaincue que j'ai demandé au planton en sortant : « Où se trouve l'ambassade de France ? »

– La plus proche est à Londres.

– Non, je ne plaisante pas ! Je dois me rendre à l'ambassade de France. »

Il a éclaté de rire : « Réfléchissez un peu ! Y a-t-il une ambassade américaine en Amérique ? »

– Je n'en sais rien...

– Il n'y a pas d'ambassade de France en France, a-t-il répondu. Il n'y en a qu'à l'étranger. »

Ma seule pensée a été que je n'avais pas un sou pour me rendre à Londres.

L'épuisement et la faim m'avaient mise dans un état second. Je ne me rappelle même plus être retournée à l'Agora, mais je m'y suis sans doute rendue, puisque c'était le seul lieu où je pouvais m'asseoir et me reposer au chaud.

À moins que j'aie longé la Seine où, non loin du Louvre, une grande péniche accueillait des fêtes, chaque week-end. Souvent je venais regarder les gens danser et rire.

Moi, je n'avais plus rien en poche, nulle part où dormir et plus aucun espoir.

7. L'illusion du contrôle

Tout ce temps je continuais à lire *Nouvelle Terre*, que je portais toujours sur moi. Parfois je ne parcourais que quelques lignes, un paragraphe ou deux. Un jour, je suis tombée sur cette phrase : « La vie te fournira les expériences qui aideront au mieux l'évolution de ta conscience. » J'ai marqué la page et j'ai repris ma marche. Quand il était SDF lui-même, Eckhart Tolle est resté assis sur un banc, dans un parc, pendant deux ans, et il en a profité pour mûrir. Peut-être ma situation pouvait-elle me servir à évoluer moi aussi...

Il m'arrivait parfois de demander une cigarette à un inconnu, mais il y a une solution plus simple : comme beaucoup fument en France et que la loi interdit de fumer dans les lieux publics, les gens jettent souvent des cigarettes à peine entamées. Ou s'ils en laissent tomber une par mégarde, ils la laissent par terre.

Leurs déchets devenaient mes trésors. Chercher des cigarettes me donnait un but. Je sais que la plupart des bactéries et des virus ne survivent guère au soleil et à l'air. Je jetais le filtre et je fumais le mégot. On peut aussi retirer filtre et papier et conserver le tabac, en vue de le rouler plus tard. Je le faisais à la française, en mettant un petit cylindre de carton à la place du filtre. Il m'arrivait de couper le bout brûlé pour ne garder que le tabac propre, que je stockais dans un de ces petits sacs dans lesquels on vend le tabac à rouler. J'en trouvais dans la rue, ou quelqu'un, à l'Agora, m'en donnait un vide. Il m'était alors possible d'échanger ou de vendre ce tabac. Je parvenais à négocier un sachet d'une quarantaine de grammes pour 2 ou 3 euros, mais c'était rare, car presque tout le monde savait où je me procurais mon tabac. Certains faisaient affaire avec moi et allaient immédiatement revendre le sac à quelqu'un qui ne savait pas que le tabac venait des trottoirs de Paris.

J'ai appris à distinguer les lieux privilégiés pour ramasser les mégots : les entrées de métro, les arrêts de bus, les distributeurs de billets, les stations de taxis et les lieux touristiques. Savoir choisir le

quartier est de première importance : on peut dire dans quel genre de quartier on se trouve d'après les mégots abandonnés par terre.

Autour de la place de la République, par exemple, il y a beaucoup de bars, de restaurants, de transports en commun, et aussi beaucoup de sans-abri. Les mégots utilisables sont donc rares ; les pauvres fument leurs cigarettes jusqu'au filtre. Sur les Champs-Élysées ou dans le 17^e arrondissement, c'est le contraire : les passants n'hésitent pas à jeter une cigarette à peine fumée pour entrer dans des boutiques. Sans compter les cigarillos et les cigares.

C'est toujours une aubaine de trouver un cigare. On peut le réduire en morceaux et empocher le tabac. Quand il pleut, bien sûr, impossible de ramasser quoi que ce soit. Ces jours-là, si je n'avais plus de cigarettes, je puisais dans ma réserve de tabac de cigare, je m'en roulais une et ça me tenait chaud.

Il m'arrivait de sortir de mon périmètre familial. Le 17^e arrondissement est fantastique, même si c'est loin, à pied, quand on n'a pas de ticket de métro. Chaque fois que j'y suis allée, j'ai ramassé en une demi-heure une journée de tabac. Dans ce quartier très riche, les gens jettent sans y penser, avec nonchalance, des cigarettes presque intactes.

Au début, j'usais de ruses pour ramasser les cigarettes : je laissais tomber un sac ou un kleenex près du mégot et je ramassais le tout l'air de rien. Mais j'ai fini par en faire une leçon d'humilité : je me baissais et je ramassais le mégot ouvertement, sachant que les gens me verraient. Je faisais ça au moins une fois par semaine, plus souvent si le besoin se faisait plus pressant. À voir les passants me considérer avec dégoût, je me rappelais que dans mon ancienne vie, j'aurais sans doute eu la même réaction. Croyez-moi, c'est très édifiant. « Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. » (Matthieu 23, 12)

De temps à autre, j'avais des surprises. Un soir, je marchais près de la gare d'Austerlitz, non loin de la Seine, et en passant devant un petit bar-restaurant, j'ai trouvé trois demi-cigarettes tout près l'une de l'autre. Je savais qu'il y avait du monde au bar, mais je ne leur prêtais aucune attention, concentrée sur ma collecte. J'ai ramassé les mégots et j'ai continué mon chemin. Je n'étais qu'à quelques pas quand j'ai entendu une voix ferme crier : « Eh ! Attendez une seconde ! » J'ai cru que cet homme était en colère, mais quand je me suis retournée, il me tendait son paquet de Camel. « Tenez ! » et il m'a donné une vraie cigarette. Au coin de la rue, je me suis mise à pleurer de sa gentillesse.

Ramasser des cigarettes me fournissait une activité sur laquelle me concentrer. Je ne pensais plus ni au mauvais temps ni aux loups. Je m'intéressais à quelque chose de productif. Au bout de deux ou

trois jours de collecte, j'obtenais un sac de tabac. J'avais un but à atteindre et cela me donnait surtout l'illusion de contrôler un peu ma situation.

J'ai rencontré Thomas à l'Agora, un petit gars venu d'Écosse, tout maigre en jean et bottes, d'un peu plus de quarante ans, je pense. Il n'avait pas l'air menaçant, juste inoffensif et charmant, et ça me faisait du bien de discuter avec quelqu'un qui parlait anglais couramment.

Thomas était venu en France en quête de travail, parce qu'il détenait un passeport européen et pouvait travailler où il voulait. Jamais il n'avait trouvé d'emploi, malgré tous ses efforts. Une fois, il avait presque obtenu de distribuer des journaux gratuits dans le métro mais, même pour cela, on lui avait dit que son français n'était pas assez bon.

Il m'a expliqué que s'il ne trouvait pas de travail, à condition de tenir trois mois, le gouvernement français lui donnerait 400 euros par mois et que s'il dépensait tout pour se loger, on lui donnerait 200 euros de plus pour vivre. Il ne savait pas si cette mesure ne s'adressait qu'aux citoyens européens, mais il arrivait presque au bout de ses quatre-vingt-dix jours et il avait de l'espoir. Même s'il recevait des tickets repas des assistantes sociales, je m'inquiétais pour lui car il avait l'air de mourir de faim, et il n'avait sur le dos qu'une veste en faux cuir, alors qu'il gelait, la nuit.

Thomas dormait dans un des grands parkings souterrains du boulevard de Sébastopol. Au bout de quelques semaines, il a obtenu de dormir tout un mois dans un foyer réservé aux hommes, près de Montparnasse. Ce n'était pas le luxe mais il était heureux de ne plus dormir dans le froid.

Un jour, Thomas est arrivé à l'Agora avec un manteau tout neuf. Il m'a expliqué qu'il y avait, aux Halles, rue Rambuteau, un endroit où on distribuait des vêtements. Il m'a indiqué un autre lieu où aller, un grand espace près de la gare de l'Est, où un camion passait chaque soir à 19 h 30 pour servir du café, de la soupe, et même parfois des boîtes de conserve.

Ce soir-là, un jeune homme est entré à l'Agora en titubant. Il a dû s'agripper à la grosse poubelle comme s'il allait vomir dedans, avant de s'effondrer lentement, le long du mur. Il est resté là à dodeliner de la tête. Il avait une vingtaine d'années et portait une capuche. À son air, j'ai tout de suite pensé qu'il se droguait à l'héroïne. Tout à coup, il s'est effondré par terre, comme une pierre. Thomas et moi l'avons regardé un moment.

« Est-ce qu'il respire ? ai-je demandé.

– J'en sais rien ! C'est ton boulot, non ? »

Je me suis approchée du jeune homme. Il avait un poulx très faible et respirait à peine. Je l'ai tapoté sur le sternum pour tenter de le réveiller. Un bon moment après, il a fini par aspirer une grande goulée d'air et par ouvrir les yeux, surpris de nous voir si nombreux autour de lui. Il avait l'air perdu, mais il a prétendu aller bien.

Des volontaires de l'Agora avaient assisté à la scène ; quand il s'est réveillé, ils se sont contentés d'une moue de mépris avant de s'éloigner. L'habitude sans doute.

Noël approchait et Paris s'ornait de lumières. Une nouvelle publicité pour une eau de Cologne pour hommes a fait son apparition sur les murs. Bien que de vingt ans plus jeune, le mannequin ressemblait à Alex de façon frappante. Quand je marchais au milieu de la nuit, que j'avais l'impression de ne pouvoir faire un pas de plus, je levais les yeux, je voyais Alex et je l'entendais me dire : « Cesse de résister, Ann ! » Ce visage semblait me remettre sur mon chemin. Comme la tour Eiffel que j'apercevais à des moments inattendus, à un coin de rue, et qui m'envoyait son message silencieux : « Tout se passe comme cela doit se passer. Si tu es là, c'est que telle est ta place. Cesse de résister. Fie-toi à l'instant présent. »

D'autres affiches faisaient la publicité d'Eurodisney. On y proposait un forfait spécial pour les fêtes. Parfois, la nuit, quand je passais à côté, je fredonnais la chanson de Mickey. J'adore Disney. Je fantasmais qu'un jour Eurodisney organiserait une journée des sans-abri : le parc ouvrirait ses portes gratuitement aux démunis. J'imaginai tous ceux que je rencontrais à l'Agora dans la grande roue, montant sur les manèges et s'amusant comme des fous.

Je disais en plaisantant à Thomas que ce qui me manquait le plus, des affaires que j'avais abandonnées en Oregon, c'étaient mes oreilles de Mickey. Un jour, au pied de la tour Eiffel, comme je faisais la queue devant les toilettes – il n'y a pas beaucoup d'autres toilettes publiques dans le quartier, à ma connaissance –, j'ai vu que la femme devant moi portait le plus adorable des chapeaux en fourrure. Descendant sur son cou (il semblait si chaud !), il avait des oreilles de Mickey. J'ai pensé : « C'est exactement ce dont je rêve ! » En partant dans la rue, je fredonnais et prévoyais de faire des trous dans un bonnet noir pour y passer de grandes oreilles rondes et avoir, moi aussi, des oreilles de Mickey Mouse bien chaudes.

Mouse, ça résonnait pour moi comme E-mouse. C'est comme ça que je prononçais Emmaüs, le nom de l'ONG qui dirigeait l'Agora et Montesquieu. Cette E-mouse me faisait toujours sourire.

Ma valise remplie de robes d'été et de maillots de bain était toujours à l'auberge de jeunesse du pont Marie. Je suis allée la

chercher dès qu'on m'a dit que je pouvais l'entreposer au foyer Montesquieu.

Une fois ma valise en sécurité, j'ai continué à traîner mon sac à dos avec moi toute la journée.

Un matin, Mohamed, me voyant le hisser sur mon épaule alors que je quittais le foyer, m'a dit que je pouvais le laisser si je voulais. J'étais habillée de plusieurs couches de vêtements superposées et je marchais toute la nuit ; je n'avais pas besoin de transporter davantage de poids. J'ai repensé à ce qu'Alex m'avait dit un jour...

Avant de partir, je lui avais demandé : « À ton avis, si je ne devais prendre qu'une seule chose pour aller en Europe, ça serait quoi ? »

Il avait alors fait un rapprochement : à l'époque où il parcourait l'Europe sac au dos, marchant quand il n'arrivait pas à arrêter une voiture, au début son sac était léger et il n'avait aucun mal à le porter. Puis d'étape en étape, il y avait ajouté des choses. Le sac était devenu si lourd qu'il le ralentissait, l'empêchant presque d'avancer.

« Pourquoi emporter quelque chose qu'on pourrait te prendre ? avait-il conclu. Ce n'est pas ce que tu transportes qui compte, c'est la manière dont tu gères les situations telles qu'elles se présentent. »

Un matin, alors que nous quitions Montesquieu à l'aube comme d'habitude, j'ai vu une Française qui s'éloignait péniblement avec deux gros bagages. Stéphanie faisait à peu près la même taille que moi et devait avoir dans les cinquante-cinq ans. Avec ses cheveux roux coupés court, ses jolis vêtements et son maquillage, elle ne ressemblait pas du tout à une sans-abri. Je l'avais déjà vue et, même si elle ne parlait pas anglais, nous échangeions des sourires. Nous savions que nous étions toutes les deux dans la même galère.

J'ai porté une des valises de Stéphanie jusqu'au dépôt de bagages pour sans-abri au-dessus du forum des Halles. Elle m'a remerciée et m'a donné deux cigarettes. Puis elle m'a dit de la suivre et elle m'a entraînée dans un lieu des plus étranges.

Non loin de la place de la République, il y avait une entrée souterraine presque cachée. J'étais souvent passée devant sans la voir. Nous avons descendu plusieurs volées de marches. Les nombreux hommes qui se tenaient là nous ont jeté des regards hostiles. Stéphanie ne leur a prêté aucune attention.

Loin sous terre, un centre de l'Armée du Salut s'était établi dans une ancienne station de métro, un grand espace carrelé avec un bureau où l'on devait se présenter pour s'inscrire. C'était bondé d'hommes qui dormaient dans des sacs de couchage contre les murs, discutaient, buvaient du café.

C'était un endroit déprimant, effrayant même. Mais Stéphanie semblait à l'aise. Elle m'a montré des douches réservées aux femmes –

avec une serrure qui fonctionnait ! Au-delà d'une porte, tout au fond, elle m'a emmenée jusqu'à un salon de coiffure. Un salon de coiffure pour sans-abri, j'avais du mal à le croire !

Stéphanie y avait pris rendez-vous pour se faire coiffer gratuitement et, par signes, elle a réussi à m'expliquer que j'avais besoin d'une coupe. La dernière fois qu'un professionnel m'avait coiffée, c'était sans doute le jour de mon mariage, quatorze ans plus tôt. Pour moi, c'était un luxe. Je me coupais les cheveux toute seule, et je les décolorais avec des produits achetés au supermarché. J'ai néanmoins pris rendez-vous pour le mois suivant, amusée à la pensée que j'allais avoir une coupe de professionnel, alors que j'étais une sans-logis dans les rues de Paris.

Vers la mi-décembre, Suzanne, une des assistantes sociales de l'Agora, a accepté de me fixer rendez-vous pour que nous discussions de choses concrètes. J'avais besoin de tickets de métro, de bons pour des repas et d'un laissez-passer qui me permettrait de dormir à Montesquieu chaque soir. Quand je suis arrivée à 10 heures, comme convenu, elle était au téléphone. Une dame blonde n'a cessé de me répéter qu'elle était occupée. Une heure plus tard, après m'être éclipsée pour aller aux toilettes, le bureau était vide, la blonde éteignait les lumières et verrouillait la porte. J'ai protesté, en anglais : « Excusez-moi, madame, j'avais rendez-vous ! » Et elle, sans sourciller : « Suzanne, fini, partie ! » Quand j'ai revu Suzanne, elle m'a dit de venir la voir à Montesquieu, où elle travaillait aussi. Le jour dit, j'étais au rendez-vous. J'ai attendu longtemps. Elle n'est jamais venue.

C'était désespérant. Comment faire comprendre à ces travailleurs sociaux que nous avons vraiment besoin de leur aide, que notre survie se trouvait parfois vraiment entre leurs mains ? Je ne veux pas croire qu'ils s'en fichaient, mais ils ne semblaient pas mesurer notre situation. Peut-être que tout travailleur social devrait vivre dans la rue une semaine ou deux en plein hiver pour se mettre en quelque sorte en condition. Peut-être que faire l'expérience de la rue, sans argent, sans aucune ressource, ce que tant de gens vivent tous les jours leur donnerait plus d'empathie et de respect. Beaucoup d'entre eux, beaucoup de bénévoles aussi, ont une attitude très désinvolte. Ils savent qu'ils ont un pouvoir sur vous et presque tous en profitent. Ou bien ils vous ignorent, comme si en ne vous regardant pas, ils vous faisaient disparaître. Et, d'une certaine façon, ils y parviennent. À force d'indifférence, on finit par douter d'exister vraiment.

Je ne gardais plus avec moi que des sous-vêtements de rechange, un T-shirt et des chaussettes. Je multipliais les couches : un T-shirt, un long maillot de corps, une chemise et un pull. Je transportais un livre

et tout ce que je possédais comme nourriture dans des sacs en plastique. C'est le Jamaïcain qui m'a expliqué à quel point ces sacs étaient importants. Un jour, me voyant dans les jardins des Halles avec un vieux sac abîmé d'un supermarché discount de Paris, il s'est exclamé : « Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu ne peux pas circuler comme ça ! » Il m'a entraînée dans le forum et m'a montré comment fouiller les poubelles et y trouver un vrai beau grand sac en plastique neuf. Les sacs de la FNAC sont les meilleurs, m'a-t-il dit, tous les sans-abri en recherchent. Ils supportent beaucoup de poids sans se déchirer et durent longtemps.

Il avait raison. Quand on est une femme couverte de plusieurs couches de vêtements, les cheveux souvent en bataille, et qu'on circule avec un vieux sac en plastique, les gens comprennent tout de suite qu'on est à la rue et ils vous traitent avec mépris. Si vous avez besoin d'un renseignement, ils ne prennent même pas la peine de vous répondre.

Curieusement, si vous portez un sac neuf de la FNAC, on vous respecte davantage. Si vous avez l'air de dominer la situation, les gens vous aideront. J'ai constaté que bien des sans-abri, en France, se déguisent en gens « normaux ». C'est une tactique de survie. Il y a beaucoup d'endroits qui leur permettent de rester propres, et d'autres où ils peuvent faire leur lessive gratuitement. Moi qui pensais qu'on repérait les SDF à la vue et à l'odeur, j'ai vite compris qu'on pouvait parler à quelqu'un sans savoir qu'il était à la rue.

Pourtant, ça reste très dur pour les femmes. J'ai vu certaines d'entre elles, dans la rue depuis six mois ou plus, fuir dans leur propre monde. J'avais l'impression que ces femmes se créaient un univers où elles pouvaient vivre, où elles se repliaient la plupart du temps.

Les femmes renoncent d'abord au maquillage, puis aux vêtements propres. Si vous ne restez pas propre, vous prenez l'odeur de la rue. Les femmes qui décrochent de la réalité atteignent un stade où elles ne prennent plus soin d'elles, où elles ne se lavent plus, ne changent plus de vêtements, et les travailleurs sociaux n'essayent alors même plus de les atteindre. Puis, de temps à autre, il y a comme un déclic, et on voit ces mêmes femmes douchées, habillées de propre, maquillées. Tout le monde leur parle à nouveau. D'autres sans-abri, hommes et femmes, leur proposent de l'aide. Même si ce sursaut est temporaire, il est bon à prendre.

Je gardais donc toujours sur moi une trousse de maquillage. Je crois que j'ai pris plus soin de mon apparence quand j'étais sans abri qu'à l'époque où je vivais à Portland. Si je me maquillais, si je présentais bien, les gens tenteraient de m'aider. Les hommes, bien sûr, mais les femmes aussi. La seule chose, c'est de ne pas se maquiller la

nuît, sous peine de s'attirer des ennuis.

Sans arrêt, des hommes me proposaient de l'argent pour des faveurs sexuelles. Il est probable que certaines femmes acceptent. Je ne les juge pas. Je comprends le besoin de survivre et je sais ce qu'on ressent quand on a faim. C'est sans doute pourquoi il y a si peu de femmes sans abri : les risques dans la rue sont si grands qu'au bout d'un moment vous êtes prête à tout pour avoir chaud et rester en vie. Personnellement, je n'ai jamais envisagé cette solution. Un matin, je cherchais une église où quelqu'un m'avait dit qu'on pouvait obtenir un petit déjeuner gratuit le dimanche. Dans cette rue très longue, très tôt le matin, il y avait des sex-shops et des prostituées un peu partout. Je n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire quand j'ai vu le nom de la rue : une rue du sexe portant le nom d'un saint !

À un moment, j'avoue m'être demandé si je ne devais pas m'y mettre aussi : échanger du sexe contre un repas chaud et un lieu où dormir. Mais j'ai vite renoncé. Cela me serait impossible. Je n'ai connu que quatre hommes dans ma vie, et j'avais à chaque fois des sentiments pour eux. Jamais je n'ai eu de relations sexuelles sans relation affective ni lendemain. J'aurais l'impression de me sacrifier tout entière pour un repas. J'avais beau être affamée, je n'avais pas le sentiment que ça en valait la peine. Ce n'était pas une solution pour moi.

Cela dit, j'ignorais jusque-là que les femmes aux formes rondes étaient si populaires en Europe. En Amérique, les hommes sont tout aussi obsédés par les formes, mais la plupart veulent des femmes à la taille très fine, genre poupée Barbie. Au début, à Paris, j'ai cru qu'ils se moquaient de moi quand je passais et qu'ils me signifiaient leur admiration. Apparemment, je me trompais. Ces hommes-là n'étaient pas forcément des loups. Je dois reconnaître que beaucoup d'hommes, en France, sont dragueurs et semblent avides de flirter, mais qu'ils acceptent de mettre bas les pattes sitôt que la femme dit non.

Les loups, eux, sont autrement dangereux. On dirait que les blondes qui parlent anglais et qui ont des formes généreuses sont leur type de femme préféré. Ils sont aussi attirés par certains comportements. J'ai appris que le fait de fumer capte immédiatement leur attention. Dès que je l'ai su, j'ai arrêté de fumer en public. Ils regardent aussi la manière dont vous êtes habillée ; si vous portez un foulard, ou un voile islamique, il semble qu'ils vous laissent tranquille. Malheureusement, je ne l'ai compris qu'après avoir quitté la rue.

Un soir de week-end, vers minuit, j'étais affamée. L'Agora était fermée et je ne pouvais pas entrer à Montesquieu. En passant devant un restaurant italien où il y avait encore des clients, je n'ai pas pu m'empêcher de regarder fixement leurs assiettes à travers la vitre. Un

homme a ouvert la porte et m'a crié : « Tu as faim ? » J'ai répondu que ça allait, tout en reprenant mon chemin.

Il a dû repérer mon accent et a poursuivi, en anglais : « Tu es sûre ? On est sur le point de fermer et on va jeter plein de nourriture. » J'ai hésité. Mon estomac grondait – hurlait – et je savais que j'allais devoir marcher le reste de la nuit. Je suis donc revenue sur mes pas, vers le restaurant. Je ne risquais rien, puisqu'il y avait encore des clients.

L'homme m'a demandé ce que je voulais boire, et bien que je ne veuille que de l'eau, il m'a apporté un verre de vin rouge. « Ça va te réchauffer. Il fait froid dehors. » Tandis qu'il était passé dans la cuisine, j'ai repéré un petit évier derrière le bar, où je me suis lavé les mains et où j'ai rempli un verre. Quand il est revenu avec une grande assiette pleine, l'expression de son visage m'a coupé toute faim. Soudain je me suis sentie mal.

J'ai demandé où étaient les toilettes et je m'y suis enfermée dix minutes. Quand je suis remontée, j'ai vu que l'homme faisait sortir deux hommes maigrichons (ses employés, sans doute) et qu'il verrouillait la porte derrière eux. C'est alors que je me suis rendu compte que les clients étaient partis, et que nous étions seuls dans le restaurant fermé.

Ne pas paniquer. Rester présente. Me concentrer sur les battements de mon cœur...

L'homme, debout devant le bar, ne cessait de me dire : « Mange, mange, c'est meilleur quand c'est chaud. » J'ai avalé quelques bouchées et bu quelques gorgées d'eau. Me sentant à nouveau mal, je lui ai demandé si je pouvais emporter le reste et partir, car quelqu'un m'attendait. Il a continué à taper sur le clavier d'un ordinateur, sur le comptoir, sans me prêter attention. Il fallait que je lui fasse ouvrir la porte, mais comment ?

Il m'a demandé si je m'y connaissais en informatique : son ordinateur était planté et il voulait que je vienne voir. Je lui ai dit que je n'y connaissais rien, mais il a insisté. Je me suis approchée : un film porno passait sur l'écran. « Tu aimes ça ? »

Ne pas réagir. Ne pas répondre.

Il a défait sa braguette. De nouveau, j'ai été prise de nausées. Je me suis précipitée vers l'évier derrière le bar et j'ai vomi le peu que j'avais mangé. Quand j'ai levé les yeux, il était parti. Mais j'étais toujours enfermée.

Quelques minutes plus tard, il est ressorti de la cuisine. Il avait mis mon dîner dans une boîte, qu'il m'a tendue puis il a déverrouillé la porte. « File ! » Je me suis précipitée dehors. Là, je me suis retournée et, en toute sincérité, du fond de mon cœur, je l'ai remercié.

Thomas m'a présentée à Johanna, une sans-abri qui venait de Tchécoslovaquie et que j'ai tout de suite appelée Chex. Elle portait un jean d'homme, des baskets d'homme et un foulard noir et blanc roulé et attaché autour de son front comme un bandana, pour retenir sa masse de cheveux blonds. On avait beau être en décembre, elle semblait avoir chaud, avec ses manches de sweat-shirt retroussées, qui révélaient ses larges épaules et ses bras puissants.

Elle m'a tendu un sac noir en vinyle et m'a montré toutes les petites poches qu'il contenait avant de s'adosser à son siège, tout sourire. J'étais gênée. J'ai dit à Thomas que j'aimais beaucoup ce sac, mais que je n'avais pas d'argent pour le payer. « Non ! a dit Chex, c'est un cadeau pour toi. » Je suppose qu'une des travailleuses sociales de Montesquieu le lui avait donné. Des gens venaient souvent déposer au centre des affaires à distribuer à ceux qui en avaient besoin. J'ai tout de suite apprécié Chex. Il y avait quelque chose de profondément bon dans les yeux de cette excentrique.

Ce soir-là, en marchant, j'ai trouvé une rose jaune par terre et j'ai immédiatement pensé à elle. Je ne sais pas si le langage des fleurs est universel mais, en Amérique, les roses jaunes symbolisent l'amitié, la générosité. Je l'ai ramassée pour la lui offrir au matin ; comme elle n'était pas là, je l'ai donnée à Thomas. Nous attendions à l'Agora qu'on serve le café, quand elle est arrivée. J'avais du mal à comprendre Chex. Elle semblait bien parler l'allemand mais son anglais n'était pas terrible. Heureusement, il y a de nombreuses façons de communiquer. Plus nous sommes restées ensemble, plus nous avons su déchiffrer nos expressions réciproques, nos signes et gestes, notre langage corporel. Chex disait qu'elle vivait dans les rues de Paris depuis août. Avant elle avait vécu en Italie, en Allemagne, dans plein de pays. Je lui ai demandé où elle dormait.

« Sur le trottoir.

– Comment fais-tu ? »

Je lui ai dit qu'il fallait que je marche sans arrêt, la nuit, pour éviter les loups, qu'il arrivait que je doive me battre contre eux, quand ils me harcelaient. Chex savait ce que je voulais dire, mais elle m'a assuré qu'elle avait un endroit sûr, où personne ne l'embêtait. Et elle a accepté de le partager avec moi pour une nuit.

Après avoir traversé les Halles, on est arrivées à un très beau bâtiment circulaire que j'avais souvent remarqué. J'ai appris plus tard que c'était la Bourse du commerce. Là, sous les arcades, se dressaient deux tentes, une normale et une petite. Je crois que quelqu'un dormait déjà dans la grande, et elle était bien fermée parce qu'il faisait très froid. La petite, bleu marine, avait une porte qui s'ouvrait avec une fermeture à glissière. Chex a sorti une clé et retiré le cadenas qui bloquait l'entrée. C'était son refuge.

Quand on a une tente pour dormir, les gens ne vous ennuiant pas autant. Ils ne savent pas qui est à l'intérieur, si c'est un homme ou une femme. Ils jouent la prudence. Même si vous êtes dans la rue, vous y êtes presque en sécurité.

Dans la tente, il ne restait guère de place entre les sacs en plastique, le sac de couchage et la couverture, plus des bouteilles d'eau et de la nourriture, mais c'était pourtant confortable. Il y avait même des toilettes magiques tout près, où on pouvait aller se laver.

Chex a énoncé les règles : pas de bottes ni de chaussures ; on ne mange pas, ne boit pas, ne fume pas à l'intérieur de la tente. Puis elle a disparu un moment et elle est revenue avec une grande couette blanche qui était cachée dans un des cartons déposés contre le bâtiment. Un ami à qui elle l'avait prêtée la veille l'avait laissée là à son intention.

À peine installées tant bien que mal toutes les deux, nous avons entendu des voix dehors. Chex s'est extraite de son sac aussi vite qu'elle a pu et s'est jetée sur le cadenas qui fermait la porte.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? ai-je demandé.

– Rien, c'est les gens de l'église. »

Elle souriait de toutes ses dents. Deux personnes de l'église du quartier apportaient parfois du café et de la soupe, des sandwichs même, les bons jours, pour les sans-abri qui bivouaquaient. Des bénévoles d'une grande gentillesse. Assises dans la tente, aussi près de la porte que nous le pouvions, nous avons mangé un sandwich, bu une soupe au poulet crémeuse et du café, et fumé une cigarette. Katharine, la voisine de Chex, une femme très instable et qui fumait beaucoup de hashisch, était carrément défoncée ce soir-là. Pourtant, la nuit s'est passée sans incident.

Nous sommes retournées dans nos sacs de couchage. Chex a étendu la grande couette sur nous du mieux qu'elle a pu ; chaque centimètre était occupé au point que la tente semblait sur le point d'éclater. Nous avons éclaté de rire ! Je lui ai dit que c'était ce qu'on devait ressentir dans un carton au milieu des nouilles. Nous avons ri un moment et nous nous sommes souhaité une bonne nuit.

La petite tente nous gardait au chaud. J'ai passé là une de mes meilleures nuits depuis très longtemps.

Le lendemain, dans le froid humide du petit matin, Chex m'a fait comprendre que sa tente était trop exiguë pour m'héberger plus longtemps. Je comprenais. Nous avions tous des problèmes. Je n'étais pas seule dans mon cas.

En quittant Chex, je suis allée prendre une douche gratuite près du Centre Pompidou. Le Centre Pompidou est un drôle de bâtiment. On dirait une cage à hamster géante. On a le droit d'entrer

gratuitement dans le premier hall. Quand le temps s'y prêtait, je m'asseyais dehors pour regarder les musiciens et les mimes faire leur numéro.

Ce matin-là, assise sur un banc, je me suis fait aborder par un touriste américain, texan, d'après son accent. Il était médecin et avait sans doute deviné que j'étais américaine moi-même. Il cherchait une pharmacie. Je lui ai répondu que les pharmacies étaient repérables à leur croix verte clignotante. « Il y en a partout », ai-je ajouté. C'est vrai qu'à Paris, il y a une pharmacie à chaque coin de rue.

Il ne m'est jamais venu à l'idée de demander de l'aide à cet homme. Je n'ai jamais pu mendier dans la rue et de toute façon, pour changer réellement quelque chose, il m'aurait fallu assez d'argent pour acheter un billet d'avion : comment demander ça à un inconnu ? Mais pendant que nous discussions, un homme est venu mendier de l'argent. Je lui ai dit : « No euros, no travail pour l'instant » – ce qui était un exploit, vu le français que je connaissais à l'époque. L'homme n'a pas insisté. « Ma fille a vécu ici, il y a quelques années, m'a dit le médecin texan. Il paraît que la meilleure attitude à avoir avec les sans-abri, c'est de les ignorer. » C'était assez drôle, il ne s'était pas rendu compte que j'en étais une moi-même. Il m'a regardée avec étonnement quand je lui ai répondu : « Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de SDF qui circulent sans qu'on puisse savoir qu'ils sont à la rue ! »

8.

La soupe de Saint-Eustache

Thomas voulait retourner au Royaume-Uni pour Noël – des amis l’hébergeraient pour les fêtes, et ça lui manquait de se trouver au milieu de gens parlant sa langue. Mais il était inquiet à l’idée de partir, parce qu’il avait presque tenu les quatre-vingt-dix jours qui lui permettraient de toucher l’allocation mensuelle de l’État français et donc de louer une chambre. Quitter le pays risquait de tout gâcher et de remettre le compteur à zéro.

Puis on lui a volé son sac de couchage, ce qui a fini de le convaincre de partir, quoi qu’il en coûte. Je savais que cela valait mieux pour lui – du moins ne serait-il pas dans la rue pour Noël. Il n’allait pas me manquer tant que ça : Thomas était juste un visage amical que je voyais de temps à autre à l’Agora... Pourtant, je me suis sentie bien plus seule, après son départ.

Un dimanche soir, affamée, je suis allée faire la queue à la soupe populaire de la gare de l’Est, celle que Thomas m’avait montrée. J’étais une des rares femmes à attendre le camion. Je n’avais pas remarqué qu’il y en avait si peu quand j’étais venue la première fois avec lui.

En général, deux ou trois camionnettes pleines de vivres arrivaient vers 19 h 45, mais ce soir-là, il n’en est arrivé aucune.

Des hommes se sont approchés et m’ont dit qu’il n’y aurait pas de distribution. Ils venaient d’Afghanistan. Respectueux, visiblement instruits, parlant bien l’anglais, ils ne m’ont pas paru dangereux, ce qui était curieux car j’avais développé une sorte de sixième sens concernant les loups, ce qui m’a sauvée plusieurs fois. Pourtant, ils étaient cinq ou six, et personne dans les parages ne se serait soucié qu’il m’arrive quelque chose.

Ils m’ont raconté qu’ils avaient un appartement, tout près, avec de quoi manger et se réchauffer. J’ai commencé à me sentir nerveuse. Ils m’ont demandé où je dormais. J’ai répondu : « À Montesquieu. » Mais ils ont senti que je mentais. Je me suis demandé s’ils avaient repéré qu’il m’arrivait de marcher toute la nuit. L’un d’entre eux m’a

dit que je pouvais passer la nuit chez eux à une condition qui lui semblait raisonnable : « Juste sexe avec lui et avec moi, a-t-il dit en désignant un autre type. Et après, tu dors jusqu'au matin, pas de souci. » J'ai dit « non » et je suis partie d'un pas vif. Ils m'ont suivie et m'ont demandé où était le problème : j'étais américaine, non ? Ça signifiait que j'aimais le sexe, ils le savaient. Je découvrais, peu à peu, que cette image stéréotypée des Américaines est profondément installée dans la mentalité moyen-orientale. J'ai eu peur.

Pourquoi ne m'étais-je pas méfiée davantage ? Étais-je épuisée à ce point que mon instinct me trahissait ? Je me suis concentrée sur ma respiration, avant de leur débiter une histoire de rendez-vous avec une amie. Mais je bredouillais. Ils l'ont senti.

Leurs questions se sont faites pressantes. Je respirais très fort. J'étais presque à l'entrée du métro, au coin de la rue. Puis ils se sont regardés et l'un d'eux a lâché : « OK, pas de problème. » Avant d'ajouter : « On traîne toujours dans ce coin. Tu peux nous y trouver quand tu veux. » Son offre restait valable.

Je n'en revenais pas de m'en être si bien tirée. J'ai quémagné un ticket de métro et j'ai sauté dans la première rame. Une fois assise, en sécurité, j'ai compris à quel point j'avais eu de la chance. En Amérique, ils auraient sorti une arme et m'auraient entraînée dans une ruelle. Eux finalement avaient joué cartes sur table : « Voilà ce que nous avons à offrir, et voilà ce que nous voulons en échange. » Sans violence.

Toujours plus affamée, je suis retournée au Louvre et j'ai continué à marcher. Vers 5 heures du matin, j'étais épuisée, au bout du rouleau. Dans un coin d'un des longs bras du Louvre, j'ai repéré des palissades en bois qui protégeaient un chantier. Je pourrais m'y cacher au moins jusqu'à l'aube, et je me suis recroquevillée dans l'ombre, derrière la barrière, pour y dormir quelques heures. À l'abri. Du moins le croyais-je.

Tout d'un coup, des mains ont agrippé mes épaules, mes cheveux. Je me suis débattue. L'homme touchait mon entrejambe, tirait sur le tissu usé de mon pantalon.

Plus je résistais, plus l'homme s'acharnait. J'ai entendu mon jean se déchirer. Mon esprit s'est figé, comme si toute la scène se déroulait soudain au ralenti, et j'ai cessé de lutter. Je me suis affalée sur lui. Mon poids l'a alors déséquilibré et il m'a lâchée un instant pour ne pas tomber : le temps de lui échapper en courant.

Je suis allée tout droit au poste de police le plus proche pour signaler l'agression dont je venais d'être victime. Les policiers m'ont dit : « *No English*. On est en France, on parle français. » J'ai écarté mon manteau et je leur ai montré, à travers mon pantalon déchiré, les

marques de griffures sur ma cuisse, mais le policier s'est contenté de répéter : « On est en France, vous devez parler français. »

En quittant le commissariat, j'étais à bout de nerfs. J'ai mis un moment à calmer le tohu-bohu d'émotions qui se bousculaient en moi.

Il fallait d'abord que je trouve un pantalon. Je suis allée rue Rambuteau, où Thomas m'avait dit qu'une ONG distribuait des vêtements. Au comptoir où s'empilaient des jeans, la femme parlait anglais et m'a demandé de présenter un ticket. Le ticket présenté, elle est partie dans une autre pièce avant de revenir avec un papier portant une adresse et le nom d'une station de métro : c'est là que je devais aller pour des vêtements de femme. On ne pourrait rien me donner ici.

J'ai écarté mon manteau pour lui montrer ce qui restait de mon pauvre jean, je lui ai dit que j'avais été agressée au petit matin, que je ne pouvais pas rester dans la rue comme ça, qu'un pantalon d'homme ferait l'affaire j'ai eu beau supplier, mes prières n'ont servi à rien : je devais aller à l'adresse indiquée, c'était ainsi...

On ne peut pas dire qu'en traversant la ville, je sois passée inaperçue avec mon jean en lambeaux. Les gens me regardaient, stupéfaits, certains me montraient du doigt en s'esclaffant.

J'ai fini par trouver l'adresse. C'était fermé.

En attendant, je n'avais toujours pas mangé. Les crampes de faim devenaient insupportables.

La semaine précédente, quelqu'un, à l'Agora, m'avait parlé des Restos du Cœur. Par un Anglais qui travaillait pour cette organisation, j'avais obtenu que Christine, la directrice du Resto du Cœur de la station Chevaleret, me laisse entrer pour le repas de midi, du lundi au vendredi, même sans ticket.

Je m'étais présentée le vendredi précédent, devant des bâtiments préfabriqués, au fond d'une impasse du 13^e arrondissement, où une foule de gens attendaient. Christine m'avait bien donné un repas chaud – un bol de lentilles avec une petite saucisse –, ainsi qu'un bonnet en laine, dont je lui étais reconnaissante tant j'en avais un besoin criant.

Donc trois jours plus tard, avec mon pantalon en lambeaux, j'étais de nouveau à la porte de ce Resto du Cœur, quand la femme filtrant les entrées a exigé un ticket. Après lui avoir expliqué l'accord que nous avions passé avec la directrice, elle m'a adressée à celle-ci. Ce jour-là, ce n'était pas Christine.

À mon grand soulagement, cette responsable parlait bien anglais... et c'est dans ma langue qu'elle a commencé à répondre à mes explications :

« You don't speak French, you don't eat ! Vous ne parlez pas

français, vous ne mangez pas. On est en France, vous devez parler français !

– Je n’ai pas choisi d’être ici, ai-je supplié. Je suis coincée. S’il vous plaît... »

Puis je lui ai montré l’état de mes vêtements en lui racontant que j’avais été agressée, que je n’avais pas mangé depuis le déjeuner de vendredi, parce qu’il était presque impossible de trouver où se nourrir le week-end sans ticket repas. J’avais mal, j’avais froid, j’étais désespérée, mais je me heurtais à un mur. Elle criait maintenant en répétant : « *You don’t speak French, you don’t eat !* »

Oui, cette femme était un mur d’inconscience. Des mots d’Eckhart Tolle me sont revenus : « Quand on est confronté à l’inconscience, c’est facile de sombrer dans l’inconscience. » Et j’ai craqué. Je me suis mise à pleurer comme une gosse devant toute cette nourriture qu’elle refusait de me donner. Incapable de me maîtriser, j’ai hurlé :

« Je n’ai pas choisi d’être là, je me suis retrouvée coincée. Croyez-vous honnêtement que je serais venue m’installer dans un pays dont je ne connais pas la langue ? Regardez ce que votre pays m’a fait ! Ce que vos hommes m’ont fait ! »

Elle a crié plus fort encore : « *You don’t speak French, you don’t eat !* »

Alors, j’ai violemment poussé vers elle deux pichets de lait qui se trouvaient sur le comptoir entre nous. Un homme a bondi pour s’interposer. Puis on m’a doucement mais fermement prise par le bras et on m’a escortée dehors.

Je ne sais pas comment je me suis retrouvée à la station de métro Chevaleret. Je ne sais pas combien de temps je suis restée assise sur un banc, dans le froid, en état de choc. J’avais renoncé. Abdiqué. Mes larmes étaient intarissables. Mon esprit engourdi. Comme mort.

Quand je suis revenue à moi, il faisait déjà nuit.

Je me souviens vaguement qu’un passant m’a conseillé d’aller à l’église Saint-Eustache, rue Rambuteau, où on servait de la soupe gratuitement. Je n’ai même pas levé les yeux pour voir qui c’était.

J’ai traversé la moitié de Paris comme une somnambule. J’étais gelée, épuisée, mes pieds et mes jambes me faisaient horriblement mal. Je me suis obligée à me concentrer sur chaque pas. Un pied devant l’autre.

Sous le porche de l’église, sur une table, il y avait une immense marmite, dont on grattait le fond pour verser les dernières gouttes de soupe. Mes larmes se sont remises à couler. Des volontaires sont venus à ma rencontre, une petite dame aux cheveux blonds courts d’un peu plus de cinquante ans, une autre femme, toute mince, aux longs cheveux noirs, et un homme presque chauve. « Ça va, il y en a

encore », m'ont-ils dit. Mais je n'arrivais pas à cesser de pleurer. J'étais brisée. Je ressentais une douleur inimaginable. J'avais touché le fond.

Alors j'ai montré les plaies de ma jambe, et les volontaires m'ont fait entrer dans l'église pour m'asseoir. Ils m'ont apporté à manger, de l'eau, une couverture. Et là, dans cette église, soudain entourée par ces gens merveilleux, j'ai compris que, jusque-là, j'avais totalement résisté à ce qui m'arrivait, quoi que j'en pense ! Et plus je résistais, plus je faisais s'aggraver les choses. Ce fut comme si ma conscience s'ouvrait. Dans un moment de clarté incroyable, j'ai entrevu comment cesser de m'identifier à ma situation. Si j'y parvenais, même temporairement, mes douleurs physiques elles-mêmes commenceraient à disparaître. Et j'ai alors pensé à cette phrase d'Eckhart Tolle : « Dites oui à ce qui est, et voyez comment soudain la vie travaille pour vous et non contre vous. »

Les bénévoles de Saint-Eustache ont commencé par me demander où je dormais. Je leur ai expliqué que si je ne pouvais pas entrer au foyer Montesquieu, je ne dormais pas, que je marchais toute la nuit pour éviter d'être attaquée. J'ai à nouveau montré l'état de mon pantalon et mes blessures :

« Voilà ce qui arrive, quand je m'arrête.

– Vous avez appelé le 115 ? »

Oui, je le faisais chaque jour et on m'avait déjà répondu qu'il n'y avait pas de lit pour moi cette nuit.

« Pouvez-vous dormir ailleurs ? »

J'ai parlé de Chex, qui m'avait hébergée une nuit, au bout du jardin des Halles, mais sa tente était trop petite pour deux. Ils m'ont demandé si j'accepterais d'aller au commissariat. Peut-être la police pourrait-elle m'aider à être accueillie à Montesquieu pour la nuit ? J'ai raconté ma mésaventure au poste et les bénévoles ont promis de traduire pour moi.

Au commissariat des Halles, la police a admis que je constituais un cas d'urgence et que, si le 115 ne pouvait me donner de lit, je pourrais dormir au poste. Quelques coups de téléphone plus tard, Montesquieu acceptait de me laisser entrer pour la nuit.

J'ai une reconnaissance infinie pour les bénévoles qui m'ont aidée ce jour-là.

Quel soulagement de me retrouver à Montesquieu, parmi tous ces visages familiers ! Il y avait foule à cause du froid. Tous les lits et presque toutes les chaises étaient occupés. Malgré mes craintes, j'ai accepté, quasiment sans pantalon, de dormir flanquée de deux hommes.

Le Jamaïcain était là. Il m'a demandé comment j'avais fait pour entrer. Je lui ai montré les marques de griffures sur ma cuisse. J'espérais qu'en voyant que j'avais été agressée, les autres me laisseraient tranquille et que je pourrais me reposer. C'était assez naïf. J'ai encore dû passer la nuit à chasser les mains baladeuses, dans un vague demi-sommeil cauchemardesque.

Au matin, Mohamed était de garde. Sa présence me réconfortait toujours. Je savais que, le soir venu, il m'ouvrirait. Alors qu'on nous faisait tous ressortir sous la pluie après le petit déjeuner, il m'a dit : « Appelle le 115 tout de suite ! Si tu appelles tôt, tu auras un lit ce soir. » Je lui ai expliqué que j'appelais le 115 chaque jour et qu'on me disait toujours qu'il n'y avait pas de lit pour une touriste américaine. Mohamed a affirmé que ce n'était ni juste ni vrai. Lui savait vraiment comment fonctionnait le système. Le 115 était destiné aux SDF, m'a-t-il dit, quelle que soit leur origine. « Si on te refuse, tu peux toujours exiger de parler à un supérieur. » Il m'a répété les mots à dire en français : en cas de refus, je devais affirmer *savoir* que le 115 n'était pas réservé aux Français mais à tous les SDF.

Ces derniers mots m'ont fait sursauter. Il avait raison : j'étais une SDF.

Je ne contrôlais plus rien. Je dérivais. J'avais faim, sans un sou en poche. Sans même un ticket pour les restaurants destinés aux sans-abri. Je n'avais pas de maison. J'étais une femme sans domicile, à la rue, dans un pays étranger dont je ne parlais pas la langue. Sans repères, sans solution pour sortir de ce pétrin.

J'ai appelé le 115. Comme d'habitude, j'ai attendu longtemps quelqu'un qui parle anglais. Quand une dame m'a dit : « Pas pour vous, touriste américaine ! », j'ai sorti le grand jeu – ce que Mohamed m'avait appris. « Attendez, j'appelle mon supérieur ! » a-t-elle répondu.

Après m'avoir laissée patienter presque une demi-heure, elle a repris la ligne en s'excusant : « Mon supérieur a dû faire des recherches, parce qu'on n'a pas beaucoup d'Américains qui nous appellent. Mais vous avez raison : vous êtes bien censée appeler le 115, même si vous êtes une touriste. Et quand vous aurez été ici depuis trois mois, vous aurez des droits supplémentaires. » En attendant, je pouvais retourner à Montesquieu ce soir-là.

De l'espoir, enfin !

Je suis allée à l'Agora boire un café, toujours préoccupée de me procurer un pantalon. Une assistante sociale m'a indiqué l'adresse où je m'étais rendue la veille sans résultat. Quand Chex est arrivée, je me suis adressée à elle. Selon elle, il y avait parfois des vêtements dans un placard du bureau des travailleurs sociaux, à Montesquieu ; je devrais

y aller à 14 heures, quand ils ouvraient pour le groupe de femmes. Un groupe de femmes ? Chex m'a expliqué que Sabrina, une des assistantes sociales de Montesquieu, ouvrait la grande salle aux femmes de 14 à 17 heures du lundi au vendredi. Exclusivement aux femmes !

En arrivant, j'ai trouvé l'atmosphère déprimante. Elles étaient une douzaine, dont quelques-unes que j'ai reconnues. La plupart se reposaient, les jambes en hauteur. Personne ne se parlait. Rien à voir avec ce que je m'étais imaginé. Mais il y avait du thé et un paquet de biscuits. Quand j'ai raconté ce qui m'était arrivé, Sabrina a enfin déniché un pantalon dans une pièce dont elle avait la clé.

Trente-trois heures après avoir été agressée, au bout d'un parcours à travers la ville où plusieurs personnes m'avaient baladée d'une façon impuissante ou cruelle, je portais enfin un pantalon.

Ce soir-là, je suis retournée manger à l'église Saint-Eustache, et je l'ai fait presque chaque soir par la suite. Il y avait toujours un plat chaud, du pain, du café, on vous donnait même des vivres à emporter pour le lendemain. Ces bénévoles étaient formidables. Ils semblaient avoir fondé une vraie communauté. Chaque jour, ils prenaient de leur temps pour préparer les repas et aider les deux à trois cents sans-abri qui venaient là. Tous étaient aimables et respectueux. Jamais ils ne se moquaient ni ne jugeaient. Leur compassion était sincère. Contrairement à presque tout le personnel de l'Agora qui allait jusqu'à décider ou non de nous laisser aller aux toilettes ! Certains paraissaient vraiment prendre plaisir à ce jeu.

À Saint-Eustache, j'ai rencontré des personnes d'un niveau de conscience élevé. Pour eux, sur un certain plan, nous étions tous identiques. Simplement, certains d'entre nous avaient besoin d'aide et ils s'efforçaient de répondre à ce besoin.

9. Capitulation

« Tout se qui se produit fait partie d'un ensemble plus vaste et de son dessein. L'instant présent n'est pas un obstacle à surmonter. »

Je relisais *Nouvelle Terre* en boucle. Une longue boucle. Je m'asseyais sur un banc glacé dans le jardin des Halles ou près de la Seine et je regardais les flocons de neige se poser sur les pavés avant de fondre. Je fermais les yeux et je me concentrais sur ma respiration. Quand je les rouvrais, je me sentais davantage reliée au monde.

J'ai approfondi les conseils d'Eckhart Tolle, notamment en tentant de fixer en permanence une partie de ma conscience sur mon souffle, sur le rythme de ma marche. Quand on marche, il se passe plein de choses sur lesquelles se concentrer : les voitures, les gens qui vont et viennent, l'air qu'ils ont, le décor urbain, les morceaux de nature, le ciel. L'attention n'est pas la même. Souvent, on se focalise sur sa destination, en évitant de se cogner aux passants ou aux obstacles. Mais il y a un autre état qui consiste à ne plus prendre garde au monde qui vous entoure, à se concentrer sur le mouvement. Le bruit des voitures s'affaiblit, vous n'allez nulle part, vous êtes juste en mouvement. Vous n'avez pas peur, personne ne vous veut de mal, vous allez d'un pas lent et harmonieux. Vous sentez votre corps peser sur vos pieds mais vous acceptez la fatigue, la douleur. Même si tout votre corps souffre, vous continuez à marcher. Vous ne regardez rien, vous ne vous laissez accaparer par rien de ce qui se produit autour de vous. Il ne se passe rien dans votre esprit.

Vous mettez un pied devant l'autre. C'est tout.

J'ai décidé de cesser d'en vouloir aux travailleurs sociaux et à ceux qui ne m'aidaient pas. J'ai tenté de voir les choses sous un angle différent. Peut-être me rendaient-ils service, me montraient-ils que je pouvais surmonter mes problèmes toute seule ?

J'ai essayé de ne pas m'inquiéter tout le temps. Bien sûr, je continuais à sentir et à éviter certaines personnes et certaines situations à risque, mais je veillais à me détacher tout en restant prudente. Au Tibet, on dit : « Si on peut résoudre un problème, rien ne

sert de s'en inquiéter ; si on ne peut pas le résoudre, s'inquiéter n'y changera rien. »

Surtout j'ai cessé d'attendre des autres qu'ils me protègent, me nourrissent ou trouvent pour moi le moyen de rentrer chez moi.

Je n'ai pas renoncé : j'ai lâché prise. J'ai cessé de résister. J'ai cédé à ce qui m'arrivait. Quand le nuage de mon esprit s'est dissipé, quand j'ai accepté cette existence sans chercher à m'en sortir par tous les moyens, tout a semblé se mettre en place. Beaucoup des souffrances que je m'étais créées se sont estompées : les pensées négatives, l'angoisse, le stress, les désirs et les peurs, l'anticipation et les accusations.

C'est aussi à ce moment-là que j'ai commencé à comprendre comment cette ville fonctionnait, et à me familiariser un peu plus avec la langue française. En un mot, j'ai senti que je me retrouvais au bon endroit au bon moment.

Je me suis mise à fréquenter le groupe de femmes du foyer Montesquieu, tous les après-midi de la semaine. Pendant trois heures, nous disposions d'un lieu abrité, chauffé, où nous étions en sécurité. Je pouvais me reposer, boire un café ou un thé et manger un peu. Je crois que les responsables savaient à quel point vivre dans la rue est dur pour les femmes. Certaines finissaient par devenir agressives, violentes et, quand cela arrivait, Sabrina leur donnait un ticket de métro pour la Halte-Femmes, un autre foyer de jour à l'autre bout de Paris, où on savait s'occuper de celles qui souffraient de problèmes psychologiques.

Un jour, une assistante sociale a annoncé qu'elle allait donner des cours de français à Montesquieu, tous les vendredis. Formidable ! Mais notre professeur avait tant d'autres choses à gérer parallèlement – le téléphone sonnait sans arrêt, quand ce n'était pas une femme qui se mettait à hurler – que l'expérience s'est révélée décevante.

De mon rendez-vous avec la coiffeuse de l'Armée du Salut où m'avait amenée Stéphanie, je garde un souvenir merveilleux. C'était assez surréaliste. Dans ce tunnel crasseux de station de métro désaffectée, la bénévole qui s'est occupée de moi a été adorable et très professionnelle : elle m'a fait choisir sur un nuancier la couleur de ma teinture avant de me masser le cuir chevelu, délicieusement.

Quand elle a terminé, elle m'a invitée à revenir à 18 heures pour une petite fête de Noël. J'étais ravie. J'ai toujours adoré l'ambiance et les chants de Noël. Mais dans la situation où nous étions tous, autour de quelques sandwichs et d'un peu de musique, ce n'était gai ni festif. J'ai regardé plus attentivement les hommes qui se trouvaient là et j'ai demandé à certains d'où ils venaient. Les plus nombreux étaient

afghans et pakistanais. Combien d'entre eux, me suis-je demandé alors, avaient été réduits à la rue, dans un pays étranger, à cause de cette guerre absurde menée par l'Amérique ?

Mon regard sur mon pays avait soudain changé. J'ai toujours été contre la guerre. Mais il y a un fossé entre les images qu'on vous montre à la télé et l'empathie que vous éprouvez en rencontrant des réfugiés. Les aider ? J'en étais moins capable que jamais.

Le lendemain, j'étais devant l'Agora quand François, l'ami de Salim, est passé. Il m'a proposé une promenade au jardin des Halles. Comme il avait toujours été chaleureux et courtois, je n'y ai pas vu de mal. Et nous arrivions à communiquer en anglais.

À 18 heures, il m'a dit : « Viens, il est temps de manger ! » Comme nous reprenions la direction du foyer, je me suis étonnée. Je n'étais pas au bout de mes surprises : au sous-sol de l'Agora, au bout d'un long couloir, on servait chaque soir à manger pour 1 euro ! Un repas chaud et copieux sans avoir besoin de ticket ! Et personne ne me l'avait dit...

Quand nous sommes remontés, un petit homme tout maigre, la quarantaine, français apparemment, était assis à une table. Les cheveux noirs courts et bouclés, il portait un costume trois pièces : jamais on n'aurait dit un sans-abri. Voyant du pain qui dépassait de mon sac, il s'est exclamé : « Où est-ce que vous avez eu ce pain ? On donne à manger, ici ? »

Il avait beau parler français, lui aussi ignorait l'existence de ce restaurant. Mais il n'avait apparemment pas un sou et sa maigreur était effrayante. Je lui ai donné le reste de mon pain et de pâté que j'avais gardés pour plus tard.

Sur les conseils de Chex, j'ai décidé de me trouver une tente. Une idée lumineuse, car sa tente à elle était chaude et, surtout, assez sûre. Après avoir marché tant de nuits dans les rues, dormir sous une petite tente, sous les arcades de la Bourse, c'était presque un rêve pour moi, un hôtel deux étoiles. Seule une fine toile vous sépare des odeurs et des bruits du trottoir, mais les passants ne savent pas qui vit dedans, et ils vous laissent tranquille. Cela me permettrait de me reposer assez longtemps pour imaginer comment sortir de ce cauchemar.

Avec mes affaires, je suis d'abord allée aux Halles, à la recherche d'un bureau de Médecins du monde où on pourrait m'aider. De là, comme le bureau fermait, on m'a adressée à la Croix-Rouge, métro Voltaire. N'en pouvant plus de porter mes sacs, j'ai demandé à les laisser un moment à l'Agora. Il n'en était pas question.

« Vous vous en moquez. Vous vous moquez qu'on meure dehors. Je n'ai pas d'abri, pas de sac de couchage, pas de tente, et je vous

demande juste de garder mon sac pendant deux heures ! »

Les responsables du foyer ont persisté dans leur refus. Mais une des femmes a alors « décidé » de parler un peu anglais et m'a suggéré d'aller aux Halles – j'en venais – pour demander un casier. Je savais déjà qu'en obtenir un prendrait quelques semaines, et qu'à cette heure, de toute façon, je trouverais porte close. C'est Chex qui a pris mes affaires dans sa tente, le temps que j'aille à la Croix-Rouge.

C'était en fait une boutique où on vendait des fournitures d'occasion. J'ai montré à la responsable ma carte de volontaire de la Croix-Rouge américaine, que j'avais gardée sur moi, en lui expliquant que j'étais coincée en France, sans argent ni lieu où dormir.

Malheureusement elle n'avait pas de tente, mais dans l'arrière-boutique, elle a déniché un sac de couchage en bon état. Elle m'en faisait don. Je l'ai chaleureusement remerciée.

Sans tente, je ne pouvais pas dormir dehors. J'ai alors pensé à François : à l'Agora, quand on avait besoin de quelque chose d'introuvable, on s'adressait souvent à lui, si serviable, si débrouillard. Il a commencé par refuser, choqué que je veuille dormir sur le trottoir, moi, une « femme respectable » :

« Il fait trop froid, tu vas geler à mort ! »

Je lui ai parlé de Chex et j'ai expliqué que je ne pouvais pas continuer à marcher seule toute la nuit, que j'étais épuisée. Il a réfléchi et a finalement décidé de m'aider.

François possédait une liste impressionnante des lieux où les sans-abri pouvaient se rendre pour obtenir toutes sortes d'aide : des domiciles, des endroits où laver ses vêtements, où faire sa toilette, où laisser ses affaires. Le nombre de restaurants qui servaient des repas quand on avait un ticket semblait infini. Y figurait aussi une foule de médecins à la disposition des SDF. J'avais été échaudée par Tico mais ça valait le coup d'essayer.

Il m'a conseillé de commencer par le Secours catholique, près de la gare de l'Est, et d'y aller tôt le matin. Il m'a indiqué l'adresse précise et donné un papier où il avait écrit quelque chose en français que je ne comprenais pas. Il ne pouvait pas m'y accompagner, car il emmenait son fils à Eurodisney toute la journée. J'ai compris que François ne vivait plus avec son enfant et qu'il attendait avec impatience les jours où on le lui confiait. Il devait avoir bien du mal à économiser l'argent pour ce genre de sortie. Je savais qu'il était à la rue, puisqu'il dormait très souvent à Montesquieu.

Je n'ai jamais trouvé le centre du Secours catholique. Personne n'a pu me renseigner. Le soir, de retour à l'Agora, je me suis tournée vers Suzanne, l'assistante sociale : pouvait-elle me dire où obtenir une tente ?

« Oh, mais ce n'est pas une tente qu'il te faut, a-t-elle répondu. Je

te vois ici depuis un moment. Je pensais que tu avais un endroit où vivre. Il faut qu'on prenne rendez-vous.

– Vous m'avez déjà donné deux rendez-vous, et vous n'êtes jamais venue !

– Quand ça ? »

Je lui ai rafraîchi la mémoire, et elle, très naturellement : « Ah oui, c'était mon jour de repos. » Je suis restée interdite.

François, qui avait tout entendu, est intervenu :

« C'est un problème, un vrai problème. Elle ne peut plus rester dans la rue, vous savez. Il faut que vous fassiez quelque chose. Vous devez la sortir de la rue. Vous devez l'aider. »

Et miraculeusement, sans même avoir besoin de décrocher son téléphone, Suzanne a claqué des doigts :

« Oh, oui ! J'ai un endroit où vous pouvez vous installer. »

Un nouveau foyer ouvrait près de la place Monge. Elle allait y travailler et m'y accueillerait après le 1^{er} de l'an. En attendant, elle pourrait me trouver un lit dans un autre foyer, près de la porte de Choisy. Il était trop tard pour que j'y aille dès maintenant mais, demain matin, elle m'aiderait à remplir les papiers. Et, au fait, il y avait une tente dans une pièce, à Montesquieu, que je pourrais emprunter pour la nuit...

Je n'en revenais pas : elle connaissait cette adresse depuis notre première rencontre, elle n'avait même pas eu à téléphoner. Après toutes ces semaines où elle avait disparu, où elle m'avait posé des lapins, il avait suffi que François, un homme de nationalité française, prenne ma défense pour qu'elle m'aide ?

Mais c'était le passé. Je devais le laisser derrière moi, lâcher prise et accepter de lui faire confiance.

10. Un Français très aimable

Suzanne m'a emmenée à Montesquieu chercher la tente. Ne sachant pas comment la monter, j'ai voulu ouvrir le sac mais, pressée de rentrer chez elle, elle m'a assuré que Chex m'aiderait, et elle est partie.

À la Bourse, j'ai appelé mon amie, tout heureuse de mon matériel. Chex s'est empressée de me faire déchanter : Suzanne avait déjà tenté de lui donner cette tente, mais il était impossible de la monter. Là-dessus, elle est retournée se mettre au chaud.

Il devait bien y avoir un moyen. Je persistais à penser que n'importe quelle tente valait mieux que marcher toute la nuit. Chex refusant de bouger, Katharine, sa voisine, est sortie m'aider, de même qu'un Polonais, Jonas. Ça nous a pris des heures. Il manquait plusieurs pièces. On a fini par dresser une sorte de tipi, sans fermeture à glissière et plein de trous par lesquels le vent s'engouffrait. Mais une fois dedans, personne ne pouvait me voir et j'étais à l'abri, relativement au chaud dans mon sac de couchage de la Croix-Rouge. En dormant près de Chex et de Katherine, je savais – j'espérais – que si je criais, elles viendraient à mon secours.

Après l'épisode de la tente, Chex m'a appelée, dans son accent rude d'Europe de l'Est, *American Catastroph*.

Quand Suzanne est arrivée à l'Agora le lendemain matin, je l'attendais déjà. Elle m'a donné des papiers dans une enveloppe fermée, un ticket de métro et m'a dit que tout était organisé pour que j'aie un lit dans un foyer pour femmes, porte de Choisy, au sud de Paris. Devant mon inquiétude de ne pas trouver mon chemin ni pouvoir demander aux passants, elle a ajouté : « Cherche une grande église, c'est juste à côté, rue des Malmaisons. »

Le foyer était à cinq minutes du métro Maison-Blanche – le nom de la résidence du président des États-Unis ! –, dans une rue au nom prédestiné pour un foyer de femmes sans abri, et pas si facile à trouver ! Au coin de l'église, dans un vieux mur en brique couvert de

graffitis, une petite porte ouverte, sans aucune indication, donnait sur quelques marches. Personne dans le hall, ni au premier étage. Est-ce que je m'étais trompée ?

En frappant à deux ou trois portes, je suis finalement tombée sur Dani, que je rencontrais parfois au groupe de femmes, à Montesquieu. Aimable, petite – pas plus d'un mètre cinquante –, elle portait ses cheveux brun clair coupés court, comme un homme, et était presque toujours vêtue d'une veste écossaise rouge et noir. Elle a regardé mes papiers, puis m'a accompagnée jusqu'à un autre bâtiment tout aussi délabré, où la responsable ce jour-là, une très belle femme, a elle aussi vérifié mes papiers avant de me confier à un certain Victor.

Préposé aux fournitures, Victor ne parlait pas anglais, lui non plus. Il a ouvert un placard fermé à clé et m'a montré une brosse à dents, du dentifrice, du savon en me demandant par gestes si j'avais besoin de tout cela. J'ai hoché la tête avec énergie. Puis il m'a conduite au troisième étage dans une chambre à trois lits, et m'a donné une alèze.

Un lit ! Dans une chambre propre ! Je n'arrivais pas à le croire !

Victor a monté le chauffage et m'a indiqué les toilettes plus loin dans le couloir et les douches : trois cabines sans portes mais avec un rideau.

Enfin, il m'a signifié que l'on pouvait manger dans le bâtiment voisin à 18 heures. Quand il est parti, je me suis écroulée sur le lit qu'il m'avait assigné. Que c'était bon d'être allongée dans une chambre chaude, toute seule, loin des loups !

À l'heure du dîner, dans la salle à manger, il y avait peu de monde. Comme à l'Agora, la nourriture était emballée – des repas pour SDF, dans des boîtes en plastique –, mais c'était chaud et j'étais si reconnaissante, si incroyablement reconnaissante de manger ! Après avoir englouti tout ce qu'on m'avait donné, je me suis douchée et je me suis couchée, épuisée.

Il devait y avoir une salle de télévision, tout près, car j'entendais des voix et des rires. Je me suis demandé à quelle heure on nous réveillerait le matin – 6 heures ou 6 heures et demie, comme à Montesquieu ?

Malgré la douleur lancinante dans mes pieds sur lesquels j'avais l'impression de recevoir des coups de couteau, j'ai fini par m'assoupir jusqu'au lever du jour.

Personne n'a réveillé personne, le lendemain matin. Alors que je m'attendais à ce qu'on frappe à la porte en criant, il régnait un silence incroyable. Les femmes qui partageaient ma chambre dormaient encore. L'une était une petite femme plutôt âgée, à la respiration légère et au visage étonnamment paisible.

Vers 7 heures et demie, après le petit déjeuner, je suis retournée dans la chambre, où les autres dormaient toujours. Et je me suis glissée à nouveau sous les couvertures.

Dans l'après-midi, quelqu'un m'a fait signe de prendre mes affaires et de quitter la chambre. Mon cœur s'est serré : on allait me rejeter à la rue ! Mais l'homme m'a entraînée dans l'autre immeuble, dans une chambre au deuxième étage où il n'y avait que deux lits. Une ravissante Asiatique a ouvert la porte.

Ji-Min parlait un peu anglais. Un peu plus grande que moi, elle avait de longs cheveux noirs et un visage aussi beau que son esprit. La chambre était vraiment agréable et d'une intimité appréciable. Ji-Min avait suspendu un miroir au-dessus du lavabo et des calligraphies en coréen dansaient sur le mur.

J'avais une poche à tabac pleine de ce que j'avais ramassé dans la rue et quelques feuilles de papier que quelqu'un m'avait données à l'Agora. J'ai tenté de rouler une cigarette ; mais je m'y prenais si mal que Ji-Min a fini par éclater de rire, et j'ai joint mon rire au sien. Elle m'a fait signe de venir m'asseoir sur son lit avant de me montrer comment m'y prendre.

J'étais tellement heureuse, tellement soulagée de ne pas avoir été remise dans la rue ! Je suis restée deux nuits dans la chambre de Ji-Min. Je crois que nous serons toujours amies, elle et moi.

Ji-Min m'a confié un peu de son histoire. Quatre ans auparavant, elle avait épousé un Français, qui n'avait pas tardé à la frapper. Elle était restée avec lui quelque temps, mais un soir où il avait tenté de la frapper à nouveau, elle avait quitté l'appartement et marché toute la nuit. J'imagine combien cela avait dû être dur pour elle, qui avait l'air si fragile, si vulnérable.

Ji-Min était drôle. Elle m'a raconté qu'une nuit très froide, alors qu'elle marchait en sandales et sans manteau, elle avait croisé une dame avec un chien qui portait, lui, un manteau bien chaud. C'était si fou qu'elle avait éclaté de rire : nous vivons à une époque où les chiens sont situés plus haut que les humains dans la chaîne vestimentaire.

Quand était venu le temps de renouveler sa carte de séjour, Ji-Min s'était rendue à la Préfecture. Elle avait apporté tous les papiers qu'on lui avait demandés pour le renouvellement de sa carte : une lettre lui promettant un emploi pour l'année à venir, un certificat de domicile et son ancienne carte de séjour. Mais elle avait quitté son mari. On lui avait dit qu'elle devait retourner en Corée, que, n'étant plus mariée à un Français, elle n'avait plus aucune raison de rester en France. Elle ne voulait pas rentrer, elle avait des problèmes familiaux

en Corée, je crois. Et c'est comme ça qu'elle se retrouvait coincée, sans ressources, elle aussi.

Après la seconde nuit chez Ji-Min, Djamila, qui travaillait à Malmaisons, est venue me dire de reprendre mes affaires et de la suivre. Pourquoi tous ces changements ? Elle m'a expliqué que j'étais là parce qu'il y avait urgence, mais que je n'avais pas de place attitrée. Beaucoup de résidentes habituelles étant parties voir leurs amis ou leur famille pour les fêtes, on me mettait là où un lit se libérait.

Ma nouvelle chambre, plus loin dans le couloir, était bien moins chaleureuse que celle de Ji-Min, avec ses murs nus et son unique placard. Peu importait : je n'avais besoin que de dormir tant j'étais épuisée, simplement heureuse que personne ne me réveille et ne me jette dehors. À Malmaisons, cela n'arrivait jamais.

Un après-midi, comme il neigeait, j'ai fait un bonhomme de neige en forme de souris, avec des cuillers en plastique pour les oreilles, un nez pointu et une couronne en papier. Je lui ai mis une cigarette dans la bouche. Tout le monde a ri et pris des photos.

Malgré mes résolutions de rester concentrée sur le présent, je ne cessais de penser aux fêtes de Noël que j'avais vécues et à celles que je ne vivais pas. Ma mère me manquait. Je me souvenais que, juste avant sa mort, j'étais rentrée de l'université pour la voir. C'était fin novembre, elle faisait ses achats de Noël dans des catalogues de vente par correspondance, et elle m'avait proposé de choisir quelque chose qui me plairait. À l'époque, j'avais un chat. J'avais choisi une bague en argent ornée de cinq chats qui manifestement n'était pas du tout à son goût. Elle avait fait la moue et m'avait demandé de choisir autre chose. J'avais accepté pour lui faire plaisir.

Elle est morte le 10 décembre. Je n'ai pas pu lui dire adieu, mais quelques jours avant Noël, la bague aux chats est arrivée par la poste. Cette bague est toujours à mon doigt, et dans le foyer de la rue des Malmaisons, je la regardais en me souvenant de ma mère.

Et puis je me rappelais que je travaillais presque toujours pendant les fêtes. Après le jour de l'an, il était plus difficile de trouver un emploi en intérim, toutes les infirmières salariées ayant repris leur poste. En décembre donc, j'acceptais tout ce qu'on me proposait, pour autant d'heures que je le pouvais.

C'était assez agréable de travailler la veille de Noël. On avait le choix. On m'envoyait le plus souvent dans une maison de retraite mais j'aurais pu aller au centre pour enfants malades où travaillait Chloé : ça aurait été chouette d'aider ensemble les gamins à fêter Noël.

Chloé, je ne cessais de penser à elle. Elle était si loin...

Grâce à un des ordinateurs de l'Agora, j'ai pu un jour consulter mes courriels. Un message de mon agence d'intérim disait que Chloé avait appelé pour demander ce qu'il en était du loyer de janvier et du remboursement de l'argent qu'elle m'avait envoyé par Western Union. Je la comprenais : elle vivait avec un budget très serré. J'ai répondu qu'elle pouvait vendre mes affaires pour se dédommager et qu'elle tirerait sans doute de ma Jeep, de mon canapé et de ma collection de DVD les deux mois de loyer que je devais. J'en ai profité pour lancer un appel au secours : coincée dans un pays étranger, je n'avais pas les moyens de rentrer chez moi et la situation m'échappait totalement. L'agence d'intérim ne m'a jamais répondu.

Et voilà ! Tout était parti. Je ne possédais plus rien à Portland. Et, d'ici quelques semaines, si je n'avais toujours pas trouvé de solution, je perdrais aussi l'agrément que je devais renouveler chaque année pour mon travail d'aide-soignante. Même si cela me faisait mal, j'ai compris alors que, pour le moment, ma vie en Amérique était terminée.

Je traversais le jardin des Halles, quand je me suis souvenue d'une réplique d'un de mes films préférés : « Si tu te concentres sur ce que tu as abandonné derrière toi, tu ne seras jamais capable de voir ce qui t'attend. » Cela entraînait en résonance avec ces mots que je venais de lire dans *Nouvelle Terre* : « Il arrive que lâcher prise soit un acte bien plus puissant que de se défendre ou de s'accrocher. »

Il gelait ce jour-là. Dans l'air limpide, des petites stalactites pendaient des plantes. Il me restait du pain vieux de deux jours dans les poches. Dès que je me suis assise sur un banc, des pigeons se sont posés près de moi et j'ai entrepris de les nourrir, comme j'avais l'habitude de le faire en Amérique.

Un gardien m'a ordonné d'arrêter. C'était interdit ! Il m'a montré son carnet de contraventions, pour prouver que nourrir les oiseaux était passible d'une amende. J'ai continué à leur donner du pain dès son départ. Beaucoup avaient mal aux pattes, comme s'ils avaient été piégés, et plusieurs avaient une cordelette attachée à une patte. Ils étaient encore plus mal en point que moi.

Un des pigeons avait un fil emmêlé autour des deux pattes, si bien qu'il perdait l'équilibre dès qu'il avançait. Il m'a fait pitié. Il devait mourir de faim, parce qu'il a avalé mes miettes de pain aussi vite qu'il a pu. Discrètement, je me suis débrouillée pour le libérer.

Cela m'a rappelé Lester, un cheval dont je prenais soin en Louisiane, quand j'avais vingt ans et que j'aidais un entraîneur de chevaux de course, avant de décider de reprendre mes études supérieures. Sur un champ de courses, le plus grand risque est que le cheval se casse une jambe. En Amérique en tout cas, il est alors

condamné à être abattu pour fournir de la viande.

Lester était un beau bai brun très sombre, aux grands yeux noisette et au cœur immense. Cet étalon de 540 kilos avait remporté des courses de groupe II (le groupe I comprend les courses les plus renommées, le Kentucky Derby, par exemple). En général, les étalons sont agressifs, mais Lester était le plus doux des chevaux. Il ressemblait trait pour trait à un cheval miniature que j'avais eu pour Noël, quand j'étais enfant.

Un matin, le cheval travaillait avec son jockey préféré quand, tout à coup, sa tête s'est mise à dodeliner, ses pas sont devenus brusques et saccadés. Le jockey l'a arrêté tout de suite et a sauté à terre. Le camion à viande s'approchait déjà !

Il arrive pourtant que, lorsqu'un étalon de premier ordre ou une jument reproductrice se casse une jambe, le propriétaire investisse ce qu'il faut pour le soigner. Lester était un étalon de groupe II qui portait le nom de son propriétaire, ce qui me donnait de l'espoir. On l'a ramené à l'écurie et le vétérinaire a fait une radio. C'était une très mauvaise fracture. Plus jamais Lester ne courrait, mais son propriétaire a voulu tenter de le sauver pour en faire un reproducteur.

Lester et moi étions des âmes sœurs. Nous le savions tous les deux. Je l'aimais comme une mère aime son enfant. Il a passé deux semaines à l'hôpital après son opération. D'habitude, après une telle épreuve, les chevaux sont envoyés dans une ferme. Son propriétaire savait-il que Lester et moi avions besoin d'être ensemble pour qu'il se remette ? Il a fait le choix inhabituel de ramener son étalon à l'hippodrome pour sa convalescence de trente jours.

Je savais que ce seraient probablement nos trente derniers jours en compagnie l'un de l'autre. Je l'ai donc gâté le plus que j'ai pu. Il avait un énorme plâtre sur la jambe, du sabot jusqu'au ventre. S'il ne pouvait pas se lever, j'allais dans sa stalle et je m'asseyais près de lui. Je le lavais à l'éponge et je brossais sa crinière et sa queue. Il m'est arrivé de passer la moitié de la nuit avec lui, recroquevillée dans la paille. Je lui faisais une confiance absolue. Je savais qu'il ne me ferait pas de mal. Les gens venaient voir de partout cet étalon unique, très intelligent, qui avait vite appris à se faire aimer. Puis le moment est venu pour Lester de gagner son nouveau foyer.

L'année suivante, le vétérinaire qui l'avait opéré m'a expliqué que Lester, après avoir monté une jument, s'était reçu trop lourdement sur sa mauvaise jambe et l'avait à nouveau cassée. On l'amenait tout juste à l'hôpital pour chevaux. J'ai tout lâché et m'y suis précipitée. Ils avaient décidé de ne pas le réopérer à nouveau, de se contenter d'un plâtre en fibre de verre. Quand Lester m'a vue arriver, il s'est agité et il a henni. Le vétérinaire m'a dit qu'il me parlait, qu'il était heureux de ma présence. Il m'a demandé de me tenir près de sa tête pendant

qu'on lui appliquait le plâtre : ce serait très chaud, pas douloureux, mais inconfortable. Il m'a aussi prévenue que, parfois, les chevaux mordent pendant cette intervention. Mais j'avais une confiance aveugle en Lester. Même s'il souffrait, je savais que jamais il ne m'agresserait. J'ai posé sa tête sur mon épaule. Quand la douleur s'est fait sentir, son cou s'est amolli, au point que j'en ai supporté presque tout le poids. J'ai caressé son museau et son cou avec bonheur. Même s'il lui est arrivé de relever les babines et de grincer des dents, très vite il reposait sa tête sur mon épaule, veillant à ne pas me blesser.

La jambe a eu beaucoup plus de mal à guérir cette seconde fois. À la saison de reproduction suivante, sa jambe a de nouveau cédé lors d'une saillie. Lester avait beau aimer la vie, on a décidé que le mieux pour lui serait d'aller chercher cette seringue à laquelle il avait échappé deux fois.

Cela m'a réconfortée de savoir qu'il ne souffrirait plus. Et puis, il avait quelques descendants pour perpétuer son grand cœur et sa douceur.

Tant d'années après, en regardant les pigeons, je pensais à ce que j'avais laissé derrière moi en Amérique. Mais cela ne me paraissait plus si important. Si je me trouvais à Paris, c'était ce qui devait m'arriver. Il fallait que je me ressaisisse. Je n'ai jamais eu de problème pour trouver du travail. Je me suis dit que je pourrais y arriver ici : décrocher un boulot, un appartement, refaire ma vie.

La veille de Noël, il faisait froid et j'avais envie d'être avec quelqu'un qui m'aimait. Chex était contente de me voir, elle aussi ; nous sommes allées ensemble à Saint-Eustache pour le dîner. C'est là qu'on trouve la meilleure soupe pour SDF. Après le repas, tout le monde a refait la queue : on nous a donné à chacun un cadeau ! Un gros paquet avec des rubans. J'étais stupéfaite. C'était une superbe couverture rose en polaire, la plus douce, la plus chaude que j'aie jamais possédée. Cette couverture, je l'ai gardée précieusement. Elle me rappelle à quel point les bénévoles de la communauté de Saint-Eustache sont particuliers. C'est là que j'ai trouvé la spiritualité et la chaleur humaine les plus authentiques.

Il faisait déjà nuit noire quand je suis retournée au foyer de la rue des Malmaisons. Enveloppée dans la couverture, j'ai traversé la moitié de Paris en m'arrêtant au passage devant les formes si belles de Notre-Dame. Puis j'ai traversé le boulevard Saint-Germain, vers la rue Monge et je suis descendue jusqu'à l'avenue des Gobelins (ce nom me faisait rire car *goblins*, en anglais, veut dire « lutins »), jusqu'à la place d'Italie. Il ne me restait alors que l'avenue de Choisy à parcourir. Dans

ce quartier assez tranquille, il n'était pas trop dangereux de marcher la nuit : les loups semblaient y être moins nombreux qu'au centre de la ville. Tous les restaurants asiatiques laissent leurs lumières allumées et les épiceries restent ouvertes très tard, avec leurs étals de fruits exotiques. Ce quartier me fait penser à La Nouvelle-Orléans : un lieu un peu en marge, mais assez sûr.

En arrivant rue des Malmaisons, j'étais épuisée mais on a insisté pour que je me joigne à la fête organisée dans la salle à manger pour les résidentes qui restaient. Beaucoup étaient parties chez des amis ou dans leur famille, mais les responsables avaient préparé des sandwiches et des gâteaux. La radio diffusait de la musique.

Toutes les filles voulaient que je m'amuse, elles étaient amicales et joyeuses. Malgré leur gentillesse, je n'avais pas le cœur aux réjouissances, tant mes pieds étaient douloureux d'avoir marché malgré leurs blessures. Rejoindre le foyer m'avait pris deux heures ; imaginez que vous devez marcher deux heures avec un caillou dans votre chaussure sans pouvoir l'enlever, c'est exactement l'impression que j'avais, parce qu'il m'était impossible de me débarrasser de mes tendons malades.

J'ai fini par remonter dans ma chambre. La fenêtre donnait sur une grande église et, en ce soir de Noël, il y avait une messe avec chœur. C'était superbe ! Aux États-Unis, après la messe de minuit, tout le monde rentre à la maison, alors qu'à Paris on s'amuse toute la nuit. J'ai écouté depuis mon lit les rires et les chants qui ont duré jusqu'à l'aube.

Je suis restée couchée presque toute la journée du 25 décembre. J'étais fatiguée et mes règles étaient douloureuses. Même si donner ce genre de détail peut paraître incongru, il faut savoir que cela pose un réel problème pour les femmes sans abri. J'en étais arrivée à essayer de conditionner mon corps en lui demandant d'arrêter de saigner ! Car où trouver des tampons sans argent ? À Malmaisons, ils distribuaient heureusement des serviettes, mais je n'avais rien pour lutter contre la douleur.

Le lendemain de Noël, ma compagne de chambre est revenue. Jeune, moins de trente ans, originaire du Maroc, elle avait l'air gentil. Peu après, une certaine Hind, venue du Maroc elle aussi, est passée la voir. Mince, du même âge environ, en jogging, elle parlait anglais. Elle m'a demandé d'où je venais. Quand j'ai répondu : « Amérique », elle a paru surprise. Elle a reniflé et relevé la tête : « J'ai cru que t'étais anglaise. » Une fois de plus, on semblait me juger en fonction du pays qui m'avait vue naître. Hind n'aimait pas l'Amérique, donc elle ne m'aimait pas.

Hind vivait à Malmaisons depuis des années, pour des raisons

« très particulières », m'a-t-elle dit sans me donner de détails. « Et toi ? » Je lui ai répondu qu'un Français m'avait aidée auprès d'une assistante sociale, sans savoir que Hind s'empresserait de parler aux autres résidentes de ces « Américaines qui couchent avec n'importe qui pour obtenir ce qu'elles veulent ». Ce stéréotype avait la vie dure !

Hind était comme ça. Elle aimait semer la pagaille, prenait des grands airs, disait du mal des autres et donnait des ordres comme si elle dirigeait les lieux. Je n'étais pas sa seule cible. Elle médissait de tout le monde. Selon l'une des travailleuses sociales à qui j'ai demandé ce qu'elle pensait de ce comportement, c'était le seul pouvoir qui restait à quelqu'un comme elle, coincée là depuis si longtemps. Je ne comprends toujours pas comment on peut trouver du plaisir à blesser autrui. Je persiste à penser que, si elle s'était servie de toute cette énergie utilement, elle s'en serait déjà sortie.

Tandis que les résidentes revenaient peu à peu au foyer, je sentais des tensions se remettre en place dans cette petite communauté. Je suis restée en dehors des disputes. Simplement, je m'habituais peu à peu à l'idée d'être en sécurité. Je savais que je n'allais pas rester longtemps à Malmaisons, et qu'en tout cas on ne me jetterait plus à la rue.

J'ai commencé à me lier avec certaines résidentes. On partageait des cigarettes, du thé. Ji-Min était la meilleure d'entre elles, mais j'aimais aussi « Amérique du Sud », la vieille Brésilienne incroyable dont j'avais partagé la chambre la première nuit.

Quand elle avait découvert que je venais des États-Unis, elle m'avait dit : « Tu es Amérique du Nord, je suis Amérique du Sud », et elle avait ri. Elle m'accueillait toujours par un « Eh ! Amérique du Nord ! » auquel je répondais par un « Eh ! Amérique du Sud ! ». C'était notre plaisanterie. Elle avait les yeux d'un bleu lumineux qui rayonnaient de paix. Originaire d'une région riche au sud du Brésil, elle était venue en Europe avec son mari pour monter une affaire d'import-export. Pendant des années ils avaient très bien vécu, mais son mari était mort d'un cancer foudroyant. Quand elle n'avait plus eu d'argent, elle avait vendu tout ce qu'elle possédait. Il ne lui restait plus rien. Elle était toute petite, proprette et, même très démunie – contrairement à beaucoup de résidentes qui avaient tout un bric-à-brac de valises, cartons, machines à coudre –, elle était toujours d'humeur égale, joyeuse.

Il y avait aussi une Pakistanaise, que j'appelais aussi par le nom de son pays. Pakistan m'incitait à continuer d'apprendre le français. C'est une langue très difficile, disait-elle, mais je ne devais pas renoncer : je devais « pratiquer le courage ». Pakistan vivait à Malmaisons depuis deux ans. Elle avait eu du mal à obtenir le divorce,

mais finalement, son mari avait cédé, et maintenant elle allait pouvoir retrouver sa liberté. Les travailleurs sociaux lui avaient trouvé une bourse pour des cours de français ; malgré les difficultés, elle s'accrochait. Après une longue période de chômage, elle avait trouvé un emploi à mi-temps, dans un Monoprix.

Il y avait aussi Liza, qui venait d'un pays africain en guerre. Ses deux grands garçons vivaient en France et elle avait cherché à les rejoindre quand on lui avait diagnostiqué une maladie cardiaque. Chez elle, elle possédait son propre restaurant. À présent, elle était serveuse dans un bistrot du quartier. Liza voulait toujours me donner des chaussures, mais avec mes pieds en mauvais état, ça n'allait jamais. Elle était pleine de prévenance et, même si nous ne parlions pas la langue l'une de l'autre, nous parvenions à communiquer.

Aïcha aussi avait un emploi. Je l'aimais bien. D'origine algérienne, vingt-huit ans environ, elle parlait un peu l'anglais et possédait un dictionnaire bilingue qui nous permettait d'échanger quelques idées. Elle portait toujours un bonnet bleu marine sous lequel elle dissimulait ses cheveux. Jamais elle ne se maquillait et elle cachait ses formes sous un pull trop grand. Quand elle enlevait son bonnet, ses longs cheveux noirs tombaient, transformant instantanément le garçon manqué en une très belle jeune femme. Sa métamorphose était stupéfiante. Je n'avais pas besoin de connaître l'histoire d'Aïcha pour savoir comment elle s'était retrouvée dans un foyer pour SDF : il était évident qu'elle avait vécu de dures épreuves et qu'elle avait décidé de se protéger des loups en camouflant sa féminité sous des vêtements informes. C'était sa tactique de survie. Si j'étais restée plus longtemps dans la rue, j'aurais peut-être fait comme elle.

Comme presque toutes les femmes arabes vivant à Malmaisons, Aïcha portait des vêtements occidentaux. Une seule portait le foulard islamique. C'était l'une des plus tranquilles et des plus gentilles. Par contre, la plupart des femmes d'Afrique noire – qui formaient la majorité des résidentes – portaient des boubous longs et amples et des turbans. Dans la rue, elles ressemblaient à de grands voiliers voguant, majestueux, sur le trottoir.

À Malmaisons, presque toutes les femmes avaient des téléphones portables. Elles disposaient donc au moins d'un peu d'argent, même celles qui n'avaient pas d'emploi, ce qui était le cas de la plupart. Elles achetaient aussi de la nourriture qu'elles emportaient dans leur chambre, ainsi que des paquets de cigarettes. De temps à autre, je voyais aussi que telle ou telle s'était offert un nouveau vêtement. J'ai fini par demander d'où elles tenaient cet argent. Caroline, une Africaine charmante, m'a expliqué que, pour sa part, c'était Pierre, un des travailleurs sociaux du foyer, qui lui avait obtenu une bourse. En

une demi-journée, m'assurait-elle, elle avait disposé de quoi s'acheter quelques affaires personnelles et un téléphone. Elle m'a aussi raconté qu'à son arrivée à Paris, quelques années plus tôt, elle n'avait pas un seul centime, ni même un ticket de métro et qu'elle s'était alors rendue à la cathédrale américaine, avenue George-V. On l'avait secourue, alors même qu'elle n'était pas américaine, parce que l'anglais était sa seconde langue.

Dès que j'ai pu, je me suis présentée à mon tour à cette cathédrale américaine. Je ne demandais que de pouvoir téléphoner et acheter des choses de première nécessité – notamment, comme je porte des lentilles de contact, du liquide pour les nettoyer parce que, jusque-là, j'avais fabriqué ma propre solution saline, en dissolvant simplement du sel dans de l'eau et, deux fois, cela avait causé une infection. Pas de chance : ils ne proposaient plus ce genre d'aide. Ils m'ont suggéré d'aller frapper à la porte de l'ambassade américaine. Quand j'ai expliqué ce qu'on m'y avait dit, ils se sont contentés de me regarder d'un air désolé en répétant qu'ils n'aidaient plus les gens financièrement et que je devrais retourner à l'ambassade. Aussi bizarre que cela paraîtra à beaucoup, j'étais toujours persuadée qu'il fallait aller jusqu'à Londres !

Pierre, le travailleur social dont m'avait parlé Caroline – un homme aimable, avec un bon sourire et un petit ventre de Bouddha qui lui donnait un air de sage –, m'a conseillé de m'adresser au nouveau foyer où j'allais être admise officiellement à partir de janvier. Là-bas, sans doute, on ferait quelque chose pour moi.

Toujours décidée à apprendre le français, j'allais au nouveau cours qui s'était ouvert à l'Agora, trois jours par semaine. À pied, c'était loin. Je m'y suis pourtant rendue à chaque fois. Mais jamais le professeur n'est venu. Je rebroussais donc chemin et retournais à Malmaisons.

Il m'arrivait de m'arrêter en route pour regarder les gens patiner sur la glace devant l'Hôtel de Ville. Ça me faisait drôle de me retrouver parmi des touristes, surtout quand ils étaient américains. C'était plus confortable, d'une certaine manière, parce que je comprenais ce qu'ils disaient. Ils me demandaient où se trouvait Notre-Dame et cela me plaisait de savoir leur répondre. Dire qu'il n'y avait pas si longtemps, j'étais une touriste comme eux ! Faire encore partie de leur communauté aurait signifié que je pouvais rentrer chez moi.

Un matin, dans un jardin près de Notre-Dame, justement, au milieu de gens plutôt bien habillés, je ne me suis pas vraiment sentie à ma place. Il faisait froid. Je me suis assise en me disant : « Qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'appartiens pas à ce monde. » J'ai regardé mes

vêtements : je portais un pantalon de jogging, une veste au col déchiré et mes chaussures tombaient en lambeaux. Ce n'était pas moi. Plus tard, j'ai compris qu'en m'identifiant encore à mon apparence, je continuais à résister à ce que la vie m'amenait à vivre.

J'ai frissonné sur le banc un moment, puis je me suis levée, et j'ai vu un manteau en fourrure noire sur la grille du parc. Il était plié là et il avait l'air si chaud ! Je me suis rassise et je l'ai regardé pendant une bonne demi-heure. Je me disais que quelqu'un allait revenir le chercher, mais personne n'est venu. Je l'ai essayé, il m'allait. Bien qu'un peu râpé à quelques endroits, il était délicieusement confortable.

J'y ai vu comme un signe de ma mère, qui aimait tellement les manteaux de fourrure, même en Louisiane où il fait chaud. À Paris, les jardins sont de vraies friperies : quand les gens se lassent d'un vêtement, au lieu de le jeter, ils le laissent dans un jardin à l'intention de moins fortunés. Avec un manteau de fourrure pour me tenir chaud, je me suis sentie bien où j'étais.

Presque chaque jour, Aïcha me demandait si j'avais de l'argent ou un ticket de métro. Invariablement je lui répondais que non. Agacée au début qu'elle pose toujours la même question, j'ai fini par comprendre que c'était sa façon de m'inviter à bénéficier de sa carte de métro avec elle. Elle me disait à quelle heure elle partait et nous allions ensemble à la station, où elle me faisait passer le tourniquet avec elle.

Aïcha avait un emploi au Quick des Champs-Élysées, où elle adorait regarder les vitrines. Pour moi, cette avenue était le lieu idéal pour ramasser des mégots, mais Aïcha trouvait cela dégoûtant. Alors même qu'elle ne fumait pas, elle préférait quémander des cigarettes aux inconnus et me les donner. Je comprenais. Son dégoût ne me gênait pas – sans doute aurais-je eu la même réaction, à Portland, quelques mois plus tôt –, mais je trouvais déprimant qu'elle regarde tant les vitrines, rêvant d'affaires hors de prix et se désespérant de ne pouvoir se les offrir.

Pendant ce temps, j'étais sans cesse promenée de chambre en chambre selon les absences des unes ou des autres. Les responsables s'en excusaient chaque fois. Juste avant le Nouvel An, on m'a assigné une chambre où l'on avait écrit sur la porte, à la peinture : « Défense d'entrer » et « Condamnée ». Ces mots-là, même écrits en français, je pouvais les comprendre... Pourtant ce n'était pas terrible, à part la peinture qui s'écaillait et la relative saleté. Et ma nouvelle compagne était adorable : une souris grise.

Elle m'a tenue éveillée la première nuit, à grignoter le mur. À

l'aube, ses petites pattes ont trottiné sur le parquet jusqu'au sac en plastique plein de nourriture que j'avais glissé sous mon lit. La nuit suivante, j'ai déposé, près du trou pratiqué par la souris, un morceau de tarte aux pêches que j'avais rapporté du dîner. Aucun bruit de toute la nuit. Est-ce qu'on l'avait tuée ? En me levant, j'ai regardé près du trou : la tarte avait disparu. La souris et moi avons donc passé un accord : je lui laissais à manger et elle me laissait dormir.

J'aime cette phrase du Dalai-Lama : « Aujourd'hui, plus que jamais, notre vie doit s'imprégner d'un sens universel de la responsabilité, pas seulement d'humain à humain, ou de nation à nation, mais vis-à-vis de toutes les formes de vie. »

C'est à cette époque que le chauffage central du foyer est tombé en panne. Comme je l'ai dit, l'immeuble n'était pas en bon état – il y avait des trous dans certains plafonds et les salles d'eau étaient plutôt vétustes. Puis la neige s'est mise à tomber, lourde, abondante. Les responsables ont installé un radiateur électrique dans la salle à manger, mais ils n'avaient rien pour les chambres ni les salles de bain. Le froid était si terrible que beaucoup de femmes sont reparties chez des amis ou de la famille.

Je regardais la neige tomber par la fenêtre de la chambre vide en m'imaginant ce que ce serait de marcher toute la nuit sur ce tapis blanc. Je savais qu'il y avait des centaines de SDF dehors, dans la neige. Les services sociaux ont ouvert des stations de métro pour leur permettre de s'abriter. Mais les femmes n'étaient pas en sécurité dans de tels lieux. Il n'y avait personne pour veiller sur elles après minuit. J'étais certaine que Chex s'était débrouillée pour dormir à Montesquieu, mais je m'interrogeais sur toutes les autres que j'avais connues.

Je continuais à manger bien plus que nécessaire et à remplir mes poches de pain. À pied, la moindre de mes démarches me prenait des heures. C'était en partie parce que je ne pouvais presque jamais revenir à Malmaisons à temps pour le déjeuner – quand j'avais marché jusqu'au Châtelet, je n'avais pas le temps de rebrousser chemin pour être rentrée à l'heure. Mais c'était aussi parce que je ne supportais plus le gâchis. J'avais connu des gens qui mouraient littéralement de faim, et moi-même j'avais vécu plusieurs jours sans manger. Tout ce que je ne mangeais pas, je le conservais dans le frigo, ce qui était autorisé à condition de mettre une étiquette sur son sac ou sa boîte. Au bout d'un moment, je me suis rendu compte que j'avais stocké tant de nourriture que je ne pourrais jamais tout manger. Tous les deux ou trois jours, j'apportais ce dont je n'avais pas besoin à un homme qui mendiait près du métro. S'il n'était pas là, je l'offrais aux sans-abri qui vivaient place d'Italie.

Un jour, des femmes m'ont demandé ce que je faisais de tous ces vivres et certaines m'ont donné ce qu'elles ne mangeaient pas – des yaourts ou d'autres choses. On m'a aussi proposé de m'accompagner pour les distribuer, mais en fin de compte personne ne l'a fait.

11. Perceptions différentes

Le foyer a organisé une deuxième fête pour le Nouvel An. Malgré l'ambiance et la musique, je n'avais pas le cœur à m'amuser. Je devais bientôt partir pour le nouveau foyer de la place Monge où j'espérais trouver autant de gentillesse qu'ici.

Quand je me suis réveillée le matin de mon départ, il neigeait fort et il y avait plusieurs centimètres de neige fraîche dans les rues. Il me faudrait faire environ deux kilomètres à pied. Le règlement interdisait aux responsables du foyer de me donner un ticket de métro mais ils ont admis que je ne pouvais pas faire le trajet par ce temps. Ils prévoindraient Monge que je resterais une nuit de plus.

Le lendemain matin, il ne neigeait plus, mais le sol était verglacé. J'ai réussi à gagner la place Monge après m'être arrêtée dans un centre commercial et dans des toilettes magiques pour dégeler mes mains et me réchauffer.

Le foyer se trouvait rue Vauquelin – que j'appelais Vulcain pour m'en souvenir. Suzanne était bien là et on m'a invitée à m'asseoir avec un café en attendant qu'elle me fasse visiter les lieux.

Dans ce bel immeuble ancien de cinq étages, on m'avait attribué une chambre au dernier. Suzanne m'a dit que, si j'étais arrivée la veille, j'en aurais eu une meilleure.

« Ne vous a-t-on pas prévenue que j'allais arriver avec un jour de retard ?

– Je n'ai reçu aucun coup de fil », m'a-t-elle répondu en anglais. Son anglais s'était bien amélioré tout à coup !

Au cinquième, après avoir traversé une chambre à trois lits, nous sommes arrivées dans une autre plus petite à deux lits. Les deux chambres partageaient une petite salle de bain avec douche et toilettes – des toilettes avec un vrai siège ! À Malmaisons, les toilettes et les douches étaient communes à chaque étage et on ne pouvait se laver qu'à certaines heures. Ici, je pourrais prendre des douches quand je voudrais. Et puis il y avait ce siège de toilettes... C'était une fête d'en retrouver un.

Suzanne m'a dit que je pourrais rester trois ou quatre semaines rue Vauquelin, dans la même chambre. Elle ne m'a pas expliqué ce qui m'arriverait après, mais je me suis dit que ça me laisserait peut-être le temps de me remettre sur pied : trouver un emploi et, si possible, une petite chambre à louer.

Une surprise de taille m'attendait : ma nouvelle voisine était américaine. Quand j'ai vu cette Noire d'environ cinquante ans, portant lunettes et bonnet, je dois avouer que je l'ai d'abord prise pour un homme, tant son corps et son visage étaient virils. Ce foyer était-il mixte ? J'étais d'autant plus inquiète que nous allions devoir partager l'intimité d'une chambre, sans le semblant de protection qu'offrait une grande salle surveillée comme à Montesquieu.

Sa voix a dissipé mes doutes. Elle s'appelait Sky, vivait en France depuis deux ans et demi et raffolait de la rue – oui, elle adorait être SDF. Je n'ai pas bien compris si c'était de l'humour, mais j'ai vite acquis la certitude que Sky n'était pas très stable sur le plan mental. Elle disait qu'elle avait séjourné dans un hôpital où on mettait des drogues dans les repas pour faire dormir les patients. Mon expérience professionnelle me faisait craindre qu'elle ne soit violente. Aux États-Unis, on ne met pas les médicaments dans les repas des malades ; s'ils sont agressifs envers le personnel ou d'autres malades, on demande au médecin de leur prescrire un tranquillisant. Je me suis donc montrée prudente et je n'ai guère dormi. Il y a eu du bruit toute la nuit parce que des femmes arrivaient : j'étais contente qu'elles aient trouvé un lieu où se réfugier.

À 6 h 30, une femme a brusquement allumé la lumière et crié en claquant dans ses mains : « Debout tout le monde ! » Il fallait quitter les lieux avant 8 heures et on ne pouvait pas revenir avant 17 heures.

J'avais été trop gâtée à Malmaisons, où on pouvait dormir aussi tard qu'on voulait. Même si l'endroit était plus vieux, délabré, moins confortable, Malmaisons, c'était le Ritz ! Alors qu'au Vulcain, sitôt le petit déjeuner englouti, tout le monde rassemblait ses affaires. Deuxième désillusion : un des employés m'a demandé si je revenais le soir. La galère recommençait ! J'ai expliqué que Suzanne m'avait assuré une place pour trois ou quatre semaines, mais l'homme s'est mis à rire et m'a dit que ce foyer ne fonctionnait qu'à la nuit.

« Si vous pensez revenir ce soir, on peut vous garder votre lit, mais pour des semaines, pas question ! »

Quel monde étrange : il allait donc falloir quitter cet immeuble chaque jour avec mes affaires et, chaque matin, redonner mon nom et dire que j'allais revenir le soir, pour que l'on me garde un lit ? Quant à obtenir des tickets de métro ou de l'argent pour téléphoner, il n'en

était pas question : « C'est tout nouveau, ici, on n'a pas de fonds », m'a dit Suzanne en riant.

Je continuais à me rendre chaque matin à l'Agora, où je passais presque toute la journée. C'était bondé à cause du froid et seuls les chanceux trouvaient une place assise. Je boitais, mes pieds me torturaient, et je devais souvent rester debout, appuyée contre un mur. Une fois, j'ai réussi à trouver une chaise près du Pakistanais qui aidait les autres pour leurs diverses démarches. Il ne dormait plus à Montesquieu, à cause des parasites qui y grouillaient parce qu'on ne lavait jamais rien. Il disait en riant que les parkings souterrains étaient plus propres et plus sûrs. Voyant que je me massais les pieds à travers mes chaussures, il a murmuré, pour me réconforter : « C'est pareil pour nous tous. La rue, c'est horrible pour les pieds. Mais il faudrait quand même que tu voies le médecin, pour qu'il te donne une pommade. Viens ! » Se proposant comme interprète, il m'a entraînée vers le bureau devant lequel plusieurs personnes faisaient toujours la queue.

Le Dr Schwartz parlait bien l'anglais. J'allais vite découvrir que cette femme d'un certain âge, aux cheveux gris courts et à l'air assez sévère, était quelqu'un de très gentil. Elle a regardé mes pieds et grimacé : « Oh, ce n'est pas beau ! » Elle a répété plusieurs fois qu'elle ne pouvait rien faire, et j'ai senti combien elle était frustrée de manquer de moyens. Avant que je remette mes chaussures, elle a appliqué un sparadrap sur la plus grosse excroissance sous mon pied et m'a aussi donné du paracétamol et deux comprimés d'Ultram, un médicament contre les douleurs chroniques. Comme je n'avais pas de carte de Sécurité sociale française et qu'il fallait consulter un spécialiste, elle a passé une demi-heure au téléphone pour trouver quelqu'un qui me verrait sans assurance, avant d'obtenir un rendez-vous à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul.

Mon ami pakistanais m'attendait à la sortie du cabinet. Le sparadrap pressant encore plus l'endroit douloureux, j'ai retiré ma chaussure pour m'en débarrasser. « On a mis un sparadrap sur ta tumeur ? a-t-il dit en rigolant. Ce n'est pas ça qui va te guérir ! » Je lui ai expliqué que le médecin s'était sentie impuissante, qu'elle n'avait rien trouvé d'autre que ce pansement.

En fait, je ne m'étais pas encore rendu compte à quel point le Dr Schwartz m'avait déjà aidée. Elle m'avait demandé où je dormais, si je pouvais me reposer pendant la journée. Quand je lui avais expliqué le fonctionnement du foyer Vauquelin, elle avait secoué la tête : « Ce n'est pas bon pour vous. Vous ne devriez pas marcher toute la journée avec des pieds dans un état pareil ! » Elle avait aussitôt écrit une lettre

demandant que je sois transférée dans un foyer où je pourrais rester et que l'on me fournisse un passe Navigo pour le métro.

En principe, je devais donner sa lettre aux travailleurs sociaux de la rue Vauquelin, mais j'avais compris le temps qu'il fallait pour faire aboutir une démarche – si elle aboutissait. Je suis donc allée droit rue des Malmaisons, où j'ai montré la lettre aux responsables.

Deux heures plus tard, Delphine, en poste ce jour-là, a fait une photocopie de la lettre et m'a dit qu'elle en parlerait au directeur du centre ; il y aurait peut-être un lit de libre dans une semaine. À mon arrivée rue Vauquelin, on m'a aussitôt annoncé la bonne nouvelle : j'avais une place officielle à Malmaisons. Je pouvais y retourner dès le lendemain, vendredi 9 janvier. Mes efforts se trouvaient enfin récompensés.

12. Olivia

Il devait être 9 h 30 quand je suis entrée dans la salle à manger de Malmaisons avec mes bagages. Il y avait là une femme blonde armée d'un appareil photo. Elle m'a regardée et m'a dit : « Vous devez être l'Américaine dont on m'a parlé. »

Bien que je l'aie prise pour une Américaine, parce qu'elle parlait anglais sans accent, elle m'a expliqué qu'elle était française, mais qu'elle avait vécu à New York. Olivia était photographe. On l'avait engagée pour illustrer un livre sur les Africaines à Paris, et elle prenait des photos des femmes du foyer. Elle souhaitait faire le portrait de toutes les femmes et leur proposait de leur donner ensuite des tirages, si elles le désiraient.

« J'aimerais prendre votre photo aussi, seriez-vous d'accord ? » m'a-t-elle demandé.

J'ai expliqué que j'étais épuisée, mal à l'aise devant un objectif et que, de toute façon, je n'en voyais pas l'intérêt puisque je n'étais pas africaine. « D'accord, plus tard, peut-être », m'a dit Olivia, et elle m'a aidée à monter mes affaires dans ma nouvelle chambre.

Les jambes sur mon sac, je me suis reposée un bon moment, laissant passer l'heure du déjeuner. J'avais beau avoir faim, je ne pouvais me résoudre à remettre mes chaussures, tant mes pieds me faisaient souffrir.

Dans l'après-midi, Olivia est revenue me chercher dans ma chambre. Pour lui faire plaisir, je me suis levée et j'ai tenté de me faire aussi jolie que possible. Après la séance photos, elle m'a donné son numéro de téléphone. Je devais l'appeler si j'avais besoin d'aide, pour traduire quelque chose par exemple.

Selon le papier que l'on m'avait remis, je pouvais rester à Malmaisons entre trente et quatre-vingt-dix jours. Quel bonheur d'être de retour ! Et Ji-Min était si contente de me revoir. Je crois qu'elle avait parlé à Delphine pour moi et c'est peut-être en partie grâce à elle que j'ai pu obtenir une place. J'avais presque l'impression de rentrer

chez moi. C'est à peu près à ce moment-là que j'ai commencé à me sentir à l'aise en France : une fois revenue au foyer de la rue des Malmaisons et assurée que je pourrais y rester. Malgré le froid qu'il faisait, on pouvait se détendre. On avait à manger et un lieu sûr où dormir, loin des dangers de la rue. Que demander de plus ?

Grâce à Eckhart Tolle, je continuais à travailler sur la prise de conscience et sur l'acceptation. Quand je n'arrivais pas à accepter les choses – ce qui se produisait encore assez souvent –, je prenais au moins mieux conscience de mes résistances. Je me souvenais de ses mots : « Si vous trouvez l'ici et maintenant intolérable et qu'il vous rend malheureux, vous avez trois options : vous sortir de cette situation, la changer, l'accepter totalement. »

Pour l'instant, je ne pouvais pas me sortir de cette situation, car je n'avais nulle part où aller, aucun moyen de rentrer chez moi. À long terme, je pouvais tenter de la changer en trouvant du travail, en sortant du foyer. À court terme, je devais l'accepter.

Ma nouvelle compagne de chambre était formidable. Originnaire du Cameroun, Alice avait un grand cœur et ça me faisait toujours plaisir de voir son visage souriant. Tout le monde l'aimait. Elle portait de beaux vêtements qu'elle lavait et repassait scrupuleusement, et sa chambre sentait le camphre et les épices. Un jour, quelqu'un m'a traduit son histoire : elle était arrivée en France deux ans plus tôt et était tombée très malade. À sa sortie de l'hôpital, six mois plus tard, elle n'avait nulle part où aller. Nous ne pouvions pas mener une vraie conversation, mais nous comprenions l'essentiel grâce à quelques mots et beaucoup de gestes : « Malade, hôpital », « Bloquée ici ».

Quatre-vingt-dix pour cent des femmes avaient au moins un peu d'argent, et je n'avais pas un centime. Aïcha insistait pour que j'aille voir Delphine ou Pierre. Ils pourraient me trouver quelque chose, au moins un passe Navigo maintenant que je résidais officiellement au foyer. Pierre était en congé de maladie et Delphine m'a répondu que c'était impossible.

Sans me décourager, j'ai pris plusieurs rendez-vous avec elle... et elle a fini par m'assurer que j'aurais ce fameux passe en février – il était trop tard pour janvier. En attendant, je devais me débrouiller. « C'est compliqué d'obtenir ça pour vous, me dit-elle, vous êtes américaine. Ça rend les choses très difficiles. »

Ce système était fou. Il y avait beaucoup de femmes autour de moi, qui n'étaient pas ressortissantes de l'Union européenne et qui obtenaient des cartes de métro, des tickets de repas, des bons pour des restaurants et même de l'argent liquide ! L'histoire d'une résidente m'a sidérée : son assistante sociale lui avait payé le voyage en Angleterre quand elle lui avait dit que, par des contacts, elle pourrait y trouver

du travail. Elle s'y était rendue deux fois et on lui avait tout payé, même l'hôtel ! Et moi, je ne pouvais même pas m'acheter une boîte de tampons hygiéniques ni de solution pour mes lentilles de contact !

Je n'arrivais pas à comprendre ce décalage. Était-ce vraiment parce que j'étais américaine que je n'avais droit à rien ? Un foyer comme celui qui m'accueillait n'était-il pas justement fait pour aider à reprendre pied ? Cela n'avait aucun sens. On aurait dit qu'ils ne fondaient plus aucun espoir en moi.

J'ai cru que c'était la faute de Delphine, l'assistante sociale qui m'avait accueillie. Tout dépendait-il du bon vouloir des travailleurs sociaux à qui l'on avait affaire ? Des femmes, dont beaucoup étaient dans le système depuis des années, m'ont donné le nom de leurs propres assistantes sociales. J'ai passé plusieurs jours à aller les voir, souvent à l'autre bout de la ville, la plupart du temps à pied, et toutes m'ont répondu la même chose : « Vous êtes américaine. On ne peut pas aider les Américains. Vous devez vous en sortir seule. Si vous êtes américaine, cela signifie que vous avez choisi de venir ici et que vous êtes une touriste. À vous de trouver une solution. »

Certaines femmes se trouvaient très bien à Malmaisons. On aurait dit qu'elles n'envisageaient pas d'en partir. Hind, par exemple, prenait ses aises. Malmaisons, c'était chez elle. Elle médissait, diffusait des ragots, alimentait les rumeurs, dirigeait tout le monde. Je n'arrivais pas à imaginer de m'installer dans ce genre d'endroit définitivement.

D'une manière générale, si la plupart étaient gentilles, on sentait chez beaucoup un fond de folie et d'agressivité. Elles étaient en colère – contre la vie, contre la société, contre le sort qui leur était fait. C'était une atmosphère complexe. Elles pouvaient se déchaîner au moindre prétexte, en proie à une instabilité profonde – ce que je comprenais sans problème, moi qui n'avais vécu dans la rue que quelques mois et qui en étais déjà si profondément atteinte.

Il y en avait heureusement qui réussissaient à rester saines d'esprit. Elles étaient juste coincées, sans papier, venant du Pakistan, d'Afghanistan et de nombreux pays africains en guerre, ne pouvant trouver de travail. Et d'autres, à première vue sans problème, qui révélaient à quel point elles allaient mal dès que vous leur parliez un peu.

Un soir, vers 23 heures, je n'arrivais pas à dormir et je suis descendue fumer une cigarette. Il y avait quelques femmes, dans la salle, qui mangeaient et bavardaient. Comme certaines des résidentes avaient un travail, elles rentraient tard, et quand Djamila était de service, elle leur gardait toujours quelque chose à manger – ce que tous les membres du personnel ne faisaient pas. En discutant avec elles, j'ai montré à Aïcha la carte SIM que j'avais achetée, des

semaines plus tôt, quand un type m'avait assuré qu'elle marcherait dans mon téléphone Google. Je lui ai demandé si elle connaissait quelqu'un à qui emprunter un téléphone ; impossible de trouver un emploi sans un téléphone sur lequel les éventuels employeurs puissent vous joindre. Elle a secoué la tête, mais Djamila est intervenue : elle avait un vieil appareil que je pourrais utiliser, et me l'apporterait le lendemain.

Djamila était une simple employée du foyer, pas une assistante sociale, mais je pense qu'elle m'a davantage aidée que ceux qui étaient censés le faire. Quel grand cœur a cette femme !

Dix jours plus tard environ, Olivia la photographe est revenue distribuer ses clichés en couleur, imprimés sur papier mat. J'avais un rendez-vous chez un médecin ce jour-là – je voyais le Dr Schwartz toutes les semaines pour qu'elle me donne du paracétamol – et j'étais sur le départ. Olivia a juste eu le temps de me dire :

« Il faut qu'on parle. J'aimerais vraiment trouver un journaliste qui fasse un article sur vous et votre situation.

– Pourquoi ? me suis-je étonnée. Cet endroit est plein de femmes sans domicile fixe. Elles ont toutes une histoire à raconter et la plupart sont à la rue depuis bien plus longtemps que moi.

– Ça fait un sacré bout de temps que je traîne dans des foyers pour SDF, m'a-t-elle répondu, et vous êtes vraiment la seule Américaine que j'y ai jamais vue. »

Elle se disait certaine qu'un article m'aiderait à obtenir une carte de métro, voire du travail et un lieu où vivre. Elle comptait passer quelques coups de fil, puis m'appeler au foyer. Avant de repartir, elle m'a redonné son numéro de portable, au cas où je voudrais la joindre.

Un soir, en rentrant de l'Agora, j'étais au niveau de la place d'Italie lorsque, par un hasard incroyable, j'ai aperçu François. Je ne l'avais pas revu depuis qu'il était intervenu pour moi auprès de Suzanne.

Il m'a serrée dans ses bras et m'a embrassée sur les deux joues, à la française, avant de parler de nos situations. Il avait trouvé un travail dans un garage comme mécanicien, mais il dormait toujours à Montesquieu, ne gagnant pas assez pour louer une chambre. Je lui ai dit comme c'était bon d'être à Malmaisons, et je l'ai encore remercié mille fois pour son aide. Nous avons échangé nos numéros de téléphone et décidé de nous revoir bientôt.

La plupart des gens me disaient que jamais je ne trouverais de travail en France. Même les Français n'en trouvaient pas ; comment moi, qui ne parlais pas la langue, pourrais-je y arriver ? Aïcha était à

peu près la seule à affirmer qu'ils avaient tort. Elle travaillait chez Quick, et elle m'a donné l'adresse de ceux qui lui avaient procuré ce job. C'était un centre dirigé par Emmaüs, à Saint-Denis, dans une banlieue au nord de Paris.

À en croire Aïcha, là-bas, je pourrais utiliser internet aussi longtemps que je le voulais et téléphoner gratuitement. À Malmaisons, on avait le droit de téléphoner, mais uniquement vers des numéros fixes de la région parisienne, et mes seules pistes d'emplois potentiels – trouvées dans un journal gratuit de petites annonces pour anglophones de Paris, une newsletter bien commode – donnaient comme contacts des numéros de portables ou des fixes de province.

De la porte de Choisy à Saint-Denis, il y a une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau. Autant dire une très longue marche – sans compter que je me suis perdue le jour où je l'ai enfin entreprise...

Aïcha m'avait conseillé de parler à Michèle, une des responsables du centre. Quand j'y suis finalement arrivée, elle partait à une réunion et m'a proposé un rendez-vous pour le lendemain, sans savoir que, pour moi qui ne pouvais me déplacer qu'à pied, revenir était une épreuve redoutable. J'ai tout de même pu utiliser internet et j'ai entrepris sans attendre de chercher un travail.

Sur le site web de la newsletter, j'ai trouvé plusieurs offres d'emplois, presque toujours rédigées en anglais, et des offres d'appartements pas trop chers. J'ai noté tous ceux pour lesquels je me sentais qualifiée – assister des personnes âgées ou s'occuper de jeunes enfants – en me concentrant sur les annonceurs qui ne spécifiaient pas qu'il fallait parler français couramment.

J'ai aussitôt envoyé un courriel à une entreprise de communication qui recherchait des locuteurs de plusieurs pays étrangers, dont des anglophones.

Je suis restée au centre aussi longtemps que j'ai pu, mangeant à midi les restes que j'avais gardés du petit déjeuner. Ce n'était pas vraiment un repas, mais j'étais habituée. Quand j'ai refait le long chemin vers Malmaisons, il faisait nuit et il ne restait rien pour le dîner à mon arrivée. J'étais épuisée, mais je me sentais bien, parce que j'avais enfin pu faire quelque chose pour avancer. Je me suis endormie avec une sérénité que je n'avais pas connue depuis longtemps.

Le lendemain, je suis retournée à Saint-Denis. De nouveau à pied. C'était affreux malgré le fait qu'avec les glaçons que je fabriquais, je pouvais la nuit atténuer la douleur de mes pieds et les empêcher de trop gonfler. Partie de Malmaisons dès 6 heures, je suis arrivée quatre heures après, juste à temps pour mon rendez-vous. En chemin, faire une pause à l'Agora pour m'y asseoir un instant m'a affreusement tentée, mais je n'ai pas voulu prendre le risque d'être en retard.

J'en ai été récompensée.

Michèle, la femme qui m'a reçue, était assez brusque au départ, mais elle parlait bien anglais, ce qui m'a soulagée. Elle avait une attitude très positive :

« Si vous voulez vous atteler à la recherche d'un emploi, si vous êtes sincèrement déterminée – et on dirait que c'est le cas, parce que vous êtes restée ici toute la journée d'hier et que vous êtes revenue aujourd'hui – vous trouverez du travail. »

Quel bonheur d'entendre ça ! Après tous les messages défaitistes que j'avais reçus, les mots de cette femme me donnaient soudain envie de m'accrocher. Elle m'a proposé de venir consulter internet au centre Emmaüs tous les lundis. Je lui ai expliqué qu'à cause de mon problème de métro, je venais de la porte de Choisy à pied et que je ne pouvais pas arriver tôt le matin. Elle m'a dit qu'elle appellerait Malmaisons :

« Je peux vous trouver une assistante sociale qui vous donnera accès au métro une ou deux fois par semaine et un bon pour que vous puissiez manger chez nous quand vous y viendrez. Je ne vais pas fermer le centre et aller déjeuner en sachant que vous resterez le ventre vide ! »

Ces paroles m'ont ragaillardie. D'autant qu'elle a immédiatement joint Delphine, qui lui a répondu que, si elle mettait sa demande par écrit, elle ferait de son mieux pour la faire aboutir.

C'était comme une bouffée d'air frais. Je progressais enfin. Dans l'Évangile, Jésus dit :

« Demande et il te sera donné ; cherche et tu trouveras ; frappe et la porte s'ouvrira. Car tous ceux qui demandent reçoivent, ceux qui cherchent trouvent et ceux qui frappent à la porte la verront s'ouvrir. »

La porte commençait à s'ouvrir. J'allais réussir.

Delphine a tenu parole. Elle m'a donné vingt tickets pour tenir jusqu'à fin janvier et deux bons de 3 euros pour être admise au restaurant d'Emmaüs. Un ticket de métro à Paris ne valant que pour un trajet, à raison de plus d'un rendez-vous par jour, j'ai encore dû beaucoup marcher, mais plus jamais de la porte de Choisy jusqu'à Saint-Denis. Et puis, à partir du 1^{er} février, j'aurais un abonnement complet qui me permettrait d'aller à tous mes rendez-vous en métro.

Le 20 janvier 2009, le jour de l'investiture du président Obama, les femmes à Malmaisons ne parlaient que de lui.

J'avais déjà prévu de me rendre à l'Agora. Je voulais regarder la cérémonie au milieu de gens de différentes cultures, et François m'avait promis d'y venir, s'il réussissait à quitter son travail assez tôt. Depuis que nous nous étions retrouvés, place d'Italie, il m'appelait une

ou deux fois par semaine, et on essayait de se voir le week-end pour se promener dans les jardins publics ou sur les quais.

Ce soir-là, l'Agora était bondée. Tout le monde voulait entendre le premier président noir des États-Unis prêter serment. Paris a une population très diverse et sa communauté de SDF est plus bigarrée encore, venue d'Afrique, du Pakistan, de Corée, d'Europe de l'Est, de tous les pays arabes...

Malgré notre fameuse réputation de melting-pot, jamais je n'aurais rencontré autant de personnes différentes en Amérique. Et parce que j'étais américaine comme Obama, tout le monde voulait venir me serrer la main. Tous disaient : « Obama, *good* » en me souriant. C'était bien la première fois que ma nationalité me valait des sourires.

François n'a pas réussi à arriver à temps, mais Hakim, mon garde du corps de Montesquieu, est resté près de moi presque tout le temps, une main posée sur mon épaule. Quand Obama a dit son deuxième prénom, Hussein, ç'a été formidable : tous les Arabes, les Afghans et les Pakistanais se sont levés pour applaudir et crier leur joie. Un moment magnifique ! Après la cérémonie, alors que nous étions sortis pour fumer ensemble, ils ont tous été très gentils et très respectueux avec moi. J'étais aux anges.

Quand les gens me demandaient d'où je venais, j'avais pris l'habitude de répondre : « Je viens de la planète Terre », à cause des réactions négatives que je déclenchais quand j'avouais mes origines. Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien d'être née en Amérique. Ce jour-là, d'ailleurs, beaucoup de gens ont renoué avec l'espoir.

En rentrant au foyer, je me suis rappelé que je me trouvais en Espagne quand Obama avait été élu. Pendant la campagne, j'avais soutenu Hillary Clinton. J'en avais parlé avec Donald, un des infirmiers de l'hôpital où je travaillais. Le plus important pour moi, c'était de mettre fin à la guerre en Irak et de changer le système de santé, et Hillary me semblait la plus à même d'agir efficacement sur ces deux plans. Donald, lui, militait pour Obama : « Il va réunir les gens, m'expliquait-il avec enthousiasme, il va unir le monde entier ! » Je ne l'avais pas compris, à l'époque. Mais en ce jour d'investiture, voyant tous ces gens de différents pays crier ensemble leur joie, cela semblait soudain évident. Donald avait raison. Ne serait-ce que pour un instant, peu importait de quel pays on venait, nous étions tous pareils, et c'était un peu comme si Obama était devenu notre président à tous.

Le lendemain, j'avais rendez-vous à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul. Le médecin m'a fait comprendre que j'avais besoin d'une

opération : les excroissances que j'avais sous les pieds étaient « mauvaises », il fallait les enlever.

Avec le mot qu'il m'avait donné, j'ai revu le Dr Schwartz, qui m'a indiqué une assistante sociale de l'Agora. Celle-ci pourrait m'aider à obtenir un numéro de Sécurité sociale, indispensable pour l'intervention.

Une fois encore, mon ami pakistanais m'a accompagnée, au cas où j'aurais besoin d'un traducteur. L'assistante sociale voulait savoir la date de mon arrivée en Europe : il fallait que je prouve que je séjournais en France depuis plus trois mois. Elle était assez brusque et semblait peu désireuse de m'aider. Mais curieusement, quand elle a ouvert mon passeport et qu'elle a vu l'aigle américain, elle s'est calmée et radoucie – allez comprendre quelque chose.

En principe, je ne pouvais pas être opérée sans inscription à la Sécurité sociale ni assurance maladie. Mais comme le Dr Schwartz insistait sur l'urgence de l'intervention, Delphine a tenté de faire valoir ce point de vue en téléphonant à Saint-Vincent-de-Paul. Il n'y a rien eu à faire : l'hôpital considérait que ce n'était pas une question de vie ou de mort.

« Leur avez-vous dit à quel point c'est douloureux ? ai-je demandé à Delphine.

– Ah bon, c'est douloureux ? » s'est-elle étonnée en me regardant avec des yeux vides.

J'ai continué à consulter le Dr Schwartz chaque semaine, à l'Agora, pour qu'elle me donne du paracétamol et parfois de l'Ultram. Les médicaments étant rationnés, je ne les prenais que lorsque la douleur était insupportable, pour parvenir à dormir. Le Dr Schwartz dépendait des autorités pour fournir son armoire à pharmacie. Un jour, elle l'a ouverte en me disant : « Je n'ai plus rien, pas même du paracétamol. » Il ne lui restait presque plus de gaze ni de sparadrap pour faire des pansements.

Les cours de français ne se portaient pas mieux que la pharmacie du Dr Schwartz. Ceux de Montesquieu, je l'ai déjà dit, ne s'étaient jamais concrétisés (il n'y avait pas assez d'élèves ou la prof devait partir parce qu'elle avait un autre emploi), j'ai commencé à suivre les cours de la Halte-Femmes, près de la gare de Lyon. Mais quand la leçon n'était pas annulée parce que les femmes étaient perturbées et se mettaient à crier, c'était le professeur qui devait sortir pour régler d'autres problèmes. Bien souvent, je me suis interrogée sur l'ironie de cette situation : alors que tant de gens me disaient qu'il était si important d'apprendre le français, il n'y avait jamais personne pour l'enseigner quand je voulais le faire.

Chaque semaine, je continuais à aller à Saint-Denis afin de

chercher du travail par internet sur l'ordinateur d'Emmaüs. Un jour, Michèle m'a proposé de me laisser utiliser le téléphone pour appeler en Amérique. Mais curieusement, c'était comme si j'avais déjà dépassé ce stade. Il n'y avait plus personne en Amérique que j'aie envie d'appeler.

Fin janvier, je suis retournée dans le bureau de l'assistante sociale pour chercher mon fameux passe Navigo, qui me permettrait enfin de prendre le métro à ma guise, et d'aller à mes rendez-vous dans toute la ville. Delphine n'avait toujours pas reçu l'argent pour les abonnements mais elle avait confiance : ce serait pour demain. Il le fallait bien – toutes les autres femmes comptaient dessus, et pas seulement moi.

Le lendemain matin, toujours rien. L'après-midi, elle a accepté de me recevoir de nouveau. Elle tenait les fameux passes à la main. Mais pas le mien. Ils étaient à court d'argent, ce mois-ci, m'a-t-elle expliqué.

Je lui ai rappelé combien de fois elle m'en avait promis un. Elle n'a pu que me répondre : « Je sais. Je suis désolée ! » Je lui ai expliqué à quel point je souffrais de devoir marcher, la lettre du Dr Schwartz en témoignait, et je m'étais engagée à aller à Saint-Denis pour trouver du travail, ce que j'étais sur le point de réussir. Elle s'est contentée de répéter : « Désolée. Il y a d'autres femmes qui souffrent de problèmes de santé et qui ont aussi besoin d'un passe, et elles sont là depuis plus longtemps que vous. » Elle pouvait seulement essayer de me donner quelques tickets de métro.

Je suis sortie en trombe du bureau pour me réfugier dans ma chambre, en proie à un brusque désarroi. Les travailleurs sociaux étaient censés nous aider, pas nous freiner. Je comprenais pourquoi tant de femmes se retrouvaient coincées à Malmaisons depuis si longtemps, pourquoi tant d'entre elles avaient renoncé. Sans moyen de se déplacer facilement, comment trouver du travail ? Sans travail, comment quitter le foyer ? Ça n'avait aucun sens !

Plus tard, j'ai compris que Delphine n'y mettait pas de mauvaise volonté : elle voulait m'aider, aider les autres femmes, mais elle n'avait pas les moyens de le faire correctement. C'était très frustrant pour elle. Elle m'a expliqué par la suite que les femmes bénéficiant de soins de santé gratuits avaient une réduction sur leur passe Navigo, ce qui était le cas de presque toutes. Je pouvais faire une demande, mais je n'étais pas en France depuis assez longtemps.

Ne croyez pas que je méconnaisse les mérites du système de santé français, si différent du système américain. En Amérique, si vous n'êtes ni Bill Gates ni Paris Hilton, si vous n'êtes pas né dans une riche famille du Connecticut et que vous n'avez pas décroché un emploi privilégié, il n'y a pas de soins pour vous. Aucun : la plupart des

emplois ne vous y donnent pas droit et c'est vous qui devez payer l'assurance maladie sur votre salaire. De rares employeurs en paient la moitié, mais il reste dans les 300 dollars à sortir chaque mois, voire beaucoup plus si vous n'êtes pas en bonne santé, jeune, célibataire, sans charge de famille. Quant à la couverture des soins dentaires ou des frais d'optique, elle est exorbitante.

Une fois l'assurance payée, le citoyen américain ne peut consulter que certains médecins, ou ne se rendre que dans certains hôpitaux – avec à chaque fois une longue période d'attente. Sans assurance maladie, vous ne pouvez pas passer la porte de la plupart des cliniques et des hôpitaux américains. En cas d'accident, de maladie ou d'opération nécessaire, les gros ennuis commencent. Appeler une ambulance coûte de 1 000 à 1 500 dollars, sans compter le prix des soins médicaux dispensés en route. Et seuls quelques services d'urgence admettent des patients sans assurance.

Quelle différence avec la France qui offre des soins gratuits à toute personne résidant légalement sur son territoire ! Les États-Unis seraient-ils l'État le plus riche du monde justement parce que les citoyens y paient des fortunes pour tout ?

À Portland, j'avais de la chance : une infirmière avec qui je travaillais par l'intermédiaire de l'agence d'interim m'avait donné le nom et l'adresse d'une clinique gratuite, la Good News Health Clinic, à Gresham. Beaucoup de ces cliniques n'acceptant plus de nouveaux malades, cette infirmière avait recommandé de m'adresser au Dr Bob, comme on l'appelait : il ne refusait jamais personne. Quand j'étais malade, j'allais le voir. Il travaillait des heures et des heures, et il s'était arrangé avec une pharmacie proche pour qu'elle accorde de gros rabais chaque fois qu'un malade présentait une ordonnance portant son nom. Quel autre moyen aurais-je eu de soigner mes problèmes de tension artérielle ? Mais ces rabais n'incluaient malheureusement pas les médicaments que j'aurais dû prendre pour mon cholestérol et ma vésicule biliaire – que je ne soignais donc pas. Beaucoup de ceux qui travaillaient à la Good News Health Clinic étaient des bénévoles, car il s'agissait d'une œuvre de bienfaisance qui ne fonctionnait que grâce à des dons. Du coup, c'était la foule : quand on arrivait à 8 heures, on ne passait souvent qu'à 16 heures ! Heureusement, le personnel était adorable, ils avaient la même compassion et la même sincérité que j'ai trouvées à l'église Saint-Eustache.

Mais en France, l'État-Providence ne s'arrête pas à la santé. Quand j'ai découvert que les crèches, l'école, le collège étaient gratuits, j'ai eu du mal à le croire. Et je ne parle pas des congés payés ! En Amérique, si vous êtes très privilégié, on vous accordera tout au plus dix jours de vacances par an, et encore, ce n'est pas garanti. Les

États-Unis sont le *seul* pays développé au monde qui n'assure pas à ceux qui travaillent des vacances payées. Comparé à la France où on a droit à cinq semaines annuelles, sans compter les jours fériés, c'est renversant.

La plupart des Américains seraient ravis d'avoir ce que les Français trouvent normal. À commencer par la santé. Ayant travaillé dans ce domaine pendant des années, j'ai vu bien souvent des gens tout perdre – leur maison, leur voiture, leur emploi – et contracter des dettes vertigineuses pour payer les 300 000 dollars que coûte une opération destinée à leur sauver la vie, ou celle de leur enfant.

En attendant, je devais faire face à l'urgence et je me suis décidée à appeler Olivia, la photographe. Cela n'a pas été sans mal : je n'avais plus de crédit sur le téléphone que Djamilia m'avait donné et le bureau du foyer refusait les communications vers des portables ou des numéros en province – ce dont j'aurais eu besoin, bien sûr. Seul le centre de Saint-Denis me permettait de téléphoner et j'ai dû demander à Aïcha de me laisser entrer dans le métro le lendemain avec elle.

Olivia m'a répondu tout de suite. Je lui ai expliqué ma situation et j'ai conclu : « Si vous pensez qu'un article sur moi peut m'aider à obtenir un passe Navigo, eh bien, je suis d'accord. » Pour plus de commodité, elle a proposé de me rappeler sur mon portable et, dix minutes plus tard, tout excitée, elle m'a raconté où elle en était de son reportage ; alors qu'elle avait espéré faire publier ses photos dans le magazine *Elle* (l'idée de me voir dans *Elle* en SDF m'a fait rire), elle venait de recevoir un message d'une amie journaliste travaillant pour le supplément hebdomadaire du *Monde* – *Le Monde 2* –, que mon histoire intéressait. Cette journaliste, une certaine Pascale, voulait en savoir plus sur moi avant de prendre la décision d'écrire ou non un article. Olivia m'a demandé l'autorisation de lui donner mon numéro. J'ai accepté en me disant que même quelques lignes pourraient me donner un coup de pouce.

Pascale m'a contactée presque tout de suite. Elle parlait bien l'anglais. Après avoir discuté une dizaine de minutes, nous avons pris rendez-vous au métro Châtelet pour le lendemain.

Pascale est une femme très intelligente, à la fois gentille et professionnelle. Elle m'a montré des exemplaires du *Monde 2*. Quand j'ai vu ce magazine en couleur – moi qui m'étais imaginé que c'était un petit supplément en noir et blanc –, je me suis dit : « Ouah, c'est un gros coup ! »

Elle m'a emmenée dans un bon restaurant – le premier vrai restaurant dans lequel je suis allée à Paris. Inutile de dire que je n'ai rien laissé. Je me souviens que j'avais demandé du café pendant le repas, ignorant qu'en France on n'en boit qu'après.

Pascale paraissait sincèrement intéressée par mon histoire. Après le café – à la fin du repas, donc – elle m’a dit qu’elle voulait en apprendre plus et viendrait à Malmaisons pour voir où je dormais.

Le lendemain, Olivia a appelé pour faire d’autres clichés. Je ne me suis jamais sentie à l’aise devant un objectif, mais elle a été douce et patiente. Comme elle voulait une photo de moi dans un lieu que je fréquentais beaucoup, j’ai parlé du Louvre. Une gitane est venue pour tenter le coup de la bague avec Olivia. Quand je lui ai expliqué l’escroquerie, Olivia s’est mise à rire : « J’ai passé la moitié de ma vie en France, et je ne connaissais pas ça ! »

Après le Louvre, elle m’a prise en photo sur un pont puis dans ma chambre, à Malmaisons. À la fin de la séance, avant de partir, elle m’a demandé si j’avais besoin de quelque chose. J’ai immédiatement répondu : « Du liquide pour lentilles de contact, des tampons hygiéniques et, bien sûr, des tickets de métro. » Olivia a été formidable.

Une des photos qu’Olivia a prises au Louvre montre mes pieds dans mes chaussures orthopédiques usées jusqu’à la corde. Il y a un bonbon en forme d’ourson, juste à côté, et un mégot. Quand je l’ai vue sur papier, j’ai trouvé qu’elle résumait tout à fait ma situation.

13.

La grâce française

Le 10 février, les quatre-vingt-dix jours que m'autorisait mon visa de touriste ont expiré. Après avoir tant fréquenté l'Agora, je savais ce que cela voulait dire : si cela me donnait accès à un certain nombre de droits, désormais j'étais en France illégalement et je pouvais être expulsée. Mais rentrer en Amérique aurait représenté plus un mal qu'un bien.

Car je n'avais plus nulle part où y vivre et n'y possédais plus rien. Étrangement, tout ce que j'avais perdu ne me paraissait plus si important. Bientôt ma certification d'aide-soignante viendrait à échéance et, sans les 75 dollars pour la renouveler, je la perdrais aussi, ce qui signifiait que je devrais reprendre des études pour me requalifier avant de pouvoir retravailler. Comment paierais-je les cours ? Où vivre pendant ce temps ? Dans un foyer pour sans-abri ? Même s'il existe de ces foyers en Oregon, combien de mois devrais-je à nouveau passer dans la rue avant d'y être admise ? La vie dans les rues de n'importe quelle ville américaine est bien plus violente qu'à Paris, parce que le port d'armes est légal aux États-Unis.

Avec Chloé, à Portland, nous ne vivions pas dans un mauvais quartier, mais assez régulièrement, quelqu'un s'y faisait poignarder ou abattre. L'épicerie tout près de chez nous était braquée ou vandalisée au moins une fois par semaine. À Paris, il m'était arrivé de déposer mon sac à dos près de la porte d'un commerce et de le retrouver en sortant. Souvent, avenue de Choisy, je voyais des camions grands ouverts, moteur en marche, clé sur le contact, pendant que le chauffeur faisait ses livraisons. C'était inimaginable en Amérique ! J'ai mesuré bien des fois ces différences quand j'arpentais les rues, la nuit : « En Amérique, si ce type avait un couteau ou un pistolet, me disais-je, ou s'il était assez en colère ou assez cinglé, je serais morte. » J'ai assez travaillé aux urgences d'hôpitaux américains pour voir le nombre de blessés par arme blanche ou par balle.

Maintenant que je connaissais un autre monde, je me disais que, décidément, vivre en France pourrait être une bonne solution, ne

serait-ce que pour un temps. En France, les gens avaient l'air moins obsédés par la nécessité de gagner de l'argent à tout prix et de consommer frénétiquement. Peut-être pourrais-je apprendre d'eux. Même en vivant chichement, j'aurais peut-être une meilleure qualité de vie en France. Et, dans l'immédiat, grâce à Malmaisons, j'avais au moins un lieu où vivre.

Le 10 février, j'étais censée quitter le foyer – théoriquement, on ne m'y avait accordé qu'un mois, même s'il était question d'une éventuelle prolongation jusqu'à quatre-vingt-dix jours –, mais je savais qu'on ne jetait pas les femmes à la rue si elles n'avaient ni travail ni toit. Surtout en hiver. À en juger par la durée du séjour de certaines résidentes, cela n'arriverait sans doute jamais. Le foyer de la rue Vauquelin m'aurait peut-être exclue, mais pas Malmaisons.

Pascale m'appelait souvent pour me poser des questions plus précises. Un jour, elle est venue au foyer m'interviewer à nouveau. Elle voulait faire un long article, un portrait. « Pourquoi sur moi ? lui ai-je demandé. Presque toutes ces femmes sont sans domicile fixe depuis bien plus longtemps que moi, et je suis sûre que certaines ont traversé des épreuves pires que les miennes. » Oui, mais j'étais américaine, cela faisait toute la différence. Elle a reconnu que, si j'étais venue de n'importe quel autre pays, son magazine ne se serait probablement pas intéressé à moi. Je ne comprenais pas. À Paris, on m'avait tellement habituée à penser qu'être américaine était plutôt un désavantage, et un obstacle pour obtenir de l'aide, que je ne voyais pas pourquoi cela devenait soudain une « qualité ». Pourquoi diable ma situation présentait-elle un intérêt si exceptionnel pour un journal ?

Une nouvelle travailleuse sociale était entrée en fonction à l'Agora pour donner des leçons de français. C'était une très belle femme noire, adorable, qui s'appelait Marguerite et que nous appelions Marg'. Elle parlait anglais et russe. En principe, le cours avait lieu deux fois par semaine. Malheureusement, comme à la Halte-Femmes, Marge était sans arrêt appelée ailleurs, si bien que les leçons n'avançaient pas.

Pour assister à ces cours ou me rendre à un entretien au centre de la ville, comme j'étais toujours fauchée, je ne pouvais pas retourner à Malmaisons pour déjeuner et je mangeais le pain que j'avais stocké dans mes poches le matin ou des restes du dîner.

Un jour, un Croate du cours de français a proposé de me montrer où il déjeunait, près de Notre-Dame. Devant un restaurant apparemment normal, il y avait une foule d'hommes qui, même pour des gens de la rue, m'ont paru durs. La plupart étaient sales et puaient

l'alcool. Beaucoup m'ont rappelé les loups.

On ne vous laissait manger que si vous aviez obtenu un ticket après avoir fait la queue le matin. Quand un homme est sorti distribuer d'autres tickets, un groupe s'est précipité sur lui. J'étais au milieu, deux types près de moi se sont mis à se battre et, même si les loups n'en avaient pas après moi, j'ai éprouvé le besoin impérieux de fuir. Alors le Croate m'a dit : « Attends, c'est OK » et, dans un acte de compassion rare, il m'a donné son ticket. J'ai attendu d'être certaine qu'il en obtenait un autre avant d'entrer.

Tout le monde s'est serré autour des tables pour déguster un repas vraiment délicieux. Cela n'avait rien à voir avec les repas surgelés et préemballés : on nous a servi un ragoût de bœuf tendre et bien parfumé, du riz et autant de pain qu'on voulait, puis un morceau de chocolat. Quand l'homme à ma gauche a terminé son plat, il m'a proposé avec un gentil sourire sa part de dessert. J'ai refusé, mais il a insisté en disant qu'il n'aimait pas ça. Pourtant, le petit pain au chocolat que je voyais dans son sac prouvait le contraire. Son geste m'a fait chaud au cœur. Je lui ai serré la main et l'ai remercié infiniment. Un autre acte de compassion.

Ces hommes peuvent sembler rudes et sentir mauvais, mais quand on s'assied avec eux pour un repas, on les voit dans une autre lumière. Au-delà de leur apparence, certains peuvent être pleins de gentillesse. Tous ne sont pas des loups, et même certains loups peuvent s'apprivoiser. Ils tentent juste de survivre. Ils m'ont rappelé une phrase de mère Teresa : « Chaque être est Jésus déguisé. »

Puis un nouveau directeur est arrivé à Malmaisons et, infatigable, je suis allée lui demander un passe Navigo. Il était trop occupé pour me donner rendez-vous. J'ai décidé de lui écrire une lettre car on m'avait dit qu'il parlait un peu anglais. Je l'ai assuré que je ne voulais en aucun cas tirer profit du système français – je ne l'ai pas dit, bien sûr, mais beaucoup des femmes que je voyais autour de moi semblaient vraiment exagérer – mais que j'étais déterminée à m'en sortir et que je m'activais chaque jour en ville pour répondre à des offres d'emplois : il pouvait consulter les registres, je faisais tout ce que je pouvais. Je ne demandais qu'à pouvoir me déplacer vite et facilement. Je n'ai pas eu droit au fameux passe, mais il a fini par me donner dix tickets par semaine. C'était déjà ça.

Cela faisait un moment que je n'étais pas retournée au groupe de femmes de Montesquieu. Un après-midi, j'y suis passée pour dire bonjour et essayer de voir Chex.

Les choses s'étaient compliquées à Montesquieu pour elle. Elle se querellait souvent avec Mathilde, une petite femme assez instable. On

ne peut comprendre à quel point vivre dehors est terrible tant qu'on n'a pas été soi-même à la rue, mais Mathilde vivait vraiment sur une autre planète, un monde bizarre et souvent très violent. Il était évident qu'elle souffrait énormément, et que la douleur entraîne la colère. Je ne la voyais pas souvent à l'époque où je dormais à Montesquieu, mais elle venait toujours l'après-midi, pour le groupe de femmes. Parfois, elle restait assise à parler toute seule.

Toujours est-il que, comme Chex évitait désormais Mathilde, elle n'était pas au foyer ce jour-là. Alors que je partais à sa recherche, mon téléphone a sonné : une femme qui travaillait pour le centre de communications d'Issy-les-Moulineaux, dont j'avais trouvé les coordonnées dans la newsletter, me convoquait à un entretien d'embauche.

Était-ce enfin le bout du tunnel ?

Ils étaient deux à recevoir les candidats : Olivier, le patron, et la dame qui m'avait appelée. C'était un entretien de groupe, et j'étais interrogée en même temps qu'une Allemande et un Américain – avec qui j'ai fini par travailler en équipe quelques jours plus tard. Ils recherchaient des gens ayant un vécu, pas de qualifications particulières, mais dont la langue maternelle n'était pas le français. J'ai compris que la convocation à l'entretien signifiait qu'ils avaient aimé votre CV. Quelques questions pour la forme, et vous aviez le boulot – au moins pour une période d'essai.

Ils nous ont expliqué qu'il s'agissait de réaliser des enquêtes après vente dans le monde entier. Par exemple, pour savoir si les clients en Amérique qui avaient acheté telle fourniture de bureau en étaient contents. Les numéros à appeler étaient affichés sur l'ordinateur et on devait poser une batterie de questions prédéterminées. Il fallait aller vite, parce qu'on devait réaliser trois enquêtes à l'heure – c'était en tout cas l'objectif de cette enquête-là. Sinon, on ne vous gardait pas. Si on vous gardait, vous obteniez un CDD. Et grâce aux papiers que remplirait l'employeur, je pourrais travailler et vivre légalement en France.

Je devais commencer ma période d'essai trois semaines plus tard. C'était inespéré.

À la même époque, Pascale, la journaliste du *Monde* 2, m'a appelée pour me donner le numéro d'une responsable à l'ambassade des États-Unis qui m'aiderait. Cette femme m'a pris de haut. Quand je lui ai expliqué ce qui s'était passé à l'automne, elle m'a répondu très sèchement qu'elle ne comprenait rien à mon histoire. D'après elle, l'ambassade renvoyait très souvent ses ressortissants en Amérique quand ils se retrouvaient sans argent en Europe, moyennant un prêt

pour rapatriement ; une fois les gens de retour chez eux, on gardait leur passeport jusqu'à ce qu'ils remboursent les frais. Elle m'a donc proposé de me mettre tout de suite sur un vol pour Portland, en répétant plusieurs fois, pour qu'il n'y ait pas de confusion, qu'on me prendrait mon passeport jusqu'à ce que j'aie remboursé le prix du billet.

Quand je gelais à mort dans la rue, j'aurais sauté sur cette offre. Mais là, j'étais en sécurité dans un abri pour femmes, avec un emploi qui m'attendait, et je me suis moi-même surprise à lui dire que cela ne m'intéressait pas. Qu'en Amérique je n'avais plus rien, ni domicile ni biens, que même mon certificat d'aide-soignante avait expiré parce que je n'avais pas eu de quoi le renouveler, que je serais obligée de vivre dehors et que je n'y survivrais pas.

Elle est restée silencieuse au bout du fil. Puis elle m'a répété que l'ambassade pouvait me procurer un billet pour rentrer à Portland et que je ne pourrais pas ressortir du territoire américain avant d'avoir tout remboursé. Elle m'a aussi mise en garde : il arrivait qu'on ait des difficultés à obtenir un nouveau passeport, quand on avait eu recours à ce genre de service. Certains cas n'avaient jamais été résolus, et la personne n'avait pas pu quitter à nouveau les États-Unis.

Je n'ai jamais été une grande voyageuse et je me trouvais à l'étranger pour la première fois de ma vie. Pourtant, cette idée d'être retenue en otage dans mon propre pays m'a fortement déplu. Je savais que, même si je retrouvais mes anciens salaires, il me faudrait des mois de travail en double emploi pour rembourser le billet – plus encore s'il y avait des intérêts et, en Amérique, on compte des intérêts sur tout. Je devrais recommencer à zéro, me reformer – récupérer mon certificat de CMA prendrait trois à cinq mois –, trouver du travail, un lieu où vivre, payer les factures habituelles, et en plus rembourser l'ambassade. Je ne sortirais pas la tête de l'eau avant des années.

Soudain, l'Amérique ne me semblait plus une solution préférable à celles qui s'offraient à moi en Europe. En France, dès à présent, j'avais l'espoir d'un emploi et d'un toit. Le choix m'a semblé logique : j'allais rester ici, travailler dur, économiser et, si je décidais de rentrer, je paierais mon propre billet, en temps voulu.

Quelques jours plus tard, les travailleurs sociaux de Montesquieu avaient prévu une grande sortie pour le groupe de femmes. Nous devions aller au Louvre – j'étais très excitée parce que je n'y étais jamais entrée – mais pour une raison que j'ignore nous avons visité le musée d'Orsay. Peu importe : c'était merveilleux quand même. J'ai passé un long moment devant la chaise peinte par Van Gogh dans sa chambre, si simple, que le peintre avait regardée, regardée longuement, jusqu'à vraiment sentir sa présence, à sentir l'être, ou

l'« étant là » de la chaise, comme dit Eckhart Tolle dans *Nouvelle Terre*. Puis Van Gogh s'est installé devant son chevalet, s'est saisi de ses pinceaux. La chaise ne devait pas valoir grand-chose. Le tableau qui la représente vaut aujourd'hui 25 millions de dollars.

Ensuite j'ai levé les yeux, et j'ai vu *La Nuit étoilée*. C'était depuis longtemps une de mes toiles préférées. Quand j'avais une vingtaine d'années, j'en avais une affiche, dans ma chambre. La voir en vrai devant moi m'a bouleversée. Le détail de chaque coup de pinceau m'apparaissait pour la première fois, et cela changeait tout. Je crois que, désormais, je ne pourrai plus acheter un poster ou une reproduction.

Ensuite, derrière l'immense horloge, j'ai regardé dehors en pensant aux si nombreuses nuits pendant lesquelles j'avais marché le long de la Seine et où j'avais regardé ce cadran en me demandant comment rentrer chez moi. L'assistante sociale a dû venir me tirer par le bras pour rentrer.

14. Malmaisons

Pascale m'a téléphoné pour m'annoncer que l'article qu'elle m'avait consacré allait paraître dans *Le Monde 2* du lendemain, 22 février. Elle m'enverrait un coursier à Malmaisons pour me porter plusieurs exemplaires. De l'Agora, je suis retournée à pied au foyer, mais aucun paquet n'était arrivé pour moi.

Le lendemain matin, je suis donc allée à l'adresse du *Monde*, boulevard Auguste-Blanqui, pour me procurer un magazine. La réceptionniste m'a regardée d'un air bizarre en me disant que Pascale n'était pas là. Un homme est intervenu. « D'où venez-vous ? » m'a-t-il demandé en anglais. Quand je lui ai répondu que j'étais américaine, il a souri et est allé chercher un magazine qu'il a ouvert. En voyant ma photo dans un long article, la dame de l'accueil m'a souri à son tour et m'a tendu le journal : « Regardez, c'est vous ! » J'ai eu un choc : on parlait de moi – sans que je puisse comprendre le texte – sur quatre pages, avec deux photos.

Le journal enroulé dans la poche de ma veste, je suis repartie à pied pour mon cours de français à l'Agora. Au beau milieu de la leçon, l'assistante sociale blonde qui m'avait jetée hors du bureau lors de mon premier rendez-vous avec Suzanne nous a interrompus, pour annoncer qu'un Français me demandait au téléphone suite, disait-il, à un article. La professeur de français m'a traduit ses paroles. Devait-elle prendre un message pour moi ? J'ai dit que oui, en la remerciant. Après le cours, comme elle voulait savoir ce que c'était que cette histoire de journal, j'ai sorti le magazine de ma poche et je le lui ai montré. Elle m'a demandé si elle pouvait le photocopier. Puis j'ai rappelé l'homme qui avait laissé son numéro : Julien, qui parlait très bien l'anglais, avait lu *Le Monde 2* et voulait m'aider. Nous avons pris rendez-vous au Châtelet le lendemain matin.

À mon retour à Malmaisons, j'ai senti que les filles se comportaient bizarrement. Elles se parlaient à voix basse, m'ignoraient ou me jetaient des regards noirs. La tension s'est mise à monter quand tout le monde s'est assis pour dîner. Je suppose que Hind avait

intercepté le paquet envoyé par Pascale. Elle avait l'habitude de signer à la place des autres, comme si elle dirigeait le foyer.

Au fil du week-end, il est devenu évident que tout le monde avait entendu parler de l'article et qu'il avait provoqué une incroyable réaction de colère. Je n'étais pas certaine de comprendre ce qui se passait, mais je pouvais sentir la tension, physiquement palpable. Jusque-là, à Malmaisons, la plupart des gens s'étaient montrés chaleureux et bienveillants envers moi. D'un seul coup, tous étaient hostiles et négatifs.

Je m'étais notamment un peu liée à une des pensionnaires qui avait vécu en Australie et parlait bien anglais. Même si elle était un peu bizarre avec sa voix grave et ses traits masculins sous la perruque blonde qu'elle ne cessait de boucler et de coiffer – j'avais cru au début que c'était une transsexuelle –, elle s'était toujours montrée très gentille avec moi. Et là, glaciale, elle refusait de me dire un mot.

Quand j'entrais dans une pièce, tout le monde se taisait. Même Aïcha, qui avait été si aimable avec moi, ne l'était plus. Je l'entends encore dire aux autres : « Oh, de toute façon, elle ne comprend pas le français ! », en anglais, pour être bien sûre que je capte le message. J'ai vu Aïcha et Hind, soudain collées l'une à l'autre comme des sœurs siamoises, faire des messes basses en me montrant du doigt. Le stéréotype des Américaines qui couchent avec n'importe qui a circulé de plus belle. Hind et Tourya ne se tenaient plus : j'étais américaine, donc une traînée. Alice, ma compagne de chambre, dormait carrément ailleurs.

C'est Pakistan qui a fini par venir me parler : ces femmes étaient mal en point, la vie était dure, je ne devais pas en faire une histoire personnelle. Puis elle m'a serrée dans ses bras et m'a dit que Dieu veillerait sur moi, qu'il me bénirait. Elle le savait, elle le sentait. Je savais qu'elle-même avait eu une vie difficile et que malgré son travail à temps partiel, elle manquait cruellement d'argent, parce qu'elle devait payer un petit loyer à Malmaisons. Sa réaction très chaleureuse a eu plus d'importance pour moi que ce que tous mes mots ne pourront jamais exprimer.

Je suis allée chercher Chex, dans sa tente. Je voulais juste me retrouver avec quelqu'un qui ne me juge pas.

Alors que nous nous promenions dans le jardin, j'ai entendu une voix familière m'appeler. C'était François. Cela faisait un moment qu'on ne s'était pas vus. Il nous a raconté qu'il s'était battu et que son téléphone avait été cassé. Il avait une grosse bosse sur la tête...

Au début de mes mésaventures, je croyais que la violence de la rue était réservée aux femmes, mais j'ai peu à peu compris que les hommes aussi peuvent subir d'incroyables agressions. Ils se font

dépouiller des seules choses qu'ils ont : leur veste, qui les protège du froid, leur sac, qui contient tous leurs papiers. Bien sûr, ils y tiennent comme à la prunelle de leurs yeux et sont prêts à se battre à mort pour les conserver, car il y va de leur survie.

Si on n'a pas connu de telles situations soi-même, il faut user de toute son empathie (plus que de sa sympathie) pour tenter de saisir ce que c'est que de vivre ainsi sous la menace en permanence, après que la société vous a brisé jusqu'au cœur de vous-même. Les loups, j'avais appris à les sentir venir de loin et à les fuir, ou à m'en protéger en me rapprochant d'un plus fort. Mais si j'avais été un homme, je sais qu'il aurait pu arriver que, pour me défendre, j'attaque le premier. Quand on se trouve réduit à la pure survie animale, on peut devenir violent, même si dans un contexte normal et civilisé on est pacifique. La rue change la donne, et souvent attaquer pour survivre est la règle.

Tel n'était heureusement pas tout à fait le cas de François. Né en France, de parents arabes mais de nationalité française, il était lui-même français. Il avait donc des papiers d'identité en règle et c'était de surcroît un des rares hommes fréquentant l'Agora qui aient un emploi. J'avais peu à peu compris que cette singularité était la raison pour laquelle il se faisait régulièrement attaquer. Si on n'en voulait pas à son argent, on en voulait à ses papiers. Considéré comme un privilégié dans le monde de la rue, il avait une foule de prédateurs à ses basques.

François m'a raconté qu'il travaillait au garage quand il avait entendu, à la radio, quelqu'un parler de l'article du *Monde* 2.

« À la radio ? »

– Oui, et en entendant le sujet de l'article, j'ai su qu'il s'agissait de toi. Alors je suis venu, pour savoir si tu allais bien. »

J'étais très heureuse de le revoir et de savoir qu'il s'inquiétait pour moi. En nous promenant au bord de la Seine, je lui ai parlé de l'ambiance à Malmaisons et je lui ai demandé où il en était. Il ne dormait plus à Montesquieu, mais comme il n'avait pas réuni assez d'argent pour louer un logement, il disposait d'une tente. Nous avons bien ri au souvenir de son opposition catégorique aux tentes, quand je lui avais demandé de m'aider à en obtenir une, avant Noël. Il faut croire que je l'avais fait changer d'avis.

Il s'était déniché un bon emplacement pour installer son campement, sur une plate-forme couverte d'un auvent qui domine le forum des Halles, tout près de la bagagerie où les sans-abri peuvent laisser leurs affaires. La tente était grande, « assez pour deux », m'a-t-il dit, et il avait deux sacs de couchage. Je pouvais venir y dormir quand je voudrais.

« J'aurai mon sac de couchage et tu auras le tien ? »

– O-U-I ! » a-t-il insisté.

Manifestement il voulait que je me sente en sécurité. Et puis cela me changerait du foyer pour un jour ou deux, le temps que l'atmosphère se calme.

François avait toujours été aimable et respectueux avec moi. Il avait bien tenté un jour de m'embrasser mais, devant mon refus, il s'était incliné. Je ne pensais donc pas qu'il abuserait de la situation. Mais j'ai décliné sa proposition en le remerciant.

Le lendemain matin, j'ai retrouvé Julien dans un bistrot. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, bien de sa personne et très souriant. Il avait apporté un dossier où il avait recensé différents documents à la disposition de la communauté anglophone en France. Ainsi qu'un sac rempli de toutes sortes de choses : aliments, cartes, tickets de métro, déodorant, shampoing. Il y avait ajouté un carnet et un stylo, car il pensait que je pourrais commencer à mettre par écrit mon aventure. Julien travaillait dans un théâtre, et il m'encourageait à faire un livre de mon histoire. Je pourrais l'appeler quand je voudrais sur son portable.

À midi, quand il a dû repartir, je suis allée droit à la tente de Chex et je lui ai dit de m'accompagner dans le jardin : j'avais une surprise. Une fois assises sur un banc, j'ai ouvert le précieux sac : il y avait aussi deux beaux morceaux de poulet rôti, des haricots verts, du fromage, des biscuits. Nous avons fait le pique-nique le plus extraordinaire de notre vie. Chex était si reconnaissante qu'elle en avait les larmes aux yeux.

Grâce aux tickets que m'avait donnés Julien, j'ai pu rentrer en métro à Malmaisons. Mais en arrivant, je n'ai pu supporter l'idée de m'exposer de nouveau à l'hostilité ambiante de la salle à manger et j'ai monté mon repas dans la chambre. Même si ce n'était pas autorisé, j'avais vu que des femmes le faisaient régulièrement.

Djamila, d'habitude adorable, m'a ordonné de descendre d'un ton très sec, et comme je ne bougeais pas, elle s'est mise à hurler. Bouleversée, j'ai éclaté en sanglots. Une Française, qui avait une chambre dans le même couloir, est intervenue en entendant les cris. Quand j'ai expliqué que des femmes mangeaient chaque jour dans leur chambre, Djamila a prétendu avec aplomb que jamais personne n'avait enfreint l'interdiction ! Heureusement la Française, pleine de prévenance, m'a proposé de partager dorénavant sa table pour le repas du soir.

Le lendemain matin, quand je suis descendue dans la salle à manger, Tourya travaillait en cuisine. Elle avait toujours été pleine d'attentions pour moi ; nous avons même dansé ensemble le soir du

réveillon. Mais ce matin-là, elle m'a ordonné de sortir : il était trop tôt, je n'avais rien à faire là avant le petit déjeuner. Il a fallu que je quitte la salle pour qu'elle arrête de crier.

Mais ce n'était pas fini. Au déjeuner, alors que je faisais la queue, une femme s'en est prise violemment à moi sous prétexte que, dans le frigo où je gardais encore de la nourriture pour les sans-abri de la place d'Italie, mon sac avait coulé sur le sien ! Décidée à rester calme et à ne pas entrer dans son jeu, j'ai proposé de nettoyer.

Quand je me suis assise, la tension n'était pas retombée. Il valait mieux me mettre à l'écart. J'ai pris mon plateau et je suis allée m'asseoir sur une chaise dans le couloir. Ce qui ne m'a pas empêchée d'entendre qu'elles parlaient de moi. Un homme qui travaillait au foyer est sorti de la cuisine et, comprenant ce qui se passait, a mis la radio très fort pour m'épargner ces médisances. Cet homme a toujours été gentil avec moi.

Au dîner, la Française n'était pas là. Il n'était pas question de renouveler la scène du matin, je reviendrais plus tard. Je m'apprêtais à quitter la salle, quand le nouveau directeur m'a interpellée. Il tenait un exemplaire du *Monde 2* et paraissait contrarié.

Je n'avais toujours pas lu l'article, puisqu'il était en français – je n'avais pu en tirer que quelques mots çà et là, et personne n'avait encore pris le temps de me le traduire – et je ne comprenais pas ce qui mettait à ce point tout le monde en colère. Il m'a montré un paragraphe avec un air peu aimable : j'aurais dit à la journaliste qu'Alice ronflait comme un train de marchandises ! Pour les résidents, c'était un manque de respect inacceptable, non seulement à l'égard de ma compagne de chambre mais de toutes !

En réalité, quand Pascale était venue m'interviewer, Alice avait accepté que nous restions dans la chambre pendant qu'elle se reposait. Alice n'avait pas tardé à se mettre à ronfler, comme elle le faisait très souvent, mais je m'y étais habituée, et puis j'appréciais ma colocataire. Je ne pensais pas que Pascale mentionnerait ce genre de détails, d'autant qu'elle ne prenait pas de notes.

Je cite l'extrait de l'article : « Ann Webb nous montre la chambre austère qu'elle partage avec une autre femme de la rue. Un lavabo, deux lits d'une place, deux minuscules penderies. En pleine journée, sa compagne de chambrée dort, tout habillée, sur son lit. Elle ronfle comme un sonneur, "mais elle est gentille", soupire l'Américaine. Les vêtements de cette dame forment, au pied de son lit, un gros tas sur lequel trône un chariot. Ann Webb, elle, peut toujours faire entrer ses affaires dans la petite valise qu'elle avait au départ. »

Sortant les phrases de Pascale de leur contexte, les femmes du foyer de la rue de Malmaisons en avaient fait tout un drame. En

réalité, je crois que c'est autre chose qui se jouait. Peu importait, au fond, ce que Pascale avait écrit : l'article ne parlait que de moi, voilà tout.

Malgré mes explications, le directeur n'a rien voulu entendre. J'étais une cause de trouble dans la maison, m'a-t-il dit durement. Et cela, c'était inacceptable.

Alors, j'ai décidé de me faire oublier. Je me suis souvenue d'un hadith du prophète Muhammad : « Savez-vous ce qui est meilleur que la charité, le jeûne et la prière ? Assurer la paix et les bonnes relations entre les gens, car les querelles et les mauvaises pensées détruisent l'humanité. »

J'ai pris une douche, je me suis habillée, j'ai rempli mon sac, récupéré mon dîner dans le frigo et, conformément au règlement du foyer, signalé dans le registre que je passais la nuit chez des amis. Et puis je suis partie.

En rejoignant le balcon au-dessus du forum des Halles, où François avait sa tente, je me disais que la situation était ironique : François m'avait défendue devant Suzanne et m'avait sortie de la rue en me trouvant un foyer. Aujourd'hui, je faisais le choix de quitter le foyer et de revenir dans la rue. Mais je savais qu'avec lui, j'y serais protégée.

15. De retour dans la rue

François bavardait avec des amis dans le dépôt de bagages. Il était environ 21 h 30 quand il est ressorti. Il m'a aussitôt réconfortée en me serrant dans ses bras. Je me suis sentie bien dès que je l'ai vu. Il était sincèrement heureux de me voir et je lui faisais confiance.

Sous la tente, il m'a donné le plus beau des sacs de couchage et nous nous sommes allongés. C'est le froid qui m'a réveillée au milieu de la nuit. Notre installation était bien différente des chambres chauffées de la rue des Malmaisons. J'ai secoué François et je lui ai demandé d'ouvrir son sac de couchage.

« Non, c'est mon sac, tu as le tien ! » a-t-il dit avec un grand sourire, pour me montrer qu'il plaisantait. Nous avons réuni les deux sacs par leurs fermetures éclair, et c'est en tout bien tout honneur que nous nous sommes rendormis jusqu'au matin. Décidément, je me sentais en sécurité avec lui.

Le matin venu, François est parti travailler au garage. J'avais deux rendez-vous. Le soir, je suis retournée à Malmaisons, pour me doucher et me changer. Je ne me souviens pas avoir croisé qui que ce soit. Je savais que Hind devait dire pis que pendre de moi depuis que j'avais découché, mais ça m'était égal.

La plate-forme où François avait sa tente ressemblait à une de ces grèves où les navires s'échouent au hasard. Huit ou neuf personnes dormaient sur cette terrasse couverte en béton, sur le toit d'une boutique qui vend des ustensiles de cuisine de luxe. Le vent, le froid s'y frayaient leur chemin, mais nous étions protégés de la pluie. La nuit tombée, quand ils fermaient le dépôt de bagages pour SDF, nous, les épaves, nous nous installions. Seul François avait une tente, et il devait la replier et la ranger avant l'arrivée du personnel du dépôt de bagages, à 7 heures du matin. Les autres dormaient dans leur manteau, dans une couverture ou dans un sac de couchage à même le sol.

Pendant la journée, François confiait nos affaires au dépôt, et on

se retrouvait sur les marches quand il revenait de son travail. Ses journées étaient longues, car il assumait un poste fractionné. Il me rapportait de quoi manger quand il pouvait. Il savait que j'aimais surtout les salades, parce qu'on en sert rarement aux sans-abri. On comprend l'importance fondamentale de la nourriture quand on vit dans la rue, surtout en hiver. On brûle beaucoup de calories, rien que pour avoir chaud. Maintenant, grâce à François, je n'avais plus à marcher dans le froid. Malgré son faible salaire et le fait qu'il avait un petit garçon à élever, il m'a même donné un jour 30 euros.

François parlait quatre langues : arabe et français couramment, mais également assez bien anglais et italien. Il avait un dictionnaire français-anglais où nous nous amusions à chercher les mots. Comme son anglais était d'un bon niveau et que je commençais à pouvoir m'exprimer en français, nous discussions beaucoup et, peu à peu, nous avons appris à nous connaître.

Un jour, comme nous nous promenions aux Halles, en regardant les enfants sur un grand manège, il a promis qu'à sa prochaine paye, il m'offrirait un tour. Et il a ajouté :

« Tu monteras dans le carrosse, comme une princesse. »

Quelquefois, j'avais si mal aux pieds que je ne pouvais pas dormir, et François me les massait. Cela faisait si longtemps que personne n'avait ainsi pris soin de moi. Quand je voulais le remercier, il me disait : « Toujours. Chaque nuit. »

Ainsi nous sommes devenus de plus en plus proches. Notre relation évoluait doucement, mais nous n'avions strictement aucune intimité. Les deux hommes qui flanquaient notre tente buvaient et parlaient fort jusqu'à 3 ou 4 heures du matin. Quand François leur criait de se taire : « Je dois aller travailler, demain matin ! », ils répondaient : « Arrête de te plaindre ! Toi, au moins, tu as du travail. »

Cela faisait environ quatre ans que je n'avais pas eu de vrai petit ami. Je ne m'attendais pas à devenir SDF, et encore moins à trouver quelqu'un à aimer dans ces circonstances ! François a compris que j'avais besoin de temps et de discrétion. Il a su être respectueux et patient.

Une nuit que François était sorti pour aller aux toilettes magiques avant qu'elles ne ferment, j'ai senti près de la tente une menace. J'ai entendu une respiration lourde, des pas de l'autre côté de la toile. Comme un animal, un homme rôdait à deux pas de moi.

J'avais négligé une des principales règles de survie dans la rue : toujours avoir une voie de sortie, ne jamais être coincée. J'étais piégée dans la tente, seule. Je regardais son ombre se profiler sur la toile, contre la porte.

La fermeture à glissière de la première porte a commencé à

s'ouvrir. Il y avait une deuxième porte, mais pas de cadenas. J'avais l'impression que mon cœur allait jaillir hors de ma poitrine ; mes cheveux se dressaient sur ma tête.

Soudain, j'ai entendu François crier et le loup s'est écarté. Une fois dans la tente, il s'est assuré que j'allais bien et m'a serrée dans ses bras. Au bout d'un moment, le loup est revenu faire les cent pas autour de la tente. François a sorti un couteau. Accroupi près de la porte, en position d'attaque, il a de nouveau crié quelque chose qui n'avait pas l'air d'une menace en l'air. Le loup est parti.

Plus tard, je dormais tranquillement dans les bras de François, quand j'ai été réveillée par un cri. Puis d'autres.

Venant du dessous de la plate-forme, c'était une voix de femme. Elle appelait à l'aide en anglais : « *No ! Stop ! Help ! Help !* » Le loup avait trouvé sa victime. Le parking étant chauffé, elle avait peut-être décidé d'y descendre pour la nuit et s'était fait piéger.

J'ai réveillé François. Il m'a dit qu'il était trop dangereux de sortir à cette heure. S'il y avait plusieurs agresseurs et qu'ils le blessaient, ils risquaient ensuite de s'en prendre à moi. Il n'avait pas le choix. J'ai voulu appeler la police, mais ni l'un ni l'autre ne pouvions téléphoner. Il s'est rendormi mais j'ai continué à entendre les cris par intermittence. J'avais la nausée, j'étais terrifiée. Vers 5 h 30 environ, la police a dû intervenir. J'ai entendu une voix ferme, et des bruits de coups, comme si on tabassait quelqu'un. Puis les cris ont cessé.

La rue est dangereuse. Pas seulement en Amérique, à Paris aussi. Cette nuit-là, je n'ai cessé de penser à ce que m'avait dit la responsable de l'ambassade. Elle avait tenté de me convaincre de me faire rapatrier, disant que Paris n'était pas plus une ville sûre pour une femme seule, surtout SDF. Mais j'étais persuadée que ce serait bien pire en Amérique. Et, d'une certaine façon, je ne me sentais plus totalement seule à Paris. Désormais il y avait François.

16.

Contact personnel et direct avec les loups

Avec le peu de sommeil que je parvenais à voler chaque nuit, mon travail de phoning au centre d'Issy-les-Moulineaux était difficile. D'autant que mes interlocuteurs américains étaient loin d'être aimables : dès qu'ils comprenaient que j'allais leur poser des questions et qu'ils n'avaient rien à y gagner, neuf fois sur dix ils raccrochaient brutalement – non sans m'avoir envoyé au préalable quelques insultes. C'est qu'en Amérique, plus encore qu'ailleurs, *time is money*, tout tourne autour du fric.

On avait du mal à tenir les quotas. L'Américain avec qui j'avais commencé ce travail s'est fait virer au bout de quelques jours, parce que son taux de rendement était trop bas. Quant à moi, je prenais l'hostilité que je sentais dans la voix de mes interlocuteurs pour une agression personnelle ; autrement dit, je résistais, et j'avais donc du mal à obtenir les trois enquêtes à l'heure qu'on exigeait. Au bout de quelques semaines, j'ai envisagé les choses autrement : je m'asseyais devant l'ordinateur et je méditais un instant avant de commencer à téléphoner. Je me souvenais des conseils d'Eckhart Tolle : « Cesse de résister, accepte ce moment, sois pleinement présente. » J'ai vu mon travail comme un exercice spirituel. Dès que j'ai cessé de résister, ma cadence a atteint quatre, voire cinq enquêtes à l'heure.

Après la sortie de l'article dans *Le Monde* 2, de nombreuses personnes avaient écrit à Pascale pour proposer de m'aider. Elles avaient l'air sincèrement touchées par mon cas. Mais la plupart du temps, quand je voulais les prendre au mot – pour des cours de français, par exemple –, je n'entendais plus jamais parler d'elles. Peut-être y avait-il un malentendu. Après tout, je ne comprenais vraiment pas leur langue, ni eux la mienne, souvent.

Il y a pourtant eu quelques exceptions étonnantes. Une Américaine, Karen, m'a suggéré d'aller demander de l'aide à l'église américaine de Paris, un bel édifice près du pont de l'Alma, que j'avais souvent vu sans savoir qu'il avait un rapport avec les États-Unis. Le

père Jonathan s'est avéré attentionné, simple et très accessible. Il a voulu savoir ce qui m'avait amenée à Paris et m'a écoutée lui raconter mon histoire. Puis il m'a offert de créditer mon téléphone et de m'acheter une vingtaine de tickets de métro. Enfin il m'a expliqué qu'il servait un déjeuner gratuit tous les vendredis, et m'a montré où m'inscrire pour en bénéficier.

Dans l'église, j'ai pris un nouvel exemplaire de la newsletter et, immédiatement, j'ai appelé pour des annonces de petits appartements à louer. L'une d'elles proposait un studio à un prix abordable.

Peu de temps après, Julien, un autre lecteur du *Monde 2*, m'a rappelée pour m'emmener à une association qui aidait les femmes, La Clairière. Après leur avoir montré une copie de mon contrat de travail, il a expliqué ma situation : je ne pouvais pas revenir à Malmaisons pour le moment, ni rester dans la rue. J'étais traumatisée par l'agression dans le parking des Halles. En attendant d'obtenir un appartement, ils ont accepté de me payer quelques nuits dans un hôtel qui louait des chambres au mois, près de la gare de l'Est !

À la réception, j'ai présenté le papier de La Clairière. Le réceptionniste, très aimable, et qui parlait un peu anglais, m'a indiqué ma chambre : petite mais propre, avec douche, toilettes et téléviseur.

La première nuit, je n'ai guère dormi. François me manquait. Nous nous étions mis d'accord après l'attaque du loup : puisque Julien proposait de m'aider, il était plus sûr pour moi, tant que je n'avais pas de logement, de quitter la tente.

La deuxième nuit a été un véritable cauchemar. Vers 23 h 30, j'ai entendu une femme crier. Comme si on la frappait, ou pire. C'était la deuxième femme que j'entendais se faire agresser en quelques jours. Et comme la première fois, elle criait en anglais : « *No ! Stop ! Please !...* » Je suis allée voir le veilleur de nuit et je lui ai demandé d'appeler la police. Il l'avait déjà fait. « Ça arrive tous les week-ends », m'a-t-il dit, en ajoutant que si la femme allait de son plein gré dans l'appartement d'un homme, c'était tout de même de sa faute.

La femme criait, et j'entendais aussi plusieurs hommes qui s'esclaffaient. Elle hurlait : « *No ! Stop ! Please ! You're hurting me !* » Mais cela ne les arrêtait pas, ils se contentaient de mettre la musique plus fort. Quand les cris cessaient, depuis l'autre côté de la rue, me parvenait une musique rythmée. J'étais terrorisée. Depuis, chaque fois que j'entends cette musique, dans les couloirs du métro, j'entends aussi les cris de cette femme, et un frisson d'angoisse me parcourt de la tête aux pieds, comme si un fantôme revenait me hanter.

Vers 5 h 30, j'ai entendu un homme faire sortir la victime de l'immeuble. Le loup lui parlait en anglais. Elle a trébuché. Il lui a dit de lever les pieds. Elle avait du mal à articuler, comme s'ils l'avaient

droguée pour la violer pendant des heures. L'homme lui a dit qu'elle pouvait dormir près de la porte cochère, pour le reste de la nuit. J'ai entendu un corps glisser contre le mur puis heurter le sol. Juste sous ma fenêtre.

J'étais horrifiée et nauséuse. À nouveau, je me suis souvenue de ce que m'avait dit la responsable de l'ambassade américaine : « Paris n'est pas sûr pour une femme seule. » Je me suis aussi rappelé la proposition que les Afghans m'avaient faite quelques mois plus tôt : est-ce que tout avait commencé, pour cette femme, de la même façon ? Est-ce qu'elle était entrée dans l'appartement pour manger et se réchauffer ?

17. À l'abri

J'étais plus que prête à m'installer dans un petit appartement, un lieu sûr où les loups ne pourraient m'atteindre. L'hôtel de la gare de l'Est ne m'offrait qu'une sécurité fragile. Le lendemain de l'agression, j'étais dans le 17^e arrondissement, en route pour une autre chambre, quand mon téléphone a sonné : l'homme qui avait passé l'annonce pour le studio dans la newsletter répondait à mon message. Il m'a donné l'adresse à Montreuil, et m'a fixé rendez-vous le lendemain à 14 heures.

Plus méfiante que jamais, j'ai appelé Karen, qui m'avait traduit l'article du *Monde* 2 et m'avait fourni plusieurs informations utiles. Elle m'a dit que Montreuil était une ville de banlieue où vivaient des gens de catégories très variées. Elle a proposé de m'accompagner pour visiter le studio et vérifier la validité du bail qu'on me soumettrait éventuellement.

Ce soir-là, j'attendais François au Louvre, quand un loup s'est approché. J'ai senti sa présence avant de le voir. Je crois que cette faculté m'a sauvée bien des fois. Il m'a demandé si j'étais une touriste et m'a proposé d'aller boire un café. Il était seul et Paris n'était-elle pas la « ville de l'amour » ? Malgré mon refus, il insistait, et commençait à faire des gestes obscènes.

C'est alors que je me suis souvenue d'un enseignement d'Eckhart Tolle : « L'obscurité ne survit pas à la lumière. Vous devez apprendre à devenir la lumière. » J'ai apaisé mon esprit, immobilisé mon corps comme une statue, redressé les épaules, levé la tête, l'esprit totalement présent. J'ai regardé le loup droit dans les yeux, sans un mot. Ébranlé, il a secoué la tête et a reculé. Dans ses yeux, l'agressivité a fait place à de la peur. Il est parti en courant.

Rester « présent à tout moment » est difficile, surtout quand on est en danger. C'était la première fois que j'arrivais à le faire consciemment. Et cela s'avérait très efficace !

En définitive, Montreuil est un endroit vraiment très bigarré ; des restaurants chinois y côtoient des épiceries arabes ou africaines et, aux

portes de la ville, il y a un marché aux puces où l'on vend de tout : vêtements, vaisselle, téléphones, meubles...

C'est tout près de ce marché que se trouvait le studio, au dernier étage d'un immeuble ancien mais propre : une petite pièce avec un canapé-lit, des placards remplis de vaisselle, un évier, un petit frigo, une douche et des toilettes – avec un siège ! – qui donnaient sur une fenêtre aux volets très mignons – exactement le genre de fenêtres vers lesquelles j'avais si souvent levé les yeux avec envie, place des Victoires, la nuit.

Le propriétaire, un homme aimable d'à peine plus de quarante ans, m'a acceptée comme locataire pour 460 euros par mois. Je pouvais emménager le 1^{er} avril. J'ai eu du mal à réunir l'argent des trois mois de garantie, malgré mon premier salaire et le don d'un très généreux lecteur du *Monde 2* ; c'est François qui m'a prêté le reste. J'étais autorisée à recevoir des amis, bien sûr, mais je ne pouvais pas avoir un animal, ni installer quelqu'un à demeure. Selon le propriétaire, l'appartement était trop petit pour un couple.

J'en ai parlé à François. Il a réfléchi. Il pouvait dormir deux semaines au moins chez un ami, puis chez un autre qui retournait au Maroc prendre soin de sa mère malade et avait accepté de sous-louer sa chambre pendant son absence. Comme il était en colocation avec des hommes, il n'aurait pas été correct que j'y aille mais, pour François, c'était parfait.

La première nuit dans mon nouvel appartement, j'ai voulu la passer seule. Après avoir monté mon sac au sixième étage, une fois les trois verrous refermés, je me suis assise sur le petit canapé et j'ai regardé autour de moi. Les murs étaient nus, mais l'appartement n'attendait que de reprendre vie.

J'ai ouvert la fenêtre pour regarder les passants sur le trottoir. Je me suis demandé si certains levaient parfois la tête, rêvant d'un petit appartement à eux. J'avais enfin un endroit sûr, bien à moi, comme j'en avais rêvé au fil de ces longues nuits froides. Un lieu où les loups ne pouvaient m'atteindre.

Épilogue

J'ai écrit à mon père, à mes sœurs et mon frère. Je leur ai dit que je les aimerais toujours et leur ai demandé pardon pour les malentendus d'autrefois, qui me semblent remonter à une vie antérieure. Ils ont fait leurs choix, j'ai fait le mien. En écrivant ce livre, je n'ai voulu blesser personne, mais j'avais besoin de faire comprendre au lecteur pourquoi je n'ai pu appeler personne au secours. À vrai dire, je n'ai pas leurs numéros de téléphone, et il m'a fallu de longues heures sur internet pour trouver leurs adresses. À l'heure où j'écris ces lignes, je viens de recevoir une réponse de mon père et de sa femme. Après tant d'années d'absence et de silence, cela m'a fait un effet fou. M'aura-t-il fallu vivre toutes ces épreuves pour finalement renouer avec eux ? Pourrons-nous rattraper le temps perdu ?

Je retourne régulièrement aux Halles voir Chex. J'espère qu'elle trouvera bientôt le moyen de sortir de la rue. Fin mars, Saint-Eustache a interrompu la distribution de repas jusqu'à l'hiver suivant, et il y a beaucoup moins d'aide pour les sans-abri au printemps et en été. J'ai tenté de convaincre Chex de venir une ou deux nuits au moins dans mon appartement, mais elle ne veut pas. Comme si son bout de trottoir était chez elle, bien qu'il n'y ait ni murs ni toit.

Parfois nous allons ensemble à Montesquieu. Les filles sont contentes de nous voir, et leur accueil me fait du bien, même si je me sens un peu coupable d'avoir désormais un lieu où vivre, contrairement à beaucoup d'autres.

Quand je croise des SDF dans la rue, qui luttent pour survivre, je suis submergée de compassion. Je ressens leur douleur, parce que j'ai marché dans leurs pas. Je n'ai pas assez pour pouvoir les aider, mais je fais ce que je peux. Car comme l'écrit Eckhart Tolle : « Le flux détermine le reflux. » Ou comme le dit Jésus : « Ce que tu donnes est à toi. » Ainsi, si vous voulez que l'on vous pardonne, vous devez pardonner vous-même ; si vous désirez être aimé, vous devez donner de l'amour... Mais c'est aussi vrai dans l'autre sens : si vous vivez sans prendre garde aux existences que vous blessez, la vie vous blessera à votre tour ; si vous agissez avec agressivité, vous finirez par être traité

de même ; et si vous calomniez, c'est vous qui, à la fin, serez diffamé. Il est essentiel à mes yeux de prêter attention à la conséquence de nos actes, avec la conscience que nous ne sommes qu'un tout petit morceau d'un immense puzzle. Je sais bien la difficulté de mettre ces conseils en application, dans le monde qui évolue si vite autour de nous. Mais plus nous les mettons en pratique, plus cela devient facile.

Est-il possible de soigner l'état de loup ? Peut-on enseigner à se libérer de ce qu'Eckhart Tolle appelle avec subtilité le « corps de souffrance » ? Suffirait-il de mettre le loup dans un environnement sûr et aimant, où il serait traité avec respect, pour qu'il réalise son erreur et comprenne la nécessité de changer ? Les loups dont je parle sont des humains, ils sont les fils de quelqu'un, ou les frères, ou les pères, ils sont peut-être mariés, ou ont une fiancée...

Un jour, j'aimerais ouvrir un foyer avec des travailleurs sociaux sincèrement désireux d'aider les gens de la rue. Où les travailleurs sociaux comprendraient comment les aider sans se contenter de les promener de foyer en foyer. Mon rêve serait que ce livre contribue à ce changement.

À mon sens, la première urgence serait d'améliorer la communication. J'ai récemment entendu l'histoire d'une assistante sociale parlant plusieurs langues et à l'évidence emplie de bonnes intentions, qui avait passé un temps fou à mener des recherches sur la manière d'aider les immigrants de certains pays. Son travail s'était avéré des plus utiles, sauf que, malheureusement, elle ne l'avait pas transmis à d'autres travailleurs sociaux.

Peut-être pourrait-on constituer un grand fichier, par pays, avec toutes les informations concernant les immigrants : les emplois qu'ils ont le droit d'occuper en France, les papiers qu'ils doivent remplir, les numéros des contacts qui connaissent leur langue et des ONG conçues pour les aider. Chaque fois que quelqu'un découvrirait une nouvelle information, elle pourrait s'intégrer à la section du pays concerné. Dès lors, quand une personne viendrait demander de l'aide, il suffirait de sortir la fiche de son pays d'origine pour trouver toutes les informations utiles. Je suis prête à donner de mon temps, à l'Agora et ailleurs, pour aider à ce que les choses se passent mieux.

Comme je l'ai dit, je n'étais jamais sortie des États-Unis avant ce voyage. J'étais bien naïve et je ne savais pas comment le reste du monde percevait l'Amérique. Combien de fois les travailleurs sociaux en France m'ont répété : « On n'aide pas les Américains. Vous devez vous en sortir toute seule » ! Comme si, les États-Unis étant la première puissance mondiale, tous les Américains étaient forcément puissants et riches. Krishnamurti a dit : « Quand vous vous dites indien ou musulman ou chrétien ou européen, ou n'importe quoi

d'autre, vous êtes violent. Voyez-vous pourquoi c'est violent ? Parce que vous vous séparez du reste de l'humanité. Quand vous vous distinguez en fonction de votre nationalité ou de vos traditions, cela crée de la violence. »

J'ai marché des nuits entières dans les rues, pour éviter les agressions, alors que des femmes de tous les pays du monde étaient logées non seulement dans des foyers, mais dans des auberges et des hôtels par les services sociaux. Je n'en demandais pas tant : j'aurais été heureuse d'obtenir un simple ticket pour une place en foyer. Les travailleurs sociaux voyaient les femmes américaines différemment des autres femmes. Ils pensaient sincèrement que je pourrais trouver un moyen de m'en sortir. Ils ne semblaient pas en douter, car ils associaient l'Amérique à l'argent, à la force, au courage, au pouvoir... et au sexe facile. Étant née en Amérique, je *devais* représenter toutes ces caractéristiques. Ils ne comprenaient pas qu'au-delà de la géographie, de notre apparence, nous sommes tous pareils, quel que soit notre pays d'origine.

La deuxième priorité concerne la formation des gens qui travaillent avec les SDF, et en particulier les femmes sans abri. La plupart des travailleurs sociaux ne comprennent pas vraiment la réalité d'une vie sans domicile pour elles – ce qu'elles doivent faire chaque jour (et surtout chaque nuit) pour survivre, se protéger. Peut-être que s'ils avaient à vivre, à vivre concrètement cette réalité pendant une courte période, cela éveillerait leur conscience.

Peut-être devrions-nous également apprendre, aux travailleurs sociaux ainsi qu'aux sans-abri eux-mêmes, que les SDF ne sont pas ce qu'ils paraissent. La plupart des travailleurs sociaux que j'ai vus à l'Agora confondaient la *situation* des personnes à la rue avec ce qu'elles *étaient* vraiment. Ils les jugeaient à l'aune de leur état présent. Celui-ci étant catastrophique, toute leur vie devait l'être aussi. Mais beaucoup de gens peuvent se retrouver dans une mauvaise situation, pas seulement les sans-abri. Le message devrait être que nous sommes tous semblables, alors que c'est justement l'idée inverse qui circule.

Les travailleurs sociaux devraient être les premiers à apprendre à ceux qui se trouvent dans le besoin que leur situation ne reflète pas qui ils sont. Sinon on renonce, on sombre dans une spirale fatale où on finit par perdre le contact avec le monde réel.

Eckhart Tolle utilise l'image d'un lac – mais, après ce que j'ai vécu, il me semble que celle d'un océan serait plus adéquate – pour évoquer la vie : il y a des vagues mais elles ne sont qu'à la surface. Tout au fond, l'eau est calme et paisible. Les vagues à la surface représentent les événements passagers, les situations dans lesquelles on peut se retrouver, essentiellement aléatoires. Le fond de l'océan

représente votre vie. Votre vraie vie. Il peut y avoir des tempêtes à la surface, certaines terribles, épouvantables. Mais même ces ouragans ne sont que des événements superficiels. Votre vie est un tout, calme et paisible tout au fond de vous.

La clé, c'est d'apprendre à ne pas confondre les deux. Vous n'êtes pas la situation dans laquelle vous vivez. Ce n'est pas vous. Votre vie est tout au fond de vous.

Cela m'a personnellement demandé beaucoup de ténacité et de patience, avant de commencer à assimiler cette leçon de sagesse sur la vie et la résistance qui nous empêche d'accepter ses turbulences.

Je nourris plusieurs autres rêves, dont certains très concrets. J'aimerais lancer un programme de récupération des médicaments dont les gens n'ont plus besoin. En vidant leurs pharmacies trop encombrées, ils pourraient fournir les foyers et centres sociaux démunis et les médecins comme le Dr Swartz sauraient assurément quel usage en faire !

Aujourd'hui, je subsiste très modestement. Après avoir vécu dans la rue, je ne me plains pas. Je suis très heureuse de mon petit havre de paix. J'ai aussi deux perspectives d'emploi pour l'avenir. D'abord, une Anglaise est venue me voir au centre de communications pour m'expliquer qu'elle avait passé un examen (le TEFL) pour pouvoir enseigner l'anglais. Le salaire est non seulement bien plus élevé, mais enseigner ma langue natale me permettrait d'aider les gens, pour trouver du travail notamment. Je prépare donc le TEFL même si cela prend du temps – et de l'argent, bien sûr. Et puis j'écris...

« Vous ne devenez pas bon en essayant d'être bon, a écrit Eckhart Tolle, vous devenez bon en laissant la bonté qui se trouve à l'intérieur de vous jaillir vers l'extérieur. » Je n'étais pas venue en Europe pour trouver l'amour de ma vie, mais François est très près de cet idéal. Avec lui, j'ai l'impression d'avoir survécu à une guerre. Sans François, sans son soutien, je crois que je ne m'en serais pas sortie. Bien que sérieusement malmené par la vie lui aussi, il parvenait à laisser jaillir sa bonté intérieure. Le jour où il s'est levé pour me défendre, à l'Agora, et m'a permis de ne plus dormir dans la rue, mon cœur s'est ouvert et l'a accueilli.

Eckhart Tolle a aussi écrit : « Quand on connaît un être dans son essence, on n'a pas vraiment besoin de savoir autre chose à son propos – son passé, son histoire. » Un matin, je me suis réveillée avec une grave infection oculaire. François a tenu des compresses chaudes sur mon œil, en me caressant la joue et en chantant *Wonderwall*, d'Oasis :

*« Il y a tant de choses que j'aimerais te dire
Mais je ne sais pas comment
Parce que peut-être,*

*Tu seras celle qui me sauvera,
J'ai dit peut-être, tu seras celle qui me sauvera,
Car après tout, tu es mon mur à merveilles. »*

Notre relation est en pleine évolution. Dans la vie, il faut avoir atteint un certain lieu intérieur où on est prêt à s'éveiller, parce qu'on a décidé d'arrêter de souffrir, quelle qu'en soit la raison. Je crois que François avait entamé son processus d'éveil avant de me rencontrer. Nous continuons à nous aider l'un l'autre à grandir et à évoluer, en dépassant nos résistances – souvent en admettant ce que l'autre pointe en nous.

Je ne possède toujours pas grand-chose, et quand j'achète un objet, je sais que je pourrai m'en détacher s'il le faut. Si les choses que nous possédons sont utiles dans la vie quotidienne, il faut simplement éviter de s'identifier à elles.

Paris recèle certaines des plus belles formes architecturales que j'aie vues de ma vie. J'aime cette ville même si j'y ai vécu des moments difficiles. Et puis c'est un défi d'apprendre le français : c'est une langue superbe mais complexe.

Certes je suis attachée à l'Amérique, mais la vérité est que l'Amérique n'est pas ce que l'on croit. Depuis longtemps, les responsables américains déclenchent des guerres et se battent « pour l'appât du gain privé drapé dans les couleurs du patriotisme », comme l'a dit Albert Einstein. On s'y intéresse plus à ses profits personnels qu'au bien général. Quoique les États-Unis soient considérés comme le pays le plus riche du monde, je trouve que la France est plus riche pour tout ce qui compte vraiment.

Est-ce que je regrette cette expérience ? Non. Elle m'a énormément appris. Même si je ne m'en remets que très lentement sur le plan physique, sur le plan psychique, j'ai acquis une nouvelle richesse de conscience.

Mon aventure m'a mise en contact avec de nombreuses cultures dont je n'aurais jamais connu l'existence chez moi. J'ai rencontré des gens incroyables nés aux quatre coins du monde. Je les regarde différemment : au-delà de toutes nos différences physiques, nous sommes tous les mêmes.

Mes vacances se sont transformées en voyage – un périple dans l'inconnu, non seulement géographique, mais aussi et surtout existentiel. Dès que j'ai cessé de résister, de temps à autre au moins, les choses se sont mises en place. Aujourd'hui, quand je suis incapable de lâcher prise, j'ai beaucoup plus conscience de ma résistance. C'est le premier pas vers l'acceptation.

Tout le monde me disait : « Jamais tu ne trouveras de travail ici. Tant de Français sont au chômage, et tu ne parles même pas la

langue ! » Mais je cherchais depuis à peine deux semaines quand j'ai décroché mon premier entretien d'embauche et, de là, un CDD. Tout le monde me disait aussi : « Tu ne trouveras jamais d'appartement à Paris. Il y a plus de gens que d'appartements. Pourquoi crois-tu qu'il y a tant de SDF, ici ? » Julien m'avait même dit que, lorsqu'il avait travaillé en Angleterre, il avait gardé son appartement à Paris, de crainte de ne pas en retrouver un autre à son retour. Mais j'ai signé le bail du premier appartement que j'ai visité.

Ici, maintenant, j'ai la sensation que ma place est en France. Et de nouveau, Eckhart Tolle me devance quand il écrit : « Plutôt que de me demander ce que j'attends de la vie, il est nettement plus intéressant de me demander ce que la vie attend de moi. » Dans ce voyage qu'on appelle la vie, j'ai trouvé le lieu auquel j'appartiens. À mes yeux, ce pays m'a choisie – d'abord en me retenant. Mais ensuite, c'est moi qui l'ai choisi, en acceptant qu'il me retienne. Car j'ai fini par comprendre que la vie est une danse dont vous êtes le danseur. Plus on est en mesure de l'accepter, plus on est capable de jouir de ce qu'elle nous offre.

Et, parfois, c'est aussi simple que de mettre un pied devant l'autre.

Remerciements

C'est d'abord toi, François, que je tiens à remercier, pour l'amour, la gentillesse et le respect que tu as manifestés à mon égard, alors même que tu devais lutter pour ta propre survie. Nous ne nous connaissons pas depuis longtemps et pourtant, tu m'as fait connaître une passion comme je n'en avais connu de toute ma vie. Ton existence n'a pas été facile et je veux t'offrir mon amour et mon soutien inconditionnels. Si l'univers le permet, peut-être évoluerons-nous ensemble pendant de longues années.

Je voudrais ensuite remercier :

La famille Webb,

Olivia Gay, sans l'aide de qui vous ne tiendriez pas ce livre entre vos mains,

Pascale Kremer, pour sa belle écriture, sa détermination à publier un article sur moi et son amitié,

Reiko, ma sœur d'adoption, travailleuse sociale bénévole,

Patrice et Michèle Van Eersel, ainsi que leur famille, pour tout,

André Palais,

Gene, Christopher et Lizabeth Forcey,

Ruth Marshall, pour avoir collaboré à l'écriture de ce livre et m'avoir appris comment en écrire un moi-même – et pour la gentillesse de sa famille,

Gérard Seibel, pour m'avoir adoptée comme un membre de la sienne,

Eckhart Tolle, pour avoir enseigné à tant d'entre nous l'accès aux outils qui peuvent rendre l'existence plus riche et plus harmonieuse,

La soupe de Saint-Eustache et ses incroyables bénévoles,

L'église de Saint-Eustache,

Les Éditions Albin Michel, pour leur soutien financier,

Scott Parker,

Antoine Balas,

Louis Lauzin,

Saleh,

L'Abbé Pierre, pour avoir fondé les Chiffonniers d'Emmaüs,
Marie et Marc,
Karen Hare,

Et aussi :

Gilles Marti

Dr J. Hamisultan

Paul

Charlène

Caroline H

Le Monde 2

M.T.R.

Lætitia

L.S.

Sarah Edelman

A to S communication

Oliver

Tele-marketing company

Chex

Le foyer de l'Agora

Le foyer de Malmaisons

Le foyer de Montesquieu

Tina

Sara Fults

Père Jonathan

Pierre, Djamila, Alice, Nathalie et Pakistan du foyer Malmaisons

Gus de Vaumas

Joaquin

Véronique

Isabel

Jayson et Erin Zilkie

Laurent Madar

La Clairière

Laurent Codair